

Les Universaux retrouvés

PHI

Sommaire

Introduction	I
Généralités	3
À partir du Bien	29
À partir du Beau	61
À partir du Vrai	97
Index des Auteurs	123

Avant-Propos

L'humanité entassa et échafauda tant de sujets de ses soucis, que sous leur amas nos facettes divines, atemporelles, au-dessus de toutes les cultures et intellections, deviennent presque invisibles, et leurs appels ou musiques – inaudibles.

Un terme vague d'*universaux*, souvent, les désigne. Il ne s'agit pas d'opposer les concepts ou leurs noms aux choses, ou ce qui est commun à ce qui est individuel, mais ce qui est mystérieux et irréductible à ce qui est soumis à une évolution prévisible de la matière ou de la conscience.

Sur la matière se penche la science, sur la conscience, dans les deux sens du terme) doit réfléchir la philosophie. Et depuis l'Antiquité, trois Universaux figurent chez tous les penseurs, d'[Aristote](#) à [Kant](#), - le Vrai (tenant en éveil notre curiosité et mettant à l'épreuve notre esprit), le Beau (élevant notre enthousiasme et mettant à contribution notre âme), le Bien (nous ouvrant à l'humilité et à la honte et faisant palpiter notre cœur).

Toutes les valeurs humaines sont inter-connectées et inter-dépendantes ; mais les Universaux, ces valeurs divines, sont indépendantes, absolues et, strictement parlant, incompréhensibles. Leur approche, leur intérêt, leur portée sont mutuellement disjoints. Leur existence même est inexplicable. Les échelles purement humaines se présentent sous forme d'axes entiers, avec des valeurs antinomiques, mais les meilleurs artistes, à l'instar de [Nietzsche](#), se permettent la-dessus un certain retour du même, en munissant d'une même intensité toute l'étendue de ces axes.

Avec les Universaux, les antinomies sont soit inexistantes, soit sans aucune opposition intéressante.

Le mal, tel que le présente la tradition philosophique, avec le Satan ou le démon qui induirait en erreur l'homme frêle, ce mal-là n'est nullement

antonyme du Bien, il n'est qu'un effet de toute action, avec sa flopée de regrets de remords incontournables.

La hideur, elle non plus, ne s'oppose à la beauté ; celle-ci domine la nature et anime l'art, celle-là est affaire des barbares ou des empotés.

Enfin, le faux, bien que harcelé par tant de philosophes académiques, n'est qu'une cible, très rare, des scientifiques ou des juges d'instruction.

Tout créateur extrait du vrai, même en partant d'un faux malléable. Aucun philosophe ne fut compétent en logique ; on aurait dû ne jamais toucher à ce sujet non-philosophique.

De cette triade découle toute autre valeur intellectuelle, tout autre critère éthique ou esthétique ; c'est cette raison qui justifie ce choix qui n'est nullement arbitraire, mais imposé par notre Créateur.

*PHI,
Provence,
novembre 2016*

Généralités

Sans autrui nous ne serions que ce que nous sommes. C'est lui qui réveille le Mystère, pose des Problèmes et supporte, avec nous, des Solutions.

Le mystère des hommes fut leur Beauté ; le problème des hommes est leur Vérité ; la solution des hommes serait leur Bonté.

On veut les hommes qui t'admirent ; on peut laisser les hommes t'ignorer ; on doit imaginer les hommes qui te soient égaux.

Quand, sur les chemins de l'action, de la contemplation ou du calcul, je suspends mes pas, pour n'entendre que l'appel du bon, du beau ou du vrai, appel obscur, troublant et irrésistible, je donnerai à cette écoute immobile, faute de mieux, - le nom ironique de chemin vers soi.

Où, sinon dans le rêve, peut se concentrer l'infinie liberté ? Et à quelle infinie servitude peut-elle aboutir ? - au renoncement à la valeur de l'action ! Donc, rien d'apocalyptique. Et que la liberté partielle se loge dans la vérité (Berdiaev), dans la beauté (Dostoïevsky) ou dans le Bien (L.Tolstoï), privée d'infini, elle peut occuper l'horizon, elle ne nous remplace pas le firmament.

On dirait que la phobie du serpent, l'inclination devant la rose, la répugnance devant le mensonge sont des reliques de nos sentiments métaphysiques nés du bon (la chute), du beau (la perfection), du vrai (l'harmonie avec le monde). En dehors de ces trois branches, je ne connais qu'un seul sentiment, résistant à toute tentative de notre volonté ou de notre réflexion de nous en débarrasser, c'est l'amour. *Le cœur peut, à son gré, accueillir l'amour, mais non s'en défaire* - Publilius - *Amor animi arbitrio sumitur, non ponitur.*

Le noble esclavage : sacrifier le vrai proche au bon ou/et au beau lointain – et c'est ce qui fait naître l'amour et la liberté supérieure. Le bas esclavage : n'écouter que la claire voix de mon intérêt immédiat, ne suivre que la voie nette du vrai, sous mes pieds.

Tout amour se réduit à la caresse, et non seulement l'amour, puisque le seul point commun entre le beau, le bon et le vrai semble être la caresse, qu'éprouvent mes sens esthétique, éthique ou intellectuel. Dieu, visiblement, en fut tellement obsédé, que même ma peau en porte des conséquences.

Aimer, selon des calculateurs (Aristote ou St Thomas), serait souhaiter du bien à l'aimé ; mais aimer, c'est se trouver au-delà du Bien, du beau, du vrai et même de son soi connu : *Qui aime se trouve au-delà de soi* - H.Broch - *Wer liebt ist jenseits seiner Grenze*. Pouvoir se passer du vrai, pour savoir et même pour être : *Tant de choses tu sais de l'être que tu aimes, sans les tenir pour vraies* – E.Canetti - *Sehr vieles weiß man von den Menschen, die man liebt, und hält es doch nicht für wahr*.

L'amour et le Bien sont les seules choses qui puissent se passer de langage pour être crues. *La seule chose vraie en soi, c'est l'amour* - V.Rozanov - *На земле единственное, в себе самом истинное - это любовь*. L'amour, c'est le chassé-croisé du beau et du mystère. Rencontre à leur origine commune, qui est le Bien. Les autres vérités sont pour soi, enfermées dans des langages, appuyées par une représentation et prouvées par une logique.

Le cœur et l'âme peuvent vivre le mystère, ils ne peuvent pas le comprendre. Seul l'esprit en est capable. Pourtant, pour adhérer au plus grand des mystères, à Dieu, le croyant exclut l'esprit et ne compte que sur l'âme. Celui qui est le plus près de Dieu est peut-être l'incroyant, dont l'esprit émerveillé scrute son âme et y découvre un mystère à la hauteur

de l'univers tout entier. Plus que paisible amour du bon ou irréprouvable désir du vrai, Dieu est reconnaissance exaltée du beau.

À quel moment le Créateur songea au Bon et au Beau ? Ou à leur dénominateur commun qu'est la Caresse ? Avant ou après avoir établi l'Intelligence du Vrai ? Le Verbe ou l'Action sont déjà des manifestations de l'intelligence. *La première chose, créée par Dieu, est l'intelligence* - le Coran.

Selon les témoignages bibliques, le Dieu monothéiste aurait les narines, les oreilles, le tube digestif, les yeux, les pieds, les doigts ; Il s'accorde l'exclusivité en matière de vérités et de bontés, mais, au moins en paroles, se désintéresse de la beauté. Pourtant, Son œuvre en regorge ! Ceux qui croient Le connaître ne communiquent avec Lui qu'en esprit ; ceux qui ne croient pas en Son existence possèdent souvent une âme, le seul outil qui nous mette en contact avec le beau. Le vrai créateur est créateur de dieux cachottiers ou inexistantes.

Peut-être le Dieu-analyste ne créa que le temps, l'espace ayant été préalablement créé par le Dieu-géomètre. Celui-ci créa le vrai, et Celui-là - le bon et le beau. Ils laisseraient l'homme divaguer sur les commencements et les fins, tandis que Eux-mêmes ne créeraient que l'algorithme, s'appliquant aux atomes et aux esprits. C'est à Eux que pensait [Spinoza](#) : *Dieu, pour agir, n'a ni commencements ni fins - Deus agendi principium, vel finem, habet nullum.*

Le Dieu de [Spinoza](#), à l'infinité d'attributs, est aussi loufoque que le Dieu s'incarnant dans un fils de charpentier ou s'identifiant avec un marchand de tapis. Le Dieu inconnu, le seul, qui mérite nos louanges, est celui qui, premièrement, déposa en nous les germes du vrai, du bon et du beau et, deuxièmement, pour les percevoir, nous munit d'un cerveau, d'un cœur et

d'une âme. *Dieu se connaît mieux en restant inconnu* - St Augustin - *Deus scitur melius nesciendo*.

Dans l'action – aucune trace de Dieu ; dans le vrai, l'homme se passe de Dieu ; dans le beau, il est Son rival. Il reste le Bien, humainement intraduisible et, de toute évidence, - divin ; c'est pourquoi je comprends ceux, pour qui Dieu est Amour, qui est un Bien extatique, miraculeusement incarné, la caresse, opposée à la maîtrise. Étant plus près de l'outil que de la fonction, je dirais que Dieu est Caresse, puisque celle-ci traduit l'amour en mystère céleste, au lieu de le réduire en solution terrestre.

Visiblement, Dieu s'exclut du domaine de l'action (où règne la liberté, vraie et vulgaire, celle du muscle et du calcul), pour n'habiter que celui du Bien (dont seul le cœur est le réceptacle et l'interprète libre) et pour consacrer l'homme à celui du Beau (que l'âme libre peuple de ses images divines). Dieu est cette triple liberté.

Pour se tourner vers nos origines divines, le cœur entend la voix du Bien, l'âme entend la musique du beau, l'esprit entend les cadences du vrai, et l'on s'adresse au Créateur, respectivement, en langage des mystères, des problèmes ou des solutions.

Dieu n'a pas de limites ; Il est dans l'existence même de limites : pour la matière, pour mon rêve, pour la voix du Bien, pour l'émotion du beau, pour la puissance du vrai.

Qu'on puisse, dans la solitude, continuer à aimer, à tendre vers le beau ou le Bien, à tenir au vrai est une chose incompréhensible, divine. Et J.Fichte a tort partout : *pas de toi, pas de moi - ohne Du kein Ich* - disconvenant à mon matérialisme agreste ; *pas de moi, pas de toi* - disconvenant encore davantage à mon torve idéalisme.

Les vérités vivent dans un pays où l'on ne reçoit qu'un seul ambassadeur des hommes, leur cerveau. La bonté, comme la beauté, y sont des agents secrets, pour faire parler le vrai, méfiant et évasif. Au lieu d'envahir la vérité, il vaut mieux lui imposer des échanges de type colonial : ses matières premières contre ton savoir-écrire.

Mesurer, sur les axes métaphysiques du Bien, du beau et du vrai, est une opération assez banale ; c'est le choix d'origines et d'unités de mesure qui est délicat. Sur l'axe du vrai, l'origine est dans l'axiomatique et l'unité - dans l'élégance déductive ; sur l'axe du beau, l'origine est désignée par le libre arbitre du goût et l'unité s'évalue par rapport aux autres artistes ; enfin, sur l'axe du Bien, l'origine coïncide avec le commencement de tout acte et l'unité est dictée par l'intensité de la honte.

Il est très instructif de se rendre compte que les critères, à l'origine de ces couples d'opposés : le talent - pour beau-inexpressif, l'action - pour Bien-mal, l'intelligence - pour vrai-faux, sont si profondément différents, que chacun d'eux est presque inapplicable aux deux autres couples.

[Kant](#) prend les trois facettes de notre activité spirituelle - abstraire, vivre, juger - et les associe, respectivement, avec le vrai, le bon, le beau. Il serait plus noble de juger le vrai (pour lui trouver sa demeure - le langage), d'abstraire le bon (puisque intraduisible en actes) et de vivre le beau (car la plus noble vie, c'est l'art).

La raison, chez [Kant](#), a trois hypostases : guidée par la vérité pure elle est esprit, de retour à la bonne pratique elle est corps, soulevée par le don du beau elle est âme. L'esprit et l'âme s'acquittent fidèlement de leurs missions, tandis que le corps agissant au nom du Bien s'avère mauvais interprète, imposteur et corrupteur. De tout ce qu'il y a de merveilleux, chez l'homme, le Bien est peut-être le seul appel à ne se fier qu'au rêve et à renoncer à toute traduction en actes. D'où son prestige chez [Socrate](#).

Le vrai dans la seule logique, le beau comme objet de l'esthétique, le Bien étudié par l'éthique, tout cela cerne les valeurs, mais ne renseigne pas sur les vecteurs. Il faut, pour cela, se mettre *par-delà* le domaine lui-même, pour l'observer à partir des frontières, qui ne lui appartiennent pas.

Quand est-ce que je vis pour de bon ? - quand je me connais ? quand je suis mes idées ? quand je suis dans le vrai et mon acte est adéquat à mes convictions ? - non, je vis, quand mon âme vibre, inconsciente et ouverte, à l'appel du Bien ou à la résurgence du beau.

Rien de livresque dans ma soumission au Bien ; les musées n'ont pas orienté grand-chose dans mon regard sur le beau ; aucun succès pragmatique ne dicte mon attachement au vrai - l'état de nature existe bien ; l'ennemi du naturel s'appelle robot.

Une valeur éthique, généralisée par un vecteur esthétique, devient un axe intellectuel. Le bon, porté par le beau, vers l'harmonie du vrai.

Que Dieu ait mis en nous des organes transcendants, pour sonder le beau, le bon et le vrai, est la seule trace de Son (in-)existence. *Ce qui est bon, est aussi divin - Wittgenstein - Was gut ist, ist auch göttlich.*

La liberté, tout en étant une notion sans épaisseur, présente tout de même un certain intérêt en tant qu'une intersection assez équilibrée entre le bon, le beau et le vrai. Mais autant les dimensions éthique et esthétique sont assez claires, la dimension intellectuelle est source d'ambiguïtés : la liberté n'y est pas une franche indépendance, mais la lucidité de ses profonds emprunts et de ses originalités hautes.

Non seulement l'invisible domine dans notre conscience et dans notre vision du monde, mais il est aussi plus permanent et profond que le visible. Il résume la merveille inconcevable, indescriptible de la vie ; et ils

veulent nous impressionner avec leur *description* de la grisaille des *phénomènes*. Ni le bon ni le beau ni même le vrai n'habitent le phénomène ; ils sont la prérogative de notre conscience, qui, saine, ne dévie jamais de l'objectivité des phénomènes, sans même garder un contact avec eux.

Les empreintes de tous mes sens doivent se projeter sur un fond perceptif commun ; je l'appelai regard, mais il aurait pu être une généralisation du goût, du flair, de la caresse, de l'intelligence (et même du droit, pour faire de moi un *magistrat sans juridiction* - Montaigne) ; le Bien en détermine l'ampleur, et le talent en dessine la verticalité - le vrai du savoir profond et le beau du haut sentir.

L'intellectuel européen se définit comme manipulateur de concepts ; il ne comprend pas que le dernier plouc en manie autant que lui ; c'est la proximité avec le bon, le beau et le vrai, qui devrait en discriminer, la proximité, qui viendrait de l'écoute et non pas de l'acte ; qui a une bonne écoute, a un bon écrit ; l'écrire est le défi du faire et le contraire du dire.

Science sans conscience, technique et art sans beauté, homme vautré dans le seul vrai, c'est ainsi que s'annoncent les crépuscules du sacré.

Oui, pour eux, Dieu est bien mort ; ils n'entendent plus Sa voix, au fond d'eux-mêmes, voix qui les appelait au bon, au beau, au vrai ; pour eux, le beau est conservé dans des musées, car ses œuvres sont chères, le bon ne sert qu'à ériger des règles morales, protégeant l'ordre établi, et le vrai ne se reflète que dans une législation mécanique.

Jadis, l'homme fut prédestiné soit à commander, soit à obéir (les incapables de ces deux servitudes furent proclamés inutiles). Aujourd'hui, on a la chance de pouvoir échapper à ce jeu des maîtres-esclaves, en ne commandant ni en n'obéissant qu'à soi-même, dans une verticalité

solitaire. Cependant, les hommes acceptent leurs places interchangeables, dans un réseau mécanique, où tout pouvoir et toute obéissance s'exercent dans une horizontalité, c'est à dire dans une platitude. *Au-delà de la hauteur du vrai, du bon, du beau s'étend ce qui nous abaisse – la platitude* - Goethe - *Hinter dem Ewigen des Wahren, Guten, Schönen lag, was uns alle bändigt, das Gemeine.*

Chez l'animal, on trouve des traces de toutes nos mystérieuses capacités, depuis l'étincelle du Bien et le sens du beau jusqu'au suivi du vrai. Impossible de comprendre comment a pu se faire le saut : des organes et des fonctions réactifs – aux productions créatives. *L'œil est notre face animale, et le regard – la spirituelle* - Aristote.

Le terme de *système* fut compromis par les charlatans de la *théorie* des systèmes et par les sots-hermeneutes, exploitant, toute leur vie, un seul filon académique. Pourtant, la présence d'un système est une condition nécessaire de toute pensée complète, c'est à dire se penchant sur toutes les facettes irréductibles de la création divine – le Bien, le beau, le vrai. D'où le respect qu'on doit porter aux Anciens (avec leur piété et curiosité), à [Kant](#) (avec sa triade de *Critiques*), à [Nietzsche](#) (avec l'art couronnant tout).

Toute bonne philosophie doit inclure les trois facettes [kierkegaardienne](#) : l'éthique, l'esthétique, la mystique. La mystique, pour vénérer, plutôt que savoir ou prouver. L'esthétique, pour admirer, plutôt que narrer ou développer. L'éthique, pour aimer, plutôt qu'ordonner ou obéir. La mystique s'occupera du langage, de ce dépositaire du vrai. L'éthique et l'esthétique se dévoueront à la consolation de l'homme en détresse, en créant l'illusion d'une profondeur du beau ou d'une hauteur du bon.

[Kant](#) a raison de composer ses *Critiques*, en suivant ses trois transcendants – le vrai, le beau et le Bien, dont s'occupent l'esprit,

l'âme et le cœur. Mais si l'exercice de leurs fonctions est semblable pour l'esprit et l'âme, le cœur ne peut que vénérer le Bien, sans pouvoir l'associer aux actes. Donc, si à la transcendance profonde on préfère l'ascendance haute, on s'occupera des organes responsables : l'esprit veillant sur le pouvoir et le devoir, l'âme palpitant dans le vouloir et le valoir. Le cœur y est un grand muet analphabète.

Pour réhabiliter le terme de *système*, il faut lui refuser tout rapport avec la suite dans les idées, la cohérence, la netteté des finalités, et le réduire à la circonscription des commencements. Sous cet angle, [Kant](#) consacre une trinité vitale – le vrai, le beau, le bon –, et [Kierkegaard](#) sacre une trinité intellectuelle – l'éthique, l'esthétique, la mystique. Et l'on peut oublier leurs déductions bancales et leurs conclusions banales.

Je dois être prêt à voir tous les hauts faits - du sacrifice au suicide - s'écrire en termes d'une hygiène de vie. Le Vrai, le Bien, le Beau et l'Amour - traîner, squelettiquement, dans les structures de l'Intersubjectivité.

Quand, dans les constructions du verbe, on admire la sacristie du vrai, s'agenouille devant l'autel du beau et épie le confessionnal du bon, on peut conclure que le langage est le temple de l'être.

Le Bien est viscéral, le beau est aristocratique, le vrai est collectif - qu'y a-t-il au-delà du vouloir du sous-homme, du pouvoir de l'homme, du devoir des hommes ? - l'intensité du valoir du surhomme ! L'intensité, le contraire du progrès, du comparatif, du normatif.

La rencontre du vrai et du beau produit l'intelligence, celle du beau et du Bien - l'amour, celle du Bien et du vrai - la foi. Mais le faisceau de ces trois axes crée un seul foyer, à égale distance des origines et des fins, - la noblesse.

Notre liberté apparaît, lorsque la réflexion pèse plus que le réflexe ; mais, en somme, la réflexion n'est que le réflexe mis à l'examen par le vrai, par le bon et par le beau ; seul l'homme, conscient des parts du réflexe et de la réflexion en lui, peut être libre.

La culture : entretenir les soifs du cœur (le Bien) et de l'âme (le Beau), une fois assouvi l'appétit de l'esprit (le Vrai) avec les aliments des meilleures des œuvres humaines.

Ce n'est qu'à une grande distance qu'on garde le respect du bon, du grand, du beau et du vrai ; une familiarité stupéfiée par la fragilité du grand, te fait rougir du malentendu du bon, te terrorise par la transparence du beau, te déçoit par la mécanique du vrai.

La différence entre le bon et le pur, entre le beau et le sublime, entre le vrai et le sacré : la continuité de l'échelle des premiers et les ruptures ou le pointillé dans la vision des seconds.

Le philistin et le philosophe allemands, le syndicaliste et l'intellectuel français, vivent dans le même milieu, avec la même vision du bon, du beau, du vrai ; aucun d'eux ne se considère vaincu ou dominé. L'escroc et le poète russes n'ont pas grand-chose de commun, et le premier écrase le second : *Ce pays avait tout pour devenir un paradis de l'esprit, mais il devint un enfer grisâtre - J.Brodsky - Страна обладала задатками духовного рая, а стала адом серости.*

La souffrance : le Bien individuel ne trouvant plus de traductions ni en gestes ni en paroles ni en regard ; le Beau d'élite devenant insipide et perdant toute appétence ; le Vrai collectif étouffant toute illusion, toute consolation, tout rêve. Son contraire : l'assurance du Bien, l'inertie du beau, la paix du vrai.

Notre soi se dépose dans trois domaines : hors de nous, sur notre épiderme, au fond de nous-mêmes. Le premier réceptacle reçoit le vrai (l'universel, la puissance), le deuxième – le beau (la création, la caresse ou la souffrance), le troisième – le bon (l'amour, la noblesse, la honte).

Le pays de la raison et du sentiment est traversé par trois sortes de chemins : ceux du vrai, animés par les destinations, qui, irrémédiablement, porteront le nom de désespoir ; ceux du Bien et du beau, vivant des commencements ou des parcours, débouchant sur les ruines ou les impasses, mais accueillant l'espérance. L'espérance – la fragilité du beau ou du bon triomphant de la solidité du vrai.

Débarassée de toutes les élucubrations de l'au-delà ou de la paix d'âme recherchée, la notion, chrétienne ou bouddhiste, de *salut* rejoint ma *consolation*, cette chimère provisoire, sauvant nos hauteurs de chutes, dont nous menace la souffrance. Le vrai est impuissant là où le bon et le beau font tendre nos meilleures cordes.

Aucune volonté, aussi héroïque et déterminée soit-elle, ne peut me sauver de cette triple tragédie : le Bien, disparaissant derrière le bas horizon de l'action, le beau, chutant du haut firmament du rêve, le vrai, expulsé de la profondeur et affleurant à la platitude. Quand l'esprit et les bras s'avouent leur impuissance, doit apparaître l'âme, la consolation d'une tragédie assumée. Quand ils continuent de s'agiter, la tragédie devient vaudeville.

Aucune passerelle intéressante entre les sources du vrai, du beau ou du bon ; toute systématisation ne peut y amener que de l'ennui ; le grandiose ne s'y rend que par fragments.

La même naïveté, chez les candides et chez les écolâtres : le sens de l'existence serait de rester fidèle à quelques convictions acquises de haute

lutte : *Il faut trouver une Idée vraie et ne jamais céder sur ses conséquences* - A.Badiou. Ils ne comprennent pas que : - les idées, en dehors de la science, ne valent rien sans métaphores ni élan (la chose n'est vraie que si elle est belle ou bonne), - l'opiniâtreté est ridicule là où l'on cède à la musique, - le beau et le bon tirent non pas vers des déductions, mais vers des séductions. Toutefois, sans la hauteur, le dogmatisme et le relativisme se valent.

L'Antiquité cultivait le beau, le Christianisme privilégiait le bon, la modernité se dévoue exclusivement au vrai. Mais le vrai, bientôt, sera entièrement confié à la machine ; que va faire l'homme ? - retourner au Bien et à la beauté, ou devenir robot, à l'instar ou au service des machines ?

L'homme évolué est produit de la nature et de l'esprit ; la nature forme ses facettes du bon et du beau, et l'esprit le prépare à la liberté et à la vérité ; les saints et les artistes se reconnaissent par leur méfiance face à l'esprit, les héros et les sages - par leurs défis lancés à la nature ; paradoxalement, les premiers préservent le sacré organique, les seconds amènent le profane mécanique.

Les attributs transcendants - le bon, le beau, le vrai - s'appliquent aussi bien à la représentation qu'à la réalité, ou plutôt à l'esprit du réel ; ces deux sphères, l'humain et le divin, n'ont ni les mêmes critères ni les mêmes sources ; le bon réel est dans la pitié, le bon humain - dans la honte ; le beau réel est dans la conception, le beau humain - dans la création ; enfin, le vrai réel est dans le mystère de l'harmonie, le vrai humain - dans des problèmes bien formulés et dans des solutions bien déduites. Le bon et le vrai représentatifs peuvent s'écarter largement de leur homologues réels ; dans le beau, ou bien le réel est entièrement absent, ou bien un accord profond doit exister entre eux - je ne crois ni en *Charogne*, ni en *Finnegan's Wake*, ni en *Carré Noir* ni en *4'33"*.

Les ennemis du vrai, du bon, du beau, contre lesquels pestent bêtement les philosophes, n'ont jamais existé, mais peu eurent assez de talent pour bien peindre l'arbitraire, le mal et l'horreur ; ce don se réduit à l'intensité des couleurs et des élans.

Dans la peinture de nos tableaux intellectuels, notre palette, à côté du doute et de la certitude, comprend un troisième pinceau, l'invention de langages. Le doute s'occupe du bon, la certitude - du beau et les langages - du vrai.

Presque rien de commun entre les domaines du bon, du beau et du vrai ; pourtant, ils disent que l'être en est l'intersection ou la quintessence - pourquoi s'étonner alors que, pour [Hegel](#), l'être et le néant sont des synonymes ?

Le vrai, le beau, le bon sont trois motifs exhaustifs et incontournables, pour remplir tout regard philosophique universel. Mais leurs matières, leurs sources, leurs valeurs sont incommensurables entre elles ; c'est pourquoi l'aspect systémique, chez un philosophe, est des plus secondaires, aucun trafic substantiel n'existant aux frontières. L'usage le plus juste consisterait à vouer le bon et le beau - à la recherche de consolations, et le vrai - à l'étude du langage.

Le récit ou la musique de la vie : le vrai se charge du premier, le bon et le beau créent la seconde.

La décadence humaine : avec l'âge, on ne porte plus la beauté, ensuite on ne vénère plus le Bien, enfin on devient indifférent au vrai. On perd la jeunesse du corps, la jeunesse de l'âme, la jeunesse de l'esprit. Incapable de rendre sacrées les ruines intemporelles, on devient soi-même une ruine du temps.

À fouiller dans la nature humaine, ce qui me laisse optimiste, c'est que les détenteurs de vérités savantes sont rarement experts en beautés, et que les artistes s'avèrent insensibles aux affres du Bien. Et le robot, qui règne aujourd'hui dans les têtes, est un phénomène passager ; des poètes ou des saints réapparaîtront encore certainement sur nos scènes profanées.

La vie n'apporta rien à mon écriture ; je ne puise que dans mes états d'âme, et ceux-ci communiquent non pas avec mes faits, mais avec mes rêves. Vivre pour écrire ou écrire pour vivre sont deux sottises attitudes de graphomane ou de tâcheron. L'homme parfait vit et crée dans trois mondes (le vrai, le beau, le bon), dominés par l'esprit, l'âme ou le cœur.

Pour parler de l'existence, nous pouvons porter en nous trois mondes : celui du vrai, celui du beau, celui du Bien, dans lesquels nous plongeant nos trois interprètes – l'esprit, l'âme, le cœur, et qui font de nous un intellectuel, un artiste, un saint. D'où trois cas extrêmes : si je ne reconnais que le monde du vrai, je devrais affronter, dans une lutte féroce, un désespoir noir ; si je ne vis que du beau, je vivrais une espérance dans l'inexistant ; si je me laisse emporter par l'émoi du Bien, je porterais l'amour ou la caresse à ce monde immatériel. L'existence est placée par l'esprit dans une représentation, par l'âme – dans un langage, par le cœur – dans la réalité. L'union des trois paraît être impossible ; il faudrait être un ange, ou celui qui n'affronte que les anges.

[Aristote](#) et Platon, dilettante du vrai et dilettante du Bien, sont franchement ignares dans le beau, qu'ils imaginent en tant qu'*éclat du vrai* ; le beau est une lumière invraisemblable, une source inattendue, une cause nouvelle des effets bienfaisants dans notre âme, un regard néophyte, faisant baisser nos yeux incrédules. Le vrai n'est qu'une représentation, tandis que le Bien est dans la réalité divine et le beau – dans son interprétation humaine.

Nous avons trois principes innés : l'appel du Bien, le goût du Beau, la capacité du Vrai ; de l'imperfection de leur application naissent leurs perversions : le Mal, le Robot, la Bêtise. Curieusement, tous dénoncent la première et la troisième, comme conséquences d'une prédisposition innée, mais ne remarquent pas la véritable mutation humaine, qui découle de la deuxième perversion, la robotisation de nos désirs et de nos actes.

Tant qu'on n'évoque le Bien, le Beau, le Vrai que pour valider les faits réels, on reste dans le provincial ; les valeurs universelles ne surgissent que du renvoi aux cœurs, porteurs d'un Bien muet, aux esprits, plongeant dans les mystères divins, aux âmes, rendant audible la lointaine musique du rêve.

Les yeux et le regard sont deux outils d'une bonne philosophie – pour percer et admirer l'harmonie des langages divins et pour composer la mélodie des consolations humaines. Les yeux reçoivent la lumière du vrai, les ombres du beau, les ténèbres du bon ; le regard – les émet.

L'exil et la solitude m'éloignent des soucis prosaïques autour du Vrai, réveillent les hautes cordes, poétiques et créatives, du Beau, me laissent en compagnie du Bien profond et irréalisable. Bref, des rêves, inventés et personnels, évincent la réalité, collective et véridique. Les meilleurs diseurs de vérités furent toujours des rats de bibliothèques.

Le regard intellectuel sur la vie peut commencer par un *non* éthique ou un *oui* esthétique ; le premier ne peut être que partiel, le second est universel. Le diseur du *non* est un homme du progrès, donc de l'ennui ; le diseur du *oui* est un homme du *même*, de ce qui retourne, éternellement. Mauvais négateur ou bon nihiliste.

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : *l'Un/multiple* – une banalité à bannir ; *être/devenir* – si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être, source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* – aucun philosophe ne définit bien le premier terme, couvert d'infinies logorrhées, à bannir ; *savoir/ignorance* – une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est à dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* – l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* – aucun philosophe (sauf peut-être Leibniz) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* – aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cognitivistes et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* – de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

La tragédie ne peut pas se dérouler en-dehors de l'éthique, mais son advenue, à partir des faits ou des idées neutres, à la métaphore vivifiante, se réalise grâce à l'acceptation, par l'esthétique, – de la présence déprimante de valeurs horribles sur l'axe du beau. *Où tu dis oui à l'horrible comme antithèse indispensable mais inhérente du beau, là est la tragédie* - Heidegger - *Tragödie ist dort, wo das Furchtbare als der zum Schönen gehörige innere Gegensatz bejaht wird.*

Ce qui est relativement banal chez l'homme - ses forces, son savoir ou sa logique - se laissent traduire en langages communs de gestes ou de mots et y sont pris pour son vrai visage ; mais tout ce qu'il a de merveilleux - l'éthique, l'esthétique, le mystique - ne se livre qu'au talent exceptionnel,

qui est l'art de fabriquer et d'animer des masques. *Actum*, ce qui est fait, opposé à *actus*, ce qui se fait. Œuvre de Dieu ou mon œuvre à moi, que ne distingue pas **St Augustin** : *Je ne suis pas mon ouvrage - Non ipsa nos fecimus*. Le visage du génie humain se dévoile non pas dans un Je inaccessible, mais dans un jeu.

Autour de nos actions se forment les attitudes éthique, pragmatique, intellectuelle, esthétique, et à chacune d'elles un regard mystique affectera sa place. Il va de soi, que sur tout axe éthique, la pragmatique nous poussera à éradiquer l'extrémité *négative* ; l'intellect nous fera reconnaître la fatalité ou la nécessité tragique de cette extrémité ; l'esthétique accordera aux deux extrémités le *même* droit à la présence dans nos tableaux.

Du bon usage *des* libertés : la liberté éthique, découverte dans le sens du sacrifice ou de la honte, nous rend fraternels ; la liberté esthétique, sur l'axe du Bien, faisant *tourner* à la *même* intensité artistique les valeurs opposées, nous rend créateurs.

Pour être maître du vrai, l'intelligence suffit ; mais il faut plus que de l'intelligence, pour faire cohabiter le Bien et le beau, - il faut de l'esprit, presque inutile dans le vrai.

La recherche de la vérité est soit une tâche routinière (pour les scientifiques) soit vulgaire (pour les apprentis-philosophes). L'enthousiasme ou le désespoir ne peuvent en provenir que si le beau ou le Bien s'en mêle. *Le désir du vrai est d'une vulgarité irrémédiable* - Lyotard.

Les hypostases divines chez l'homme : le cœur (pour tendre vers le Bien), l'âme (pour s'émouvoir devant le Beau), l'esprit (pour prospecter le Vrai).

Les sens produisent ses hypostases humaines : le regard, le goût, l'intuition, la musique, la caresse.

Ce qui parle en notre nom peut s'appeler cœur, âme ou esprit ; pour nous rendre justice, notre interlocuteur doit disposer de trois interprètes ; et il soumettra notre discours au jugement, respectivement, du Bien, du Beau, du Vrai et saura sacrifier les deux critères secondaires ; mais on s'y trompe souvent : *Les mouvements du corps et de l'âme, du langage et de la raison, doivent cesser devant la vérité* - H.Arendt - *The movements of body and soul as well as of speech and reasoning must cease before truth.*

Tout philosophe, ayant abordé les concepts de bon, de beau, de vrai, produit, nécessairement, un système, ce qui, en soi, ne présente aucun exploit rare. Ce n'est ni la rigueur ni le savoir ni l'ampleur qui en constituent le mérite, mais la capacité de chaque idée, dans les cercles idéels, de servir de commencement, de point de départ d'une partition musicale. Certains appellent cette capacité – l'éternel retour du même (système).

Notre soi se manifeste sur les facettes éthique, esthétique, pragmatique ; jamais personne ne brilla sur toutes les trois avec le même éclat ; mais nos meilleurs sentiments naissent de la fadeur fatale de l'une d'elles : la honte, l'humilité, la noblesse. *Le sentiment de honte est un des plus puissants motifs de la philosophie* - G.Deleuze – il faut y ajouter les deux autres.

Ce qui décide du vrai ou du faux, ce sont les outils – la logique, la poésie, l'éthique. De même, pour voir la lumière ou les ténèbres, on fait appel aux outils – aux yeux, à l'imagination, à l'âme. Les mal outillés se contentent de platitudes ampoulées et insensées : *Comme la lumière se montre et montre les ténèbres, la vérité se détermine et détermine la fausseté* -

Spinoza - *Sicut lux se ipsam et tenebras manifestat, sic veritas norma sui et falsi est.*

On hérite des horizons des fins, on invente des firmaments des commencements. Dans les beaux débuts, il y a forcément de l'héritage éthique, esthétique, mystique : regards sur la femme, pressentiments du beau, place et heure des larmes, mais l'aspect tribal – nation, clan, famille – ne doit pas dominer en hauteur.

Puisque le Bien n'est traduisible ni en actes ni en théorie, tout artiste devrait se résigner à abandonner toutes les voies, censées mener au Bien, et leur préférer les impasses du Beau. *Tout homme de culture se rejoue constamment le rapport, délicat et fragile, de l'esthétique et de l'éthique* - F.Bonardel.

Où et quand dominer la passion ; pourquoi et comment céder à la pulsion – la seconde tâche est plus délicate, c'est pourquoi la volonté de puissance se traduit par la mise de la pulsion d'esthète au-dessus de la passion d'ascète.

L'homme se manifeste sur trois plans : l'être, la paraître, le connaître. Tant qu'il garde une sobriété mécanique, il remplit ces plans, respectivement, d'actions, de reconnaissances, de mémoire. En mode organique, en pulsions donc, ces plans vivent du Beau profond initiatique, du haut Beau intermédiaire, du vaste Vrai final.

Mettre la fidélité d'esthète au-dessus du sacrifice d'ascète – la volonté de puissance de l'artiste.

Ce qui est sacré est toujours collectif ; or, le beau et le vrai sont essentiellement personnels. Il ne reste que le Bien qu'on partage entre frères ou fanatiques. *Le Bien est la seule source du sacré* – S.Weil.

Pour créer de la beauté pathétique ou pour oser une vérité tragique, et le talent et la noblesse doivent s'inspirer du Bien intraduisible, le seul authentique.

L'Intelligence Artificielle surclasse déjà la philosophie en hénologie (les méta-concepts), en ontologie (les concepts), mais n'apporte rien en axiologie (la dialectique esthétique des valeurs). Le savant sera évincé par la machine, seul l'artiste lui survivra.

L'immense majorité des genres et des espèces que nous manipulons (à part quelques constantes dans la matière) proviennent des représentations arbitraires, dictées, le plus souvent, par une langue, et ils ne peuvent donc prétendre à aucune universalité. Les seuls universaux divins, ce sont l'aiguillon du Bien, l'illumination du Beau, l'étincelle du Vrai.

Semblable à Dieu, l'homme a plusieurs demeures : son soi connu habite dans le séjour du Vrai, l'esprit, et son soi inconnu se cache soit dans la cage du Bien, le cœur, soit dans le temple du Beau, l'âme. Quand on n'est voué qu'au Vrai, on voit dans son gardien – le *Patron* (Grothendieck) et dans les fantômes des deux demeures restantes – les *Autres*. Je ferais l'inverse.

À quoi doit se réduire un regard philosophique ? - à la tragédie humaine, reflétée par le Verbe ; il est insensé et stupide de se vouer à la sobre vérité, devant tant de vertiges du langage et d'angoisses, implorant une consolation. *Le philosophe ne cherche pas la vérité, mais la métamorphose du monde dans les hommes - Nietzsche - Der Philosoph sucht nicht die Wahrheit, sondern die Metamorphose der Welt in den Menschen* - et cette métamorphose ne vaut que par la douleur ennoblie et le Verbe rehaussé.

Le rêve : un élan créateur du Beau ou l'élan amoureux du Bien. Et puisque toute création réelle et tout amour réel ne relèveraient plus du rêve immatériel, tout rêve de l'âme finit en nostalgie, en rêve de la raison, en recherche d'une consolation.

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

Sub speciae aeternitatis ne naissent que des ennemis de l'éternité. Celle-ci ne fraie qu'avec l'*au-delà de l'être* (l'Idée du Bien) de Platon, l'*extase* de Plotin ou de [St Augustin](#), la *profession* de Pascal, le *bon plaisir* de [Dostoïevsky](#), l'*au-delà du bien et du mal* (l'intensité du Beau) de [Nietzsche](#). Ses noms sont *soudain, illumination, oser*.

Le doute est géniteur du vrai, mais le fanatisme est frère du beau. Et Léonard : *Le peintre qui ne doute pas progresse peu - Quel pittore che non dubita, poco acquista* - confond, certainement, l'artiste avec l'ingénieur.

Dans la métaphore, la représentation domine l'interprétation et le beau y précède le vrai ; dans le symbole, c'est l'inverse. La voix du talent et l'écoute du Bien auréolent la poésie et la science - de fantaisie et de conscience.

Le vrai m'invite à dévoiler le monde – je deviens héraut de la connaissance ; le beau chatouille mes sens – me voilà chanter d'une musique ; mais le Bien qui inquiète mon cœur reste inutile, inutilisable, intraduisible, d'où son dépérissement. Il me faut du bruit ou de la musique ; le silence me paralyse, me rend angoissé ou indifférent. Je reste le même (Rousseau penserait le contraire), mais avec un organe atavique.

La nature d'une forêt, belle, sauvage et infinie, rendit humbles mes yeux ; la culture d'une cité, policée, délicate et fermée, rendit fier mon regard. La contemplation et la création sont incompatibles, dès qu'il s'agit de la beauté ; elles ne sont solidaires que dans l'abstrait, c'est à dire dans le Bien et dans le Vrai.

Le Russe et le Français sont d'accord sur le lieu de la vraie vie – ailleurs. La beauté et la bonté se dégagent du rêve plus nettement que de la réalité. *L'Allemand veut pénétrer jusqu'à la Nature. Le Français et le Russe s'arrêtent à la convention* - H.-F.Amiel – ils savent, ceux-ci, qu'aller au bout, c'est aller à l'ennui.

L'être – le mystère de la création divine ; le devenir – le mystère de la création humaine. Imprimer dans l'agir, intellectuel ou artistique, la musique du Beau et le rêve du Bien, c'est d'en tapir le fond, la forme étant l'assertion d'un Vrai irréfutable.

Chez le médiocre, les tableaux sont plats et les valeurs – banales. Chez le talentueux, les tableaux et les valeurs partent d'une haute noblesse. Des sots on attendrait plutôt un tableau véridique qu'une valeur rachitique, puisqu'ils *ne font qu'évaluer leur sentiment, au lieu de le bâtir* - Rilke - *urteilen immer über ihr Gefühl, statt es zu bilden*. Pour les autres, il serait donc sans intérêt d'opposer la peinture aux jugements.

Ma chair mystique s'appelle soi inconnu ; ma chair éthico-esthétique s'appelle soi connu. De leur fusion doit naître le verbe d'artiste, ce qui est plus plausible, que l'Incarnation d'un Verbe stérile.

Je lis, chez les philosophes-raseurs, une prétention à l'universalité, mais je n'y vois que de l'arbitraire, consensuel et banal ; je pars de l'arbitraire de mes états d'âme, mais j'y découvre, chaque fois, de l'universel insoupçonné. Dans l'univers entier, ceux-là ne perçoivent que de l'arbitraire commun ; de mon arbitraire spontané naît une universalité divine imprévisible, je en suis davantage imitateur que créateur.

Mes actes, créatifs ou contemplatifs, maîtrisent, ou au moins sont en accord avec les voix du vrai ou du beau, que j'entends au fond de mon soi connu. Mais la voix du Bien, au fond de mon soi inconnu, reste sans écho ou constate d'irréconciliables dissonances. Mais, dans tous ces cas, la limite, vers laquelle converge mon enthousiasme, ne peut avoir qu'une origine divine. *Il faut chercher ce qui est au-dessus de la pitié et du Bien - il faut chercher Dieu - L.Chestov - Нужно искать того, что выше сострадания, выше добра. Нужно искать Бога* - on sait, que ces recherches sont vaines, il suffit donc de vénérer cette limite introuvable.

La raison tient au bon et au vrai, mais l'âme a le droit de tout sacrifier au beau. Les valeurs particulières de l'être terrestre deviennent les axes entiers pour le devenir céleste, la création. Dans l'art qui veut être la vie même, les axes, détachés du temps, deviennent ellipses, boucles - l'éternel retour. L'art reste le Même.

Au-delà du Bon et du Beau, s'approfondit l'esprit du Vrai ; au-delà du Bon et du Vrai, s'élève l'âme du Beau ; au-delà du Beau et du Vrai, se recueille le cœur du Bien.

La seule liberté, non-innée et dont on est conscient, est la liberté politique. La liberté d'action nous est commune avec des amibes ; la liberté d'artiste est dans son talent. La plus noble des libertés, la liberté éthique, est mise dans notre cœur et ne doit rien à l'expérience ; la conscience du Bien est la liberté éthique même. [Spinoza](#), comme toujours, embrouille les choses : *Si les hommes naissaient libres, ils n'auraient aucune notion du bien et du mal - Si homines liberi nascentur, nullum boni et mali formarent conceptum.*

Dieu n'est intéressant que par ce qu'Il imagina au Commencement ; s'Il est mort, l'homme-créateur devrait se vouer aux commencements humains ; la matière et l'esprit étant déjà suffisamment dessinés par Dieu, il nous restent le cœur et l'âme, le Bien et la Beauté. Si l'on n'est pas créateur, on peut se lamenter : *Les dieux, les démons, les génies étant morts, le monde se laissa submerger par des commencements* - L.Chestov - *Боги и демоны и гении умерли — мир заселился началами* - j'avoue n'apercevoir aucun déluge, c'est la sécheresse qui nous *inonde*.

Pour se permettre le luxe d'une axiologie, [Nietzsche](#) possède l'essentiel – le talent et la noblesse. Mais ne maîtrisant pas la hauteur, qui est une fusion de l'ironie et de l'intelligence, il est obligé de faire de la jonglerie de renversement des valeurs ou des perspectives. Seule la hauteur permet une cohabitation harmonieuse et pacifique entre l'éthique et l'esthétique.

L'inexistence du dieu himalayen, sinaïque, galiléen ou saoudien compromet la mystique superstitieuse, mais ne favorise aucune mystique sérieuse. En revanche, l'inexistence du Dieu philosophique est la meilleure source de la vraie mystique, celle qui s'articule autour de la honte, de la beauté, du langage, c'est à dire autour de la Trinité, sacrée car incompréhensible, – le Bien, le Beau, le Vrai.

La mort de Dieu est un effet du progrès social : depuis que la charité, la correction politique, la transparence bancaire ridiculisèrent l'énigme du Bien sois-disant divin, toute perplexité humaine se dissipa et rejoignit une conscience tranquille ; depuis que les enchères et les subventions publiques valorisèrent l'art, le goût, jadis gratuit, du Beau se plaça à côté de tout autre lucre. Quant à la troisième facette divine, celle du Vrai, elle se contente de ne plus communiquer qu'avec la machine, extérieure ou intérieure à l'homme. L'intérieur humain devenant aussi mécanique que son extérieur, et Dieu étant une affaire intérieure sentimentale, l'inexistence avérée de Celui-ci ni n'inquiète ni n'interroge.

La foi, c'est l'écoute de mon âme, c'est la vénération émerveillée du miracle de la vie ; cette foi prodigue ma seule consolation crédible. En revanche, tout renvoi, par une raison dévoyée, aux promesses, aux preuves, aux croyances dogmatiques ne fait qu'étouffer ma sensibilité. La vraie consolation est le triomphe de l'âme sur la raison, le triomphe du Beau incompréhensible sur le Vrai bien compris. *La religion, en tant que source de consolation, est un obstacle à la véritable foi* - S.Weil.

La liberté est indissociable aussi bien du soi connu que du soi inconnu. Parmi ses innombrables facettes, seule la liberté inconditionnée, comprenant l'éthique et l'esthétique, encadre le soi inconnu, portant une mauvaise conscience et subissant l'appel de la beauté. La liberté banale, commune, conditionnelle, guide le soi connu. Confondre ces deux libertés, réduire le premier soi au second, en faire le *Soi Absolu*, opposé au monde, est l'erreur commune des philosophes idéalistes allemands.

On ne trouve pas la consolation dans la platitude du réel, on la bâtit dans la hauteur de l'imaginaire, où demeurent le Bien énigmatique, interdit de séjour sur Terre, et le Beau mystérieux, porté par des Anges de plume, de note, de palette. La consolation divine, inhumaine, donc.

À partir du Bien

Ni le beau ni le vrai n'ont de contraires intéressants ; ils n'ont que des complémentaires, tels ennui ou rêve ; de même, le Bien se complète par l'ironie, et puisque le Bien est divin, on est tenté d'attribuer l'ironie - au Satan ; j'ai beau chercher ceux qui maîtriseraient les deux, je ne trouve que [Dostoïevsky](#). La profondeur de nos démons reflète la hauteur de notre ange - cette formule *goétique* ne s'applique qu'à ceux qui connurent la souffrance ou la pureté ; elle exclut les repus de la terre.

Le sens de la pitié commence par le renoncement à l'ambition, c'est pourquoi les femmes ont la dent moins dure que les hommes. Le sens du beau commence par le visage de femme, c'est pourquoi il y a si peu de femmes-artistes et pourquoi, pour certains, la *vérité* occidentale est *dévoilement* d'Orientales.

L'absence de Bien, dans les affaires des hommes, endurecit les esprits des sots et illumine et attendrit les âmes des justes. Cette absence fait des premiers – des moutons ou des robots ; les seconds viennent à vénérer davantage le Bien, introuvable sous nos mains et assigné à sa seule demeure certaine – à nos âmes. Le monde est plein de beautés, divines ou humaines ; l'esprit orgueilleux prend possession de vérités du monde ; mais le Bien échappe à toute projection sur le réel et reste incrusté dans l'âme.

De l'irréductibilité des sens : dans le Bien, le beau ne doit jouer aucun rôle ; dans le beau, il faut aller au-delà du Bien. La pitié est la valeur extrême du Bien, il faut donc aller même au-delà de la pitié, devenir impitoyable - tel est le message - nullement anti-humaniste ! - de [Nietzsche](#) ! Mais la pitié est aussi une des valeurs extrêmes du vrai, *qui*

nous conduit sur les bords privés de mots, où subsistent seules la pitié, la tendresse et l'amertume - Valéry.

Pour survivre ou seulement pour pouvoir vivoter sans trop de cauchemars ni remords, le Bien, plus que de cécité, a besoin de paralysie. Le Bien conscient ou agissant est un imposteur. Le Bien est une langue muette : *Le Bien, c'est une langue, qu'entend le sourd et voit l'aveugle* – M.Twain - *Kindness is the language which the deaf can hear and the blind can see.* Homère, découvrant le beau, Œdipe découvrant le vrai, en deviennent aveugles.

Trois modes de manifestations métaphysiques chez l'homme : la nécessité, la création, le miracle - l'inéluctable du vrai, l'irrésistible du beau, l'incompréhensible du bon. *La source du Bien est à chercher non pas dans le fixe et l'habituel, mais dans le miracle* – M.Bakhtine - *Добра надо ждать не от устойчивого и привычного, а от чуда.*

J'ai vécu au milieu des sauvages, qu'aucune modernité n'avait déviés de leur état de nature, et de terribles violences et brutalités constituaient leur quotidien. Le vrai ne figurait guère à leurs horizons microscopiques, le beau n'illuminait point leurs firmaments bien bas, mais le bon était nettement plus présent dans leurs cœurs que chez les humanistes universitaires. Rousseau vit juste : l'état de civilisation, engagé sur la voie du vrai et du beau, nous éloigne du Bien.

La logique rend limpides nos rapports avec le vrai ; le goût justifie nos enthousiasmes face au beau ; mais rien ne calme nos hontes et nos doutes devant l'énigme du bon - ni la volonté ni l'humilité ni la justice ne peuvent y être juges. Et la philosophie, au lieu des litanies pseudo-logiques à la gloire de la vérité et des sermons pseudo-esthétiques pour la défense de la beauté, devrait se pencher, avant tout, sur les prières balbutiantes au nom du Bien.

Le contenu du vrai découle de sa forme : un fond (la représentation), une proposition (le langage), un interprète (la logique), une donation de sens (la liberté). Le contenu du beau : une sensibilité (la noblesse), une création (le talent), une harmonie (la musique). Mais le Bien est un pur contenu, refusant toute mise en forme ; il n'est qu'un appel d'un fond, tout écho, en tant que tentative de s'ériger en forme, défigurant la voix originelle. Il est le contraire de la mathématique, cette pure forme sans contenu.

Le beau et le bon surgissent avant le vrai ; l'émotion et la honte - avant la pensée ; le *cogito* est postérieur au *rubeo* : *J'ai honte, donc je suis* - V.Soloviov - *Я стыжусь, следовательно, существую.*

Il n'existe ni vérité absolue, ni liberté absolue, ni beauté absolue ; il n'existe que le Bien absolu, puisqu'il n'est traduisible dans aucun autre langage que celui de notre cœur, avec sa muette et irréfutable éloquence. Mais tout ce qui est beau est bon : *Ce qu'on dit sur 'beau' s'applique à 'bon'* - Wittgenstein - *What has been said of 'beautiful' will apply to 'good'*.

Le vrai Bien est insensé, exceptionnel et impuissant ; dès qu'il se croit universel et raisonnable, il se met au service du mal. *À cette impitoyable époque, parmi des folies, accomplies au nom du Bien universel, la bonté insensée, pitoyable ne disparut pas* - V.Grossman - *В ужасные времена, среди безумий, творимых во славу всемирного добра, бессмысленная, жалкая доброта не исчезла.* Comme la vérité allant au-delà du sens, comme la beauté dépassant les sens. Y rester attaché, sans qu'aucun regard ne nous surveille, même dans la solitude, - est notre plus beau mystère.

Ce qui est merveilleux sur la scène du monde, c'est que tout acte de bonté y comporte, en même temps, des couleurs du beau et des grandeurs du vrai. *Impossible que cet univers fabuleux ne soit qu'une scène de lutte entre le Bien et le mal. Cette scène est trop large pour ce drame* -

R.Feynman - *This marvellous universe can not merely be a stage of struggle for good and evil. The stage is too big for the drama.* L'ampleur du *Bien* s'y complète par la profondeur du *vrai* jeu et surtout par la hauteur du *beau* décor. La vraie merveille, c'est la même intensité du mystère qui y enveloppe et l'espace et le temps.

Une étrangeté de notre vocabulaire spirituel : esprit et âme, ces deux faces d'un même organe immatériel, articulant le vrai et créant le beau ; tandis que le Bien, voué au stade de pure potentialité, fut placé dans un organe matériel – le cœur.

Pour atteindre le vrai, l'homme de science s'appuie sur les règles ; pour proclamer le beau, l'homme de goût érige des postulats ; mais pour adhérer au bon et passer à l'action, l'homme de cœur ne peut suivre aucune prescription. *Il ne peut pas y avoir de règles d'éthique* - Wittgenstein - *Es kann keine Sätze der Ethik geben.* Et l'adage chrétien - *nul n'est bon* - signifie, tout simplement, que nul ne peut *faire* le bien. On ne peut que le porter et en témoigner, les bras tombés.

Dans le beau compte la pureté des fins (l'œuvre), dans le vrai - la pureté des contraintes (la logique), dans le Bien - la pureté des moyens (l'inaction). *Le Bien est transparent, le Mal transparent* – J.Baudrillard.

L'action prouve, et ce qui se prouve n'a pas besoin qu'on y croie ; on ne peut croire qu'en beauté ou en mystère. L.Tolstoï - *Pour croire dans le bien, il faut se mettre à le faire* - *Чтобы поверить в добро, надо начать делать его* - confond la cause mystérieuse et l'effet qui n'est que véridique. Pour croire dans le Bien, il faut comprendre que toute action pour le Bien dégénère en mal-faisance.

Immortel, éternel – impossible d'employer ces mots au sérieux. En tant que métaphores, ils pourraient s'appliquer à ce qui, indubitablement, se loge dans notre conscience, tout en restant intraduisible dans un langage

rationnel, celui des actes, des pensées, des lois. Le vrai trouve une matérialisation évidente dans le savoir, le beau se transmue dans une création artistique, mais le Bien reste la seule certitude n'admettant aucun transfert vers le temporel. *L'immortalité et la vie éternelle sont réservées à l'éthique* - Kierkegaard.

Le sens de la vie : garder, à l'esprit et dans l'âme, la conscience de cette flamme divine, au fond de ton soi inconnu, flamme inextinguible qui s'appelle le Bien, et créer, par ton soi connu, deux traductions de ce message originaire cryptique : l'esprit formant des discours vrais, l'âme forgeant ou se délectant des belles images ; ces traductions sont la connaissance et le rêve.

L'origine de nos recherches : le comment du vrai, le pourquoi du beau, le quoi du Bien. Contrairement aux deux premières, la dernière reste sans réponse. *On cherche le Bien sans le trouver, et l'on trouve le mal sans le chercher* – Démocrite.

C'est le mal qui engendre le Bien – Héraclite. Ce genre de raisonnement ne s'applique qu'à ce qui relève de l'expérience. Le bon, le beau et le vrai y échappent ; ils n'ont pas besoin de leur contraires, pour exister ; ils préexistent à toute expérience. Mais si le vrai a un contraire très net, le beau - un contraire sans intérêt, le bon n'en a pas du tout ; le mal a une source à part, pragmatique, hors toute éthique.

Le mal peut être métaphysique, physique ou moral : l'imperfection, la souffrance ou le péché – Leibniz. On se croirait en cours de catéchèse : la perfection (nature), la béatitude (paix), l'ignorance (innocence) - c'est ce que perdirent Adam et Ève. Le mal est toujours bien réel, et donc il fait partie de la perfection divine, contrairement à la beauté et à la vérité, qui sont toujours des constructions artificielles.

Les transcendants : le Bien, le Beau et le Logique. Mais ni les bonnes actions, ni les beaux objets ni les vérités ne le sont pas. Le Vrai ne quitte presque pas le domaine langagier, effleure à peine le conceptuel et ignore le réel. Le Bon ne loge que dans l'âme, se tait ou se profane dans le réel et se chante ou se rehausse dans le langagier.

Les sources divines, celles, auprès desquelles on meurt de soif, et qui portent les noms de bon, de beau et de vrai : *L'homme voudrait être égoïste et ne peut pas. C'est le caractère le plus frappant de sa misère et la source de sa grandeur* - S.Weil.

La pureté du bon ou du beau, c'est ce qui les rend indépendants de toute vérité ; mais la forme du vrai peut réveiller le sens du beau, et son fond - pousser vers le bon. C'est lorsque le beau s'intéresse au fond ou le bon s'occupe de la forme que l'impureté surgit.

Le Bien n'est ni dans la pensée ni dans les choses (le cœur en est la source, la demeure et le juge) ; le beau est également réparti entre la pensée et la chose (l'âme contenant un reflet fidèle du monde) ; le vrai est dans la pensée et non pas dans la chose (l'esprit ne sachant interpréter que ce qui s'articule dans un langage).

Il faut entrer dans l'action avec une triple résignation : 1. l'aléa des actes trahira la pureté des intentions, 2. une part de malice se glissera fatalement dans tout acte, 3. le remords ou la honte t'attraperont à la sortie de tout acte. Une seule certitude, et te voilà un monstre. Ou bien on peut se contenter d'une méta-résignation : aucun principe de la vérité ou du Bien ne peut s'identifier avec un acte.

Dans toute action, je trouve, sans problème, des traces du vrai (rationnel, intelligent, légitime) et du beau (équilibré, harmonieux, juste), mais je ne parviens pas à y déceler une présence manifeste du bon. La beauté et la

vérité sans la bonté, mais c'est une des définitions de la tragédie ou même du mal !

Cette manie bien niaise d'associer à l'amour des qualificatifs tels que vrai ou légitime. Lui qui fait briser tant de bonnes règles, véridiques et légales. Le logicien, comme l'avocat, sont de mauvais juges de ce qui ne vit que de son hérésie honnie. Comme, d'ailleurs, le Bien, qui est toujours une déviation de l'orthodoxie ; il est bête de croire, que *à l'instant où l'homme serait vrai, il serait aussitôt bon* – F.Grillparzer - *Wär' nur der Mensch erst wahr, er wär' auch gut.*

Ils voient la racine du mal dans le mensonge, dans le trucage, dans l'irrationnel. Tandis qu'il envahit le vrai, le translucide, le raisonnable. Le mal est vraiment radical (*das radikal Böse* de Kant, dont on ne voit aucune raison compréhensible - *kein begreiflicher Grund ist da*), et la racine s'appelle (tout) acte (et le poing nu y est aussi pernicieux que la technique, dans laquelle Heidegger place son mal radical à lui, semblable à Sartre ou aux Orthodoxes, avec leur manque d'être, en tant qu'origine du mal, à rapprocher de l'oubli de l'être). Et aucun péché originel n'en couvre la moindre parcelle ; le seul palliatif étant agir, les yeux et l'âme éteints.

Les balivernes nietzschéennes sur le surhomme et sur la volonté de puissance proviennent de sa méprise : il prit la recherche de la vérité - effectivement, une manie des sots ! - pour la morale (qui suppose le respect du faible et le sacrifice par le fort). Heidegger, en n'y voyant que la machine, fut plus lucide : *La vérité de l'être revendique le sacrifice de l'homme - Die Wahrheit des Seins nimmt das Opfer des Menschen in Anspruch* - de deux concepts cadavériques résulte ou, plutôt, surgit le geste vital, le sacrifice, ce concept vital appelant, en général, au renoncement du geste ou même au suicide en musique : *La mort est la hauteur insurpassable de la vérité de l'être dans le chant du monde* -

Heidegger - *Der Tod ist das höchste Gebirg der Wahrheit des Seyns im Gedicht der Welt.*

Le bon et le juste ne sont que d'arbitraires et relatives projections des absolus Bien et Justice. Et Maître Eckhart y est étonnamment bête : *La bonté s'engendre dans le bon, et cela est également ainsi du vrai et de la Vérité, du juste et de la Justice, du sage et de la Sagesse - Die Güte zeugt sich in dem Guten, das gilt auch ebenso von dem Wahren und von der Wahrheit, von dem Gerechten und von der Gerechtigkeit, von dem Weisen und von der Weisheit.*

Réévaluer n'est pas renommer (*umwerthen* - *umnennen* de Zarathoustra) ; un nouveau langage est changement de modèle, beaucoup plus que de vocabulaire. La raison accepte facilement la mutation du vrai en faux, par une substitution de langages ; mais le cœur renâcle, lorsqu'on procède de la même manière avec le Bien et le mal. Pourtant, l'analogie est irréfutable. C'est que la raison est plus près du langage temporel et le cœur - de l'interprète intemporel.

Si tu n'es ni paralytique ni laideron ni idiot du village, il existe sur Terre au moins un être humain, que tu as rendu malheureux. Comment peut-on vivre sans honte ? Aujourd'hui, on l'étouffe par une anesthésie douteuse du véridique : *Le bonheur, c'est pouvoir dire la vérité, sans faire souffrir personne* - F.Fellini - *La felicità è poter dire la verità senza far soffrire nessuno*. Jadis, talonné par la honte, on était plus exigeant, comme Socrate ou L.Tolstoï : *Le bonheur, c'est le plaisir sans remords (repentir)* (*Счастье есть удовольствие без раскаяния*), et l'on vivait malheureux.

Le mensonge non suivi d'action peut n'être que songe ; la vérité traduite en action est toujours porteuse de mal ; tandis qu'une sagesse de foire proclame que *le mal est entré dans le monde par le mensonge* - Kant - *das Böse ist von der ersten Lüge in die Welt gekommen.*

Dans ce que notre sens inné perçoit comme manifestations, ou tableaux, du Bien, l'action proprement dite ne joue que le rôle de pinceau ; un bon regard peut y passer outre, sans nuire à la vérité ou à la complétude de la perception du tableau. Mais le mal, sur le tableau vital, c'est la présence du pinceau lui-même : *Le problème entier du mal bascule dans la sphère de l'acte* – P.Ricœur.

Le Mal n'est pas un défaut de l'Être, ni même une propriété du Faire, mais une déchirure incurable entre l'Être, porté vers une vague liberté, et le Faire, net et asservissant. Assumer cette béance est rester dans le vrai : *L'esprit conquiert sa vérité à condition de se retrouver soi-même dans l'absolu déchirement* - Hegel - *Der Geist gewinnt seine Wahrheit nur, indem er in der absoluten Zerrissenheit sich selbst findet.*

Les raseurs éthiques nous parlent d'un penchant à la faute, conduisant l'homme au mal (les plus bêtes, comme A.Badiou, parlent même de *trahison*, à travers un *simulacre* de vérité), et d'un penchant au Bien, le conduisant au salut ; mais le Bien, c'est la sensation de la hauteur, d'un sommet, par rapport auquel tout mouvement nous mènera à une pente, une chute, une déchéance ; et le seul moyen de rester *dans* le Bien est de rester immobiles, ou, pour lui rester, au moins, fidèles - de revivre sa hauteur comme un souvenir d'un séjour paradisiaque, d'où nous sommes chassés.

Il suffit de ne pas quitter le vrai, pour rester dans le bon, - cette funeste sottise *socratique* est à l'origine du plus terrible Mal, qui ait jamais frappé le monde, lorsque, au XX-ème siècle, les fanatiques du vrai unique se transformèrent en justiciers. Que le roi Salomon fut plus intelligent, en ne demandant à Dieu que de lui accorder *un cœur attentif, afin de savoir distinguer le Bien d'avec le mal* !

Être libre : échapper à la Nécessité du Vrai et se soumettre à la Volonté du Bon. Mais les hommes préfèrent la nécessité du bon (la règle) et la volonté du vrai (le calcul), et ils proclament, que la volonté et la liberté sont la même chose.

Deux degrés de honte : non seulement je ne suis point fier du regard, qui se forma en moi, à coups des mots, des votes et des abstentions, mais, même à l'intérieur de ce regard, je trouve si facilement des failles, des ruptures, des chutes. Est-ce parce que je ne poursuivis jamais le vrai ni n'envisageai jamais l'incarnation du bon ? Ou bien parce que tout ce qui est viscéral sent trop son milieu d'origine ? D'où mon intérêt pour la peau et sa caresse.

N'ayant pas atteint la dignité de marchandise, la vertu quitta les lieux d'échange. En tant que contrefaçon de la vérité, elle eut quelques succès sans lendemain. *La vertu est sa propre récompense* - Plaute - *Virtus omnia in sese habet.*

Dieu nous fit bons ; l'esprit, en ne nous poussant que vers le vrai, nous fait perdre le sens du bon ; et c'est le sentiment qui en pâtit le plus : hors nature et hors d'esprit, il ne suit que la loi mécanique. *Toutes les aspirations saintes de l'homme sont en lui, dès avant qu'il pense et qu'il sente* – P.J.Proudhon.

La sagesse banale classe comme bien ce qui procure un plaisir, et comme mal - ce qui provoque une douleur. C'est un cas du postulat de base : *n'est vrai que ce qui marche*. Pourtant, même les utilitaristes doivent connaître la peine d'amour et la mauvaise joie, à moins que Dieu, juste en répartition des dons de l'esprit et du cœur, prive certains d'entre nous - de l'âme.

Le Bien, ce ne sont pas de petites étincelles, aisément éteintes par de fausses opinions (Cicéron), mais une lumière inextinguible, que n'obstruent que les actions, projetant des ombres d'opinions, infidèles et vraies.

Sur les axes du Bien et du mal, de l'acquiescement et du nihilisme, de l'art et de la vie, la dépolarisation, c'est soit la platitude de l'indifférence, soit l'intensité, égale en artistisme. Des tours, aléatoires et anonymes, ou le retour éternel du même.

Ni la vérité ni la béatitude ne sont à l'origine de la philosophie, mais le malaise du constat, que les corvées de l'existence nous obligent à faire et à dire ce que nous ne pouvons reconnaître comme notre moi-même. La philosophie commence avec la honte de soi et par sa réinvention.

Le vrai est dans la réponse du langage, et le Bien est dans la question du regard ; la qualité du vrai est dans la profondeur, celle du Bien - dans la hauteur de la (re)quête. Mais pour un modèle donné, les réponses sont mutuellement exclusives. La liberté d'en changer fait partie de nos mystères.

À quelle époque mettait-on l'esprit chevaleresque au sommet des valeurs éthiques ? - au Moyen-Âge ! Mais le nouveau Moyen-Âge, qu'on vit aujourd'hui, c'est le règne du goujat : *Oubliez la vérité objective et vous rendrez les Terriens plus pragmatiques et libéraux* – J.Rorty - *To forget about objective Truth would make the world's inhabitants more pragmatic, more liberal* - pour les pragmatiques, ne vaut que ce qui s'achète, tandis que l'absolu, ou la *vérité objective*, à leurs yeux, c'est la gratuité inconditionnelle des rêves, des passions, des sacrifices.

Chez nous, les certitudes s'installent à 10 ans, à 20 on oublie la dernière illusion, et à 30 on est indiscernable de la machine. À 60 on retourne à

quelques illusions, à cause de leur vrai sentimental ; à 80 on en reprend à cause de leur faux vital. *À 40 ans je n'avais plus aucun doute. À 50, je connaissais la volonté du Ciel. À 60, j'avais l'ouïe si fine que je pouvais distinguer le Bien du mal, et le vrai du faux. À 70, j'étais capable de suivre les vœux de mon cœur* – Confucius.

Le vrai n'a pas de fond, il n'a que la form(ul)e ; le Bien, au contraire, n'a que le fond, intraduisible ni en forme d'un tact ni en force des actes. *Les expressions universelles de vrai et de Bien ne peuvent aboutir à aucune expression du contenu et ne tardent pas à engendrer l'ennui* - Hegel - *Die allgemeinen Worte von dem Wahren und Guten können zu keiner Ausbreitung des Inhalts kommen und fangen bald an, Langeweile zu machen*. L'ennui du cornichon est l'insensibilité à la forme du vrai et au fond du bon ; l'ennui du sage est le vrai mal fondé ou le bon déformée.

Pas de grandeur là, où il n'y a pas simplicité, bonté et vérité – L.Tolstoï - *Нет величия там, где нет простоты, добра и правды*. Mais là où tout cela existe, la place est si déserte, que toute grandeur ne serait que mirage. *Dans leur souci du beau, les grands Russes sont gênés par leur souci du bon* - Rilke - *Ihre Güte hindert die großen Russen daran, Künstler zu sein*.

Que penser de ce monde, où les seuls à pratiquer l'ironie et la pitié sont ses ratés ! Tout triomphe non-simulé endurecit. *Regardez la gueule de celui qui a réussi, qui a peiné. Vous n'y découvrirez pas la moindre trace de pitié* - Cioran. Jadis, on pouvait consacrer son ascension à une idée traquée, auréolée d'un mensonge indocile et tendue vers un avenir radieux. Aujourd'hui, la seule idole est la vérité : irrécusable - donc pas d'ironie, mécanique - donc pas de pitié. La sagesse et la sainteté commencent par la honte – la reconnaissance de la défaite fatale du Bien. Les goujats, chargés de chaires ecclésiales ou universitaires, ne sont pas d'accord : *Aider à la victoire du Bien, c'est le but commun des saints et des sages* - H.F.Amiel.

Les calamités des siècles passés furent souvent dues aux coups de canif au contrat social, qui liait les puissants à la plèbe ; le roi mystifiait, le parlement jouait la comédie, le général bombait le torse. Et la recherche de la vérité y fut celle du Bien. De nos jours, où peu s'en faut pour que le mensonge disparaisse définitivement de la scène publique, remplacé par d'odieuses vérités, tout le monde est persuadé, que tout dysfonctionnement vient des prétendues duperies ou cabales. Personne ne prête plus l'oreille à la voix du Bien personnel, noyée dans le brouhaha des vérités collectives ; chacun est sûr de tenir sa vérité personnelle au bout de son droit, moyennant quelques devoirs monétaires au bien collectif.

Il y a nécessité du vrai et nécessité du bon. La première, la banale, – pour tester notre intelligence ; la seconde, la sacrée, – pour tester notre liberté. *La vraie liberté est l'accord avec une nécessité sacrée* – F.Schelling - *Die wahre Freiheit ist im Einklang mit einer heiligen Notwendigkeit.*

Le mot et l'acte : par eux, on aide l'homme ; par un pont entre eux, on aide les hommes. *Qui veut aider les hommes, ne peut pas ne pas mentir* - L.Chestov - *Тот, кто хочет помочь людям, не может не лгать*. Ce pont ne peut être que mensonge, puisque ces deux royaumes ne se comportent mutuellement qu'en envahisseurs. Avec les hommes, on consolide les vérités et évente les mensonges ; sans eux, on invente les mensonges, qui deviendront futures vérités.

Pour faire honneur à l'amour, il faut en devenir esclave ; pour s'adonner au savoir, la servitude ascétique est nécessaire ; pour peindre le vrai, il faut être esclave du bon - telle est l'attitude du Russe. Et même tous les exploits industriels soviétiques se réalisèrent grâce au travail des esclaves du Goulag.

Ils cherchent le néant et la vérité non pas dans la représentation ou le langage, mais dans - la réalité ! On devine une négation mécanique : le vrai et l'être, élevés, depuis [Aristote](#), au grade de perfections, avec l'un et le Bien. Mais ni le vrai ni le Bien n'appartiennent à la réalité (la seule perfection) : le vrai s'établit dans le langage (deux couches, conceptuelle et langagière, au-dessus du réel), et le Bien, condamné à ne jamais quitter son foyer - notre cœur, une chimère immortelle.

La vertu et la vérité ont plus besoin d'un bon souffle que d'un bon havre. Et elles savent qu'un naufrage final les attend au bout de leurs périples, et elles se fient le mieux aux messages de détresse, rédigés à la lumière d'une bonne étoile.

Pour celui qui connaît le raisonnement hypothético-déductif, le monde de la morale (*ought*) n'est qu'un monde hypothétique au-dessus du monde phénoménologique de base (*is*). *Le gouffre logique entre être et devrait est infranchissable* – D.Hume - *The logical gap between is and ought cannot be cleared off.*

En fréquentant les exceptions langagières on a de bonnes chances d'attraper une nouvelle règle profonde. La vérité est l'appât du vice, le mensonge est l'appât de la vertu. Il vaut mieux s'adonner à la ruse du pêcheur qu'à la muse du pécheur.

La vérité n'a rien de vivant ; elle ne naît pas, elle se construit et se démontre. Le contraire du Bien, qu'aucun acte ne bâtit ni ne prouve. Ce n'est pas l'opposition entre un bon et un mauvais actes qui permet de comprendre la nature du Bien, mais celle entre tout acte mécanique et le rêve vivant. Les sots enthousiastes ou les sobres réalistes illustrent mieux, par contraste, ce que sont la vérité et le Bien que les menteurs et les tortionnaires.

Ma liberté éthique peut être pragmatique ou mystique. Dans le premier cas, le choix libre coïnciderait avec la poursuite de mes intérêts rationnels. Dans le second, le choix impliquerait un sacrifice de ces intérêts. Je ne prouve ma liberté que dans ce second cas. Et que penser de cette *liberté* : *tu es libre, quand c'est par toi seul que tu es déterminé à agir* (*res libera dicitur quæ a se sola ad agendum determinatur* - Spinoza) ? - mais c'est la définition même du comportement robotique ! Même un robot coopératif est plus humain...

Pour mieux comprendre ce qu'est la liberté, compare la relation entre la masse et l'énergie, en physique, avec celle entre le corps et l'âme, en éthique, - tu verras tout de suite, que dans le second cas aucune fonction continue, aucune causalité directe entre ces substances, ne sont possibles, contrairement au premier cas. La notion de saut, de rupture ou, mieux, de sacrifice, est indispensable, pour juger de ma liberté.

Ni [Socrate](#) ni [St Augustin](#) ni Montaigne ni [Rousseau](#) ni [Kant](#) ni [L.Tolstoï](#) ne brillent par des actions, qui découleraient de leurs idées. On ne doit pas juger les hommes d'après leurs pensées, et encore moins d'après leurs actes, mais d'après leur talent de rendre un fond de bonté - par une forme de beauté !

Il faut avoir du cœur, pour admettre la valeur thérapeutique de nos faiblesses, pour avoir honte d'une force mécanique, pour ne pas avoir honte d'en appeler à la pitié et à la consolation. Je ne sais pas si [Valéry](#) avait du cœur : *Rendre faible quelqu'un est un acte non noble*. Oh combien moins noble est de faire oublier nos faiblesses divines !

Spontanément, on résiste à la tentation et cède au devoir ; artistiquement, on a plus souvent l'envie de faire l'inverse. L'ivresse ? L'inconnu ? La frontière ? - on ne sait jamais d'où vient cette soif de vertiges transgressifs. Au-delà du Bien et du mal, il faut porter la honte et

la jouissance. Si dans son fond l'art se nourrit de la culture, sa forme gagne à se rapprocher de la nature.

Une consolation : rester fidèle au Bien inexprimable ; mais le Bien, traduit en actes, est inconsolable.

De toutes les vocations humaine l'appel du Bien est le plus irrévocable ; donc, l'adhésion fière au Bien ou l'allégeance orgueilleuse au Mal sont des actes respectivement niais ou hypocrites. *Moralisme et immoralisme me paraissent choses aussi ennuyeuses l'une que l'autre* – Valéry.

Ma gentillesse, ma probité, ma compétence – je me mets à les décrire, en toute authenticité, sans dissimulation aucune, et la sottise de cette opération m'inonde de honte. Non seulement ma conscience découvre des failles morales dans ces vertus empiriques, mais, ce qui s'avère décisif, ma plume trouve des qualités paradoxales dans les valeurs contraires. C'est ainsi que naît la volonté de puissance : l'approfondissement de l'éthique et l'élévation de l'esthétique.

Rien de spirituel à découvrir dans le mal qui frappe de l'extérieur mes intérêts, mes goûts ou mon corps ; le seul mal *intéressant* est celui qui naît de mes conflits intérieurs : entre le Bien, logé dans mon cœur et l'action qui taraude mon corps. Autant la lutte extérieure, pour prouver mon intelligence ou mon talent, est valorisante, autant la lutte intérieure entre le rêve immobile et le mouvement actif est angoissante et dégradante. *La provocation au combat est l'un des moyens de séduction les plus efficaces du Mal* - F.Kafka - *Eines des wirksamsten Verführungsmittel des Bösen ist die Aufforderung zum Kampf* - d'où l'intérêt des capitulations précoces. Mais tenir à la caresse imaginative, même au milieu des rudesses possessives.

Ethos et *aisthesis*, l'habitude et la sensation, de bien ternes ancêtres de nos éthiques et esthétiques. Seul *mystes*, celui qui nous initie, garde son sens originel dans le mystère.

L'écriture, c'est une tentative de reproduire, synchroniquement, l'évolution du sens du *logos* grec : *compter* ses éléments pour constituer l'arbre de la vie, *conter* des miracles pour entretenir le rêve, chanter le bon pour *dire* le beau.

Être pathétique et avoir honte du pathos, être fort et chanter la faiblesse, être pour un acquiescement monumental et vouer au monde un refus viscéral - quand on arrive à surmonter, éthiquement, ces oppositions, on arrivera à profiter, esthétiquement, de leurs tensions réciproques.

Je suis tenté de définir la liberté comme non-identité avec mon soi, mais quand je vois avec quelle rigueur, aujourd'hui, on arrive à programmer même des exceptions, des hasards ou des foucades, je comprends, que les seuls écarts non-programmables sont ceux qui naissent de la voix du Bien ou du regard du beau, la liberté passive et la liberté active, toutes les deux – sacrées.

La vie veut me soumettre à la loi éthique, et l'art me conjure à suivre la liberté esthétique. Le choix est entre la honte et la noblesse, entre [L.Tolstoï](#) et [Nietzsche](#), être fidèle à la vie, en l'élargissant à l'art, ou la sacrifier, en la rehaussant par l'art.

Toutes ces misérables quêtes de l'absolu s'avèrent être, paradoxalement (car s'opposant au culte du mot), du pur verbiage, débouchant sur de plates formules, de plats consensus, de plats ésotérismes. En revanche, la quête de la forme, se moquant de démarches métaphysiques, aboutit si souvent à de beaux reflets d'un absolu esthétique et même éthique, au

saint langage et à la sainte consolation, qui sont l'essence même d'une philosophie noble.

L'homme moderne peut être surtout défini par ces deux qualités, déjà robotiques : la première - aucun frisson, aucune curiosité devant la féerie d'un ciel étoilé, et la seconde - aucun pressentiment d'une source intérieure du Bien et de la justice. Ce qui mérite d'être signalé, dans cette banalité, c'est que ce sont deux seuls traits qui suscitaient le plus grand émoi chez l'austère [Kant](#).

La *sacrée* triade humaine - corps, esprit, âme - ne peut se passer d'aucune de ses hypostases, sans déshumaniser l'homme. Mais il faut avouer que l'oubli moderne de l'âme conduit aux effets moins désastreux que le rejet chrétien, antique ou médiéval, du corps ou de l'esprit. Le moine concupiscent ou l'inquisiteur ignare furent plus nocifs pour l'éthique que n'est, pour l'esthétique, le comptable mesquin.

L'étroitesse de la gamme du doute explique la prolifération des consciences tranquilles. Le soi connu, le terrestre, se calme en s'interrogeant : *mes réalisations, m'approchent-elles de mes ambitions ?* Le soi inconnu, le céleste, est déchiré par le dilemme : *suis-je un dieu ou une canaille ?*

L'humanisme, c'est la découverte du Bien et du Mal - [Rousseau](#), [Nietzsche](#), [L.Tolstoï](#) - la morale. [Aristote](#), Platon, Jésus, [Spinoza](#) ne parlent que du bon et du mauvais - l'éthique.

La vie et l'art - les coordonnées d'une création, la longitude et la latitude d'un corps cosmique, né de l'unification d'une âme et d'un esprit. La vie, c'est le climat de ma latitude ; l'art, c'est la maîtrise de tous les paysages de l'axe longitudinal, d'un pôle à l'autre ; mais les mêmes forces telluriques, les mêmes fonds, le même Soleil, bien que des constellations

différentes. Il se trouve, que la longitude du Beau est à l'opposé de celle du Bien, tout en étant son prolongement – à la profondeur de celui-ci correspond la hauteur de celui-là.

Dès que l'éthique prétend dicter le premier pas de l'esthétique ou de la mystique, l'inquisition ou le réalisme socialiste s'érigent en juges du mystère et du beau. Pas de cheminement dans le Bien, pas de dynamisme, il n'est que dans le recueillement. Et si le mal n'était que dépassement du purement potentiel ? La beauté ou le mystère se révèlent, le Bien se laisse crucifier, sans compter sur l'interprétation de ses stigmates.

La présence du Bien dans mon cœur n'est due ni au hasard ni au calcul, le Bien est une gratuité divine, nullement liée à ses projections dans la pensée ou dans l'acte, où règne le Mal. La Fontaine comprit tout de travers : *Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune.*

Ni la solitude ni une fraternité des hommes libres ne prédisposent à la noblesse ; la source de celle-ci, c'est l'écoute de ma voix intérieure du Bien et la conclusion, que le seul écho, extérieur et juste, de cette voix ne peut être rendu que par la musique du beau, et jamais par l'action du vrai. Sacrifice du Bien à vénérer, fidélité au beau à créer.

L'ange tend ma corde, le démon me tend la cible. Le Mal : abandonner l'ange, suivre le démon, finir par n'être qu'une flèche des autres et emprunter aux autres la tension de mes cordes.

L'âme est pleine de flèches et de vecteurs, pour mes goûts, mes élans, mes préjugés ; mais le cœur n'a que quelques points indéfinis, témoins d'un Bien immatériel, intraduisible ; à la hauteur d'âme et à la profondeur de cœur, l'esprit apporte des horizons des idées et des actes. *La conscience est la ligne droite, la vie est le tourbillon* - Hugo. Dans la

conscience, le Français voit l'esprit, l'Allemand – le cœur, le Russe – l'âme. Tous les tourbillons, aujourd'hui, se calmèrent dans une platitude.

Les yeux de l'esprit suffisent, pour *constater* le Mal ; la *révélation* profonde du Bien n'est donnée qu'au regard de l'âme, cet outil atavique chez la gent moderne. *Le Bien est plus intéressant que le mal parce qu'il est plus difficile* – P.Claudel.

La joie la plus secrète du cœur est dans la sensation de la présence, dans son sein, du Bien énigmatique ; en contre-point, l'esprit se remplit de mélancolie, à cause de l'absence des astres au milieu des idées et des actes ; pour que ma création soit équilibrée, elle devrait se fier à l'âme, pleureuse à l'intérieur et joyeuse à l'extérieur.

Qui peut confondre un rêve (illuminé par le Bien) avec un acte (hanté par le Mal) ? Une musique impondérable avec la lourdeur des échos ? De même, leur fichu art de distinguer le Bien du Mal est une fumisterie, consacrant les yeux des hommes et profanant le regard de Dieu.

Dans nos parcours vitaux, l'esprit impose des contraintes et pose des jalons, le cœur dispose des commencements et l'âme transpose les horizons en firmaments. *La raison peut nous avertir de ce qu'il faut éviter, le cœur seul nous dit ce qu'il faut faire* – J.Joubert.

La merveille du Bien, cloîtré dans le cœur, se confirme par la merveille de la larme, qui inonde les yeux, lorsque le cœur se met à vibrer. Quel génie fallait-il au Créateur, pour inventer une telle liaison ! *Si la nature nous donna les larmes, c'est que, sans doute, elle envisageait de nous munir d'un cœur tendre* - Juvénal - *Mollissima corda humano generi dare se natura fatetur, quæ lacrymas dedit.*

Ce qui, matériellement, existe aurait dû se confier à la technique et à la routine ; l'art créateur, lui, aurait dû s'attarder surtout sur ce qui n'existe pas : Dieu, l'amour, le Bien – bref, la musique éphémère défiant le bruit du réel. Et alors on comprendrait Baudelaire : *Le Bien est toujours le produit d'un art.*

Je reconnais facilement une grandeur des mots ; celle des idées est beaucoup plus incertaine ; quant aux actes, la violence, le hasard et la pesanteur y sont pris pour la grandeur. *La plupart des hommes sont plus capables de grandes actions que de bonnes* - Montesquieu - la grandeur est indissociable du Bien : là où le Bien est absent, la grandeur l'est davantage.

Le Bien n'est pas couleur de rose, mais couleur de sang, du front en flamme ou des yeux en larmes. Le mal est gris, omniprésent, égalisateur. C'est le Bien irréel et non pas le Mal réel qui apporte des couleurs au tableau du monde, et J.Boehme a tort : *Sans le Mal tout serait incolore, comme un homme sans passions - Ohne das Böse wäre alles so farblos, wie ein Mensch ohne Leidenschaften.*

Ce qui distingue les passions, ce n'est pas la part de vertus ou de vices, mais le milieu de leur exercice - la certitude de l'action ou le vague du rêve, le réel ou l'idéal, le plaisir des yeux ou la volupté du regard. *Les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour* - Chateaubriand. L'amour actif est source de tant de scélératesses, et l'orgueil passif – de tant de noblesse.

Le Bien est une voix indéchiffrable, une exigence intraduisible en invitation à agir ou en mode d'emploi. Il laisse des échos dans le brouhaha ou la musique de l'existence, sous forme de honte, de sacrifices ou de fidélités. On ne *fait* rien en son nom, on ne peut qu'en rougir, sangloter ou prier. Tout le Bien est dans la contrainte et non pas dans le but. Les activistes de

l'esprit absolu sont souvent handicapés côté cœur : *Une chose aussi vide que le bien au nom du bien, n'a aucune place dans une réalité vivante* - Hegel - *So etwas Leeres, wie das Gute um des Guten willen, hat überhaupt in der lebendigen Wirklichkeit nicht Platz* - ce Bien trouve refuge dans un cœur vivant.

Que reste-t-il après la mort de l'art (qui est offre de pures beautés) et après la mort de Dieu (qui est appel du pur Bien) ? - des appels d'offres – du pur mercantilisme !

Plus on est bête, plus résolument on veut combattre le mal évident. Plus on est intelligent, plus humblement on se résigne à porter et à vénérer le Bien inconcevable, sans chercher à le faire, recherche illusoire et stérile.

Les succès publics abaissent le niveau moral du héros ; mais le succès supposé de ses œuvres de Bien fait plus, il avilit. En revanche, *quand l'homme voit ses bonnes actions transformées en misère et bassesse, il pratique l'adoration et trouve la hauteur* – Kierkegaard.

Tant d'ombres de Dieu, dont on ignorera à jamais la lumière originaire ; mais le Bien est la seule lumière de Dieu, ne jetant aucune ombre perceptible. *Croire en Dieu : croire au Bien, sans s'appuyer sur aucun événement* – E.Levinas.

Aucun objet matériel n'existe dans la sphère où réside le Bien ; le Bien, cette pure lumière, ne peut donc jeter aucune ombre, sous forme d'actes. Et le Mal est la ténèbre, c'est à dire une ombre ne se référant à aucune lumière.

Qui pratique la morale des esclaves ? - celui qui accepte l'existence de maîtres et d'esclaves sur la scène publique. La morale aristocratique est

enseignée par l'esclave Jésus, méprisant les scènes et fréquentant les déserts.

La faiblesse est l'origine de nos plus beaux sentiments – le Bien, la noblesse, le rêve. La force a pour moteurs – l'envie, le nombre, l'inertie. Des élans angéliques et des instincts bestiaux. De nobles contraintes, de minables moyens. Le talent – se mettre au-delà ou au-dessus des deux.

L'esprit a sa source dans la culture, le rêve - dans la nature, mais le Bien ne réside ni dans la nature ni dans la culture, c'est un intrus de la fête de l'homme, un exilé dans la patrie des hommes.

Non seulement l'homme est innocent originairement ([Rousseau](#)), mais il l'est toujours, tant qu'il reste en compagnie de son cœur, sans confier son innocence aux bras. Le Bien est l'innocence du sentiment non traduit en actes ; la mal est le rapprochement entre le sentiment et l'acte. Chez l'homme de caverne, l'acte fut personnel, d'où la persistance de sa honte. Chez l'homme moderne, tout acte est social, d'où sa conscience tranquille.

La philosophie la plus noble n'est ni métaphysique, ni transcendantale, ni ontologique, ni phénoménologique, mais - axiologique. Le seul à l'avoir mis en pratique (sans jamais l'avoir bien formulé) fut [Nietzsche](#) : sa *réévaluation de toutes les valeurs* signifie, en *pratique*, que, pour un axe donné (sélectionné par notre goût de noblesse), ce ne sont pas nos valeurs privilégiées qui comptent, mais l'intensité *égale* (éternel retour du *même*), dont notre talent et notre intelligence sont capables de munir les deux extrémités de cet axe. Le nihilisme, le Bien et le mal, la volonté de puissance fournissent les exemples les plus frappants de cette noblesse insurpassable.

La morale est un mode d'emploi mécanique d'un bien qui ne peut être qu'organique. Élaborer, formuler ou suivre une morale est donc une œuvre

du mal. Autant un appel esthétique réveille des échos extérieurs, qu'un appel éthique doit se tourner exclusivement vers ton intérieur. Au-delà du beau reste tout de même la vie ; au-delà du Bien s'étale le vide, si propice pour y faire retentir nos métaphores sonores.

La langue du Bien est terriblement cryptique ; seuls les grands sont capables de la déchiffrer. Et la culture n'est peut-être qu'une haute traduction esthétique d'un profond appel éthique. Tandis que toute tentative de le traduire en actes *naturels* débouche sur la platitude.

Impossible de réfuter quelqu'un, qui dirait ignorer le sens inné du Bien ou le goût câblé du beau, hors toute expérience, hors toute civilisation. La seule chose sensée qu'on pourrait dire, c'est que nous appartenons aux espèces différentes.

Dans l'aurore d'aujourd'hui, j'introduis le crépuscule de la honte d'hier, auréolant la pitié du lendemain. Désir, fidélité et sacrifice, c'est ainsi qu'on reste inentamé à chaque aurore.

Le vrai manque, celui qui fait souffrir et à bout duquel aucun calmant, gestuel, intellectuel ou sentimental, ne vient, ce n'est pas le mal, toujours mécanique, toujours causal, mais le Bien même, cette soif que n'assouvit aucun liquide, pas même les larmes.

Le Bien ne se traduit ni en actes, ni en pensées, ni en promesses ; on ne peut qu'en brûler ou vibrer, en se taisant, en s'immobilisant. L'esprit a son harmonie et l'âme a ses rythmes, traduisibles en mots, mais la musique du cœur ne peut être que de la musique.

Dieu-intelligence se reflète dans notre esprit, Dieu-beauté est perçu par notre âme, mais Dieu-bonté ne se démontre jamais et ne quitte jamais notre cœur, d'où cette tentation : *Le philosophe met sa vision du Bien à la*

place de Dieu - L.Chestov - Философ своё понятие о добре ставит на место Бога.

Je me solidarise avec le Bien, ou bien je me fais chantre du Mal – trop de naturel dans la position, trop d'artifice dans la pose. Du *point* de (la) vue d'homme (de mon soi connu), je dois passer à l'axe du regard de surhomme (de mon soi inconnu). Aucun point ne peut être nouveau ; ne vaut (pour l'éternité) que l'axe, que mon regard isole, colore, anime et enterre.

Le Bien est métaphysique, et le Mal est réel ; toute projection ou justification du Bien, dans la sphère de nos actes, ne peut donc être qu'imaginaire, pour ne pas dire hypocrite. La sensation du Bien ne nous quitte pas même aux moments de la plus plate lucidité, loin de toute action, de tout cataclysme, de toute angoisse. Nietzsche, qui voit dans la peur l'origine et dans le Mal la source du Bien, Nietzsche qui en dénonce l'hypocrisie, montre sa profonde ignorance du sujet. De même les rapports entre la force et la faiblesse, le sain et le maladif, la volupté et la souffrance. Il lui fallait justifier la neutralité de son pinceau dans la peinture des axes entiers – la noble attitude d'artiste, mais *trop* humaine.

Dans les questions d'éthique, notre force est neutre, mais nos faiblesses réveillent en nous la voix du Bien, du sacrifice ou de la honte. Du meilleur usage de l'accroissement de nos forces – les diriger à justifier le recours à nos faiblesses ! Mais seul le surhomme peut se sentir fier de sa faiblesse.

Épicure s'approche du Bien par la souffrance du corps (il fut cacochyme) et par le plaisir de l'âme (sage, raisonnante), tandis que c'est le plaisir du corps (dans l'aveuglement des sens) et la souffrance de l'âme (devant l'infaisabilité du Bien) qui nous le font découvrir et vénérer.

D'[Aristote](#) à W.Leibniz, en passant par Plotin et [Spinoza](#), cette ineptie : le but de la philosophie serait de nous apprendre ce qu'il faut aimer. Celui qui sait, qu'on ne peut aimer que ce qu'on ne connaît pas, s'en rit. L'amour est une espèce mystérieuse du Bien inexplicable ; et la philosophie, cette protectrice des mystères, devrait nous apprendre à nous contenter d'un fol amour, autrement dit – à nous consoler. Non pas à ouvrir, mais à fermer nos yeux.

En l'absence des lois précises, tes actions se soumettaient au jugement soit de ta propre liberté, soit des caprices du prince, du prêtre ou du notable ; la conscience avait, tout le temps, de bonnes raisons de rester trouble ; chacun se sentait pêcheur. Avec la mise en œuvre des normes, le sentiment du péché, inhérent à toute action, disparut, les consciences se calmèrent, d'où une lecture ironique et paradoxale de ce mot de Confucius : *Rares sont ceux qui pêchent par discipline.*

Ils découvrent des vertus qui abaissent, ils imaginent des vices qui rehaussent, ils en cherchent un équilibre, qui ne peut être qu'une platitude. La seule hauteur, qui protège de l'aplatissement, est la hauteur artistique, qui traite avec la même maîtrise et intensité tout l'axe du Bien et du Mal.

Le fond de ma liberté est dans l'écoute du Bien, et sa forme se présente en musique de fidélités ou de sacrifices, dont aucune loi, aucune causalité, aucune partition ne prédétermine l'exécution. *L'obéissance à la loi, qu'on s'est prescrite, est liberté* - [Rousseau](#) – non, la liberté serait plutôt une révolte inconsciente qu'une obéissance sereine !

Le Bien se rêve et le mal se fait ; l'arbitraire tyrannique du Bien ou la liberté raisonnable du mal. L'esclavage du mal n'existe pas ; c'est le Bien qui nous y soumet. Oser le Bien immobile, atopique, fantomatique et non pas subir l'inertie du mal, actif, présent, évident. La vraie rédemption : se

soumettre à l'esclavage injustifiable du Bien. Toutefois, cette résignation exige plus de volonté de puissance que la détermination de l'orgueil.

On ne peut pas suivre le Bien, toujours indicible, toujours incompréhensible, on ne peut que lui reste fidèle : *La bonté me revêt dans mon obéissance au Bien caché* – E.Levinas.

Mes vecteurs restent au fond de mon soi inconnu, et mes valeurs se forment par l'activisme extérieur de mon soi connu. Seul le Bien semble sortir de cette dichotomie : *Le fait éthique ne doit rien aux Valeurs* – E.Levinas.

Le seul moyen de préserver la pureté du Bien intouchable est de renoncer à toute action en sa faveur : *La purification est la séparation du Bien et de sa convoitise* – S.Weil.

Ce n'est pas le hasard qui dévierait l'action du Bien vers le mal : *Je te cultivais, vertu, comme une réalité, et tu n'étais qu'esclave du hasard* - Plutarque – mais c'est une fatalité même. Le Bien vit de l'élan et du rêve et fuit les fins et la réalité.

Le choix est entre *faire*, extérieurement, le Bien, en consolant un malheureux ou en le libérant d'une souffrance, ou *être*, intérieurement, dans le Bien, par le frisson ou la honte. Plus pur on est, plus radicalement se pose ce choix : *Dans tous les problèmes poignants, il y a le choix seulement entre le Bien surnaturel et le mal* – S.Weil.

Tout choix comporte du Mal ; aucun ne porte le Bien. *Le Bien et le Mal préexistent au choix* - L.Pareyson - *Il bene e il male non preesistono alla scelta* - non, tout Bien est a priori, le Mal n'existe qu'a posteriori.

Le Bien m'interpelle, mais je ne puis en inoculer une trace dans mes actes que par un réflexe aveugle ; la réflexion ne fait qu'illuminer le mal fait ou à faire. *Tout le mal que j'ai fait, je l'ai fait par réflexion ; et le peu de bien que j'ai pu faire, je l'ai fait par impulsion* – Rousseau.

Les idées, les sentiments, les actes, les sons ont leurs langages, qui traduisent ou représentent leurs modèles respectifs. Mais le Bien n'a pas de langage ; il n'est ni lumière ni chaleur ni force. C'est le Mal qui est langagièrement bien outillé : anti-humaniste dans l'idée, mécanique dans le sentiment, inhérent dans l'acte, sans musique dans ses bruits.

La vertu est immatérielle, et pourtant on ne peut pas douter de sa miraculeuse présence innée dans notre âme. La vertu est manière, et le vice est matière ; nous prêchons la première et pratiquons le second. On peut démolir le vice ; on n'arrivera jamais à extirper de nous la vertu ; la vertu reste constante et immuable, quels que soit le volume du vice aboli, écarté, commis ou favorisé.

L'esprit est dans le faire et l'âme est dans le vouloir ; et l'on veut faire le Bien et l'on fait le Mal qu'on ne veut pas – on échoue où l'instigateur est l'âme, on réussit où l'acteur est l'esprit.

L'appel du Bien oriente le choix, mais le choix n'est jamais le Bien. Le choix caressera ma dignité, calmera ma conscience, flattera ma fierté, mais il ne sera jamais ni porte-parole ni porte-acte du Bien. Le Bien est la lumière invisible qui n'admet aucune ombre visible.

J'ai beau enguirlander la liberté éthique comme portée par de nobles fidélités ou sacrifices ; en fin de compte, je me rends à l'évidence : comme le Bien lui-même, la liberté ne réalise pas l'idéal, qui reste un pur et lancinant appel, sans aucun écho cohérent ou compatible avec l'exigence de l'appel. *C'est à cause de la liberté que jaillit et s'affirme le Bien* -

L.Pareyson - *Il bene sorge e afferma a causa della libertà* - ce jaillissement est tourné vers l'intérieur, et l'affirmation flatte l'esprit, sans convaincre le cœur.

Dans l'arbre de vie, l'action se trouve aux racines, d'où la notion de mal *radical* (Kant et Heidegger), liée à la source du mal – à l'action. Les promesses intenable du Bien s'associent aux fleurs atemporelles et aux cimes atopiques.

Le monde, c'est la possibilité céleste du Bien et la réalité terrestre du Mal ; mais tout le monde pense le contraire : *Dieu est à la fois la réalité du Bien et la possibilité du Mal - Dio è insieme alla realtà del bene, la possibilità del male* » - L.Pareyson.

L'intelligence, ou la raison, - dans les affrontements entre l'esprit et l'âme - peut servir d'arbitre pour tout thème sauf le Bien ou l'espérance, ces états d'âme injustifiables. Toute *docta spes* est impensable.

N'importe quel âne (et même celui de Buridan), comme n'importe quel autre animal, peut exercer la liberté du *choix*, la liberté moutonnaire. La seule liberté noble est la liberté du sacrifice, et qui ne peut provenir que de l'âme. La liberté est l'âme. Ceux qui préparent la mutation humaine en robots diront : *L'esprit se réduit à la liberté* - Hegel - *Das Wesen des Geistes ist die Freiheit* - l'esprit est la servitude !

L'homme de bien est un gourmet, qui ne cherche pas tant à assouvir ses *appétits* qu'à harmoniser son *goût* exigeant avec le goût des aliments exotiques, loin des basses cuisines, sans actions, sans lustres, sans convives. *L'impulsion du seul appétit est esclavage* – Rousseau.

L'espèce humaine hérita de ces ancêtres deux traits sociaux principaux – le besoin de troupeau (pour calmer son inquiétude) et le besoin de

reconnaissance (pour calmer son doute). Le seul don divin, qu'elle ne partage pas avec les autres animaux, est l'étincelle du Bien, prenant forme d'une flamme de honte ou d'un incendie d'action.

Le Bien n'est qu'un appel inarticulable, excitant notre cœur, il n'est ni incitation à l'acte ni question à la conscience ; le Mal n'est pas seulement la surdité, face à cet appel, mais aussi des tentatives dogmatiques de répondre, par un geste éthique ou pragmatique, à des questions faussement claires du pseudo-Bien.

L'optimisme vient de l'écoute des sources ; le pessimisme – de l'examen des parcours. Le sage assume simultanément ces deux attitudes, en maintenant le culte des commencements idéels et en se résignant au Mal fatidique en toute action réelle.

Le Bien n'est ni moyen, ni voie, ni but ; il est une étincelle, un aiguillon, un appel illisible, troublant ma conscience, rendant humble mon esprit, et pudique – mon âme.

L'être (le *possible* de la pré-conscience) est composé de l'essence (le *nécessaire* de la conscience intellectuelle) et de l'existence (le *libre* de la conscience morale).

Ma liberté se manifeste, quand ma pitié l'emporte sur mon intérêt. Chez le cynique, l'intérêt l'emporte sur la pitié – liberté noble ou liberté basse. L'étrange confusion dans ces concepts, chez Berdiaev : *Le conflit central est celui entre la liberté et la pitié - Конфликт свободы и жалости — основной.*

Celui qui veut l'action, veut-il ses conséquences ? Il n'y aurait pas de transativité. On fait le mal par fatalité ; la volonté est fatale, comme l'est

l'action. Tout homme est *incontinent*, volontairement ou pas. Volontairement, nul n'est méchant.

L'opposé le plus précis de l'action serait peut-être la foi. Et alors, je me rends compte, que voir le Mal surgir derrière toute action, comme je le fais, n'est qu'une reprise de l'adage de St Paul : *Tout ce qui ne vient pas de la foi est péché !*

Le terme de *devoir* est trop galvaudé, pour s'appliquer en tout au Bien ; pourtant il serait le seul à s'opposer assez nettement à la *poursuite de ses intérêts* calculables. C'est ce que fait Kant : ④*Devoir !* ⑤*ô toi, nom grand et sublime ! Pas de place, en toi, à l'arbitraire flatteur ! Où gît ta pure source ? Où trouver les racines de ta noble ascendance ? -* ④*Pflicht ! du erhabener großer Name, der du nichts Beliebigen, was Einschmeichelung bei sich führt, in dir fassst, welcher ist dein würdiger Ursprung*⑤ ? *Wo findet man die Wurzeln deiner edlen Abkunft*⑤ ?, sans oser employer le mot Paternel de Bien.

Les Anciens évoquaient un Bien obscur et une vague Vertu, découlant d'une Loi non-écrite, - pour justifier des Actes abstraits indéfinissables ; les modernes partent des actes mercantiles évidents, en les justifiant par le bien et la vertu, codifiés par la loi écrite. Le cœur de l'homme expliquait jadis, démagogiquement, ce qu'est le Bien ; le bien moderne est défini par une législation commerciale démocratique.

Les étapes de la démonstration de ma liberté éthique : le calcul de mon intérêt, la honte que celui-ci m'inflige, son sacrifice, - l'application de la *loi morale kantienne*. *La seule liberté que nous concède la vie, c'est de choisir nos remords* – E.Rostand.

Deux lectures, radicalement différentes, du Mal, associé à toute action : la première, par la personne qui le subit, directement ou pas, - une claire

souffrance, à cause de l'injustice, de l'incompréhension, de la cruauté ; la seconde, par la personne qui le commet, - une vague honte, à cause d'un inévitable décalage entre ce qui se conçoit comme le fond de son penser, et ce que trahit la forme de son agir. Le vrai Mal est dans cette seconde lecture.

La liberté supérieure – dans toute action morale, désavouer la bonne et opter pour la mauvaise conscience. Même le sacrifice de la force ou la fidélité à la faiblesse ne doivent pas me dévier de cette posture (l'âme choisit des poses, l'esprit formule des positions, le cœur se résigne pour la posture). *La différence entre le Bien et le Mal ne consiste que dans la liberté, n'existe que pour la liberté* – Kierkegaard.

Se proclamer défenseur de l'extrémité *positive* d'un axe éthique est banal ; devenir chantre de l'extrémité *négative* est cynique ; savoir être créateur sur les deux extrémités, c'est être axiologue, être artiste.

À partir du Beau

La liberté mécanique : ne pas avoir de contraintes extérieures ; la liberté organique : suivre les contraintes intérieures, formulées par l'âme. Ou bien on est pour le rationnel et le vrai, ou bien – pour le bon ou le beau irrationnels.

L'agir n'est pas seulement inéluctable, mais *béné-fique*, lorsque, au lieu de s'inspirer, à tort, du *Bien* intraduisible, il vise le *vrai* articulé. Et de même, si la cible s'appelle beauté, l'agir s'appellera création.

L'esprit est âme, tant qu'il écoute la voix du Bien plus que celle du vrai ; le devenir est création, tant qu'il suit la voie du beau plus que celle du juste ; le regard est musique, tant qu'il est émis par le rêve de ton soi inconnu, plutôt que par la raison de ton soi connu. *La pensée n'est que songe, tant qu'elle n'est traduite en acte* - Shakespeare - *Thoughts are but dreams till their effects be tried.*

Une place négligeable pour le Bien, dans l'action *réelle*, une place modeste - pour le vrai, une place capitale - pour le beau. L'art est presque la seule action métaphysique (*metaphysische Tätigkeit* - Nietzsche) immédiate.

Ce n'est pas parce qu'on jeta un regard *profond* sur la *vraie* essence des choses, qu'on répugne à agir sur elles, mais parce qu'un haut regard dédaigne de s'arrêter sur les choses, pour ne pas profaner le *beau* rêve.

Comme dans tous les métiers, pour exercer le *Bien* ou le *beau*, les diplômes aident : une licence dans la vie délivrée par la faculté de l'*amour*, une maîtrise de la vie, que délivre l'école de la *vérité*.

Le soi connu nous donne de l'ampleur ; le soi inconnu, lui, se décompose sur l'axe vertical : la profondeur de ce dont nous sommes porteurs et la hauteur de ce vers quoi nous nous sentons portés - nos dons, d'un côté, et nos passions, de l'autre. On nous respecte, ou tombe amoureux de nous, à cause de ce que nous portons - notre talent, notre beauté, notre rayonnement, mais on se sent heureux de vivre à côté de nous - à cause de nos palpitations silencieuses, ou de nos ombres, face à la lumière du Bien, du bon, du vrai.

Le vrai est soumis aux caprices profonds des langages ; le Bien extrême remplit l'ampleur de l'amour ; le beau culmine dans la hauteur de la musique. Et c'est tout naturellement que ce bouquet se forme dans le poète, cet éternel amoureux : *Le centre du monde se trouve dans le cœur du poète* – H.Heine - *Das Herz des Dichters ist der Mittelpunkt der Welt*.

L'art naît de l'arbitrage rendu par ma raison, face aux trois discours, deux intérieurs et un extérieur. En moi, parlent mes passions (goûts, émotions, ambitions) et la voix divine (le beau, le Bien, le vrai). Vers moi s'adresse la voix de mes instruments (langue, formes, harmoniques). L'échec, c'est leur rendez-vous manqué, un verdict arbitraire, une peine perdue par contumace.

L'art est le regard du beau sur ce que lui soufflent ses deux interlocuteurs, la vie et la philosophie, spécialistes du bon et du vrai. L'homme, acteur de la vie, est plutôt un saint, respectueux des dogmes ; l'homme, sujet de la philosophie, est plus près du satyre, osant les limites du mal et du mépris des vérités stagnantes. Le seul moyen de réconcilier l'ampleur du premier et la profondeur du second est de se dresser à une hauteur d'artiste.

La science est la compression de la haute beauté extérieure. *L'art est l'expression la plus haute de l'arithmétique intérieure* – W.Leibniz. De la

rencontre entre le vrai et le beau naît le Bien, l'objet de la philosophie. W.Leibniz avec d'Alembert furent peut-être les derniers véritables esprits universels, ceux qui savaient combiner l'analyse mathématique et la synthèse philosophique (Valéry les appelait *hommes des axes*) ; en général, *qui conçoit aisément les choses mathématiques n'est nullement propre à entendre les métaphysiques* - Descartes.

Le Bien ne se manifeste que dans le Beau. Le Vrai maintient la forme du Beau. Le Bien en sacre le fond.

Le mal éthique, comme la barbarie esthétique, ont pour origine l'application de la facilité de la vérité à la déraison du bon ou au chaos du beau. La préférence du littéral au figuratif. *Le littéral, c'est le barbare* – Th.Adorno - *Das Barbarische ist das Buchstäbliche*. C'est quand on arrive à vivre de métaphores qu'on devient homme de bien. Le barbare ne perd jamais le contact avec ce qu'il évoque, c'est un homme fermé ; l'homme Ouvert vit de ses limites - que le littoral m'est plus sympathique que le littéral !

Le *vrai* ne se juge qu'en profondeur - d'où le peu d'intérêt que je lui porte. Le *beau* m'emballe par la hauteur - d'où mes démangeaisons aux épaules. Mais le vrai casse-tête, c'est le *bon*, qui ne convainc que par l'absence de toute épaisseur, de toute propagation, tout en étant à l'opposé de la platitude et de la clôture, c'est un Ouvert vivant de ses limites inaccessibles.

Chez les Grecs et les Russes, le beau et le bon se fusionnent aussi étroitement que, chez les Romains et les Français - le beau et le vrai (le compromis entre les deux serait une philocalie, l'union des trois). Le mot de Dostoïevsky : *Le monde sera sauvé par la beauté* - *Красотой спасётся мир* mènera les premiers vers la bonté et les seconds - vers la vérité : *Ce qui s'y présenta comme une beauté s'avérera vite une vérité* – F.Schiller - *Was wir als Schönheit hier empfunden wird bald als Wahrheit uns*

entgegengehn. C'est d'autant plus frappant que la *seule* beauté, d'après [Dostoïevsky](#), c'est le Christ, celui même qui disait être la Vérité !

Le vrai appartient à la raison ; le beau réside dans l'âme. Mais nos rapports avec le Bien se forment à travers l'un ou l'autre : *le beau est un enjeu terrible ; pour le gagner, le diable défie Dieu, et l'âme humaine est ce champ de bataille* - [Dostoïevsky](#) - *красота страшная вещь, здесь Бог с дьяволом борется, а поле битвы - сердца людей*.

L'idée est ce qui doit être justifié ; la bonté et la beauté sont mouvements d'âme se passant de toute justification ; ce qui est dit de bonté - donc, des idées - n'est pas bonté, et dire, que *la beauté est idée, beauté et vérité sont une seule et même chose* - [Hegel](#) - *die Schönheit sei Idee, so ist Schönheit und Wahrheit dasselbe*, est inepte !

La liberté dans notre métaphysique : le Bien n'est pensable que grâce à la liberté de faire des sacrifices ; le vrai ne se fixe que dans la fidélité au langage, au libre arbitre dans la construction de modèles ; mais le beau n'a aucun rapport avec la liberté, l'art est une liberté en soi.

Deux lamentables artifices, fondés sur une négation mécanique : Baudelaire et [Nietzsche](#), s'imaginant qu'en renonçant au beau ou au bon, on puisse les rejoindre, les réinventer ou les réévaluer au-delà du Bien et du sublime, qui, eux, sont toujours en-deçà de nos épidermes, cervelles et âmes.

Génie du Mal est une élucubration jamais réalisée ; tout génie porte haut son cœur d'humaniste ; la seule hiérarchie verticale, qui ne s'écroule pas sous un regard croisé du vrai, du beau et du Bien, est donc la hiérarchie des talents. Aucun génie que je connaisse ne manque de noblesse ; celle-ci en fait partie intégrante.

La voix du beau est tournée vers la hauteur extérieure, elle s'y matérialise sous forme de création ou de goût ; la voix du vrai est au bout de la

langue, elle peut se contenter même de la platitude. Mais la voix du Bien n'est destinée qu'à notre profondeur intérieure ; projetée à l'extérieur, sous forme d'actes ou de raison, elle n'engendre que la honte et le désespoir.

Il n'y a que deux valeurs métaphysiques - le beau et le Bien, puisqu'ils échappent à toute nécessité ; les aveugles du beau tâtonnent sur l'être, les sourds du Bien se disputent l'avoir. La nécessité commande le vrai ; c'est pourquoi, tout en le découvrant en nous-mêmes, on le retrouve, miraculeusement, hors de nous, la rencontre de la transcendance et de l'immanence. Mais les plus éclopés se vautrent dans la platitude du vrai, qui n'est pas de leur fait et donc dépourvu de beauté profonde et de haute bonté.

On *doit* posséder le vrai ; on *veut* faire le bien ; mais le beau, on ne *peut* qu'en attendre des caresses. Et puisque aucun sauveur, aucun illuminé, aucun prophète ne s'était jamais intéressé au beau, je dirais, une fois de plus, qu'au commencement, peut-être, n'était ni la charité de l'amour, ni la vérité du verbe, mais la Caresse du regard. Le beau, c'est une désespérance qui soulève, le Bien - une espérance venue du fond de la terre, le vrai - une plate certitude.

Le Bien n'est qu'un appel passif de l'amour ; l'amour, comme le beau, a pour organe - l'âme fière, tandis que le Bien loge dans le cœur chétif. Rien de commun, en revanche, entre le Bien et le beau : le beau a aussi bien sa source que ses effets, pleins de grandeur et de puissance, tandis que le Bien n'a qu'une source, vouée à la faiblesse et à l'inabouti. Et Plotin : *Le Bien est l'au-delà et la source du Beau* - ignore, que l'au-delà du Beau est l'esprit et sa source - l'âme.

L'intellectuel doit réunir un goût d'esthète, une conscience de moraliste, une rigueur de scientifique. Il est philosophe, s'il met le Bien au-dessus du beau et du vrai. Il est poète, s'il peut tout sacrifier au beau. Il est rat de

bibliothèques, si son vrai s'érige en juge unique du bon et du beau. Il est bête, si, dans un discours concret, il n'établit pas la hiérarchie applicable de ses trois hypostases.

Chez l'homme, l'être, la vérité et le Bien sont sans attributs. *En Dieu, la puissance va à l'être, la sagesse au vrai, la volonté au Bien* – W.Leibniz. Ce qui réclamerait, chez l'homme, et la puissance et la sagesse et la volonté, c'est le beau. C'est pourquoi la théodicée la plus convaincante, ce n'est ni la tienne ni celle de Gödel, mais celle de N.Berdiaev : la beauté incompréhensible de la création humaine.

La loi écrite est *vraie*, son application - *bonne*, pourtant aucune grande voix ne la rend *belle*. C'est à croire qu'*Aristote* ne plaisantait pas : *La philosophie est la défense contre la loi écrite*. Elle ne se vouerait qu'à l'inconnu, et Strabon avait de bonnes raisons pour dire : *La géographie est affaire de philosophe*, car, à l'époque, et la médecine et la géométrie y auraient également eu leur place.

Tout ce qui réunit les hommes est beau et bon ; tout ce qui les désunit est morbide et hideux – L.Tolstoï - *Всё, что соединяет людей, есть добро и красота ; всё, что разъединяет их, есть зло и безобразие*. On défend, avec autant de rigueur, l'affirmation contraire ! Ou bien on s'unifie au sein d'un arbre fraternel ; ou bien on se perd dans une forêt des esprits communs.

Le mystère est beau, comme le problème est vrai et la solution - bonne ; en vivre l'éternel retour est le privilège du sage, c'est à dire - du poète. *Ce qui nous est donné de plus beau à vivre, c'est le mystère. Celui qui ne s'étonne plus a les yeux éteints* – A.Einstein - *Das Schönste, was wir erleben können, ist das Geheimnisvolle. Wer sich nicht mehr wundern kann, sein Auge ist erloschen*.

Il est raisonnable de songer à maîtriser le vrai d'[Aristote](#) ou de [Kant](#) ; il est ridicule d'espérer d'égaliser le bon du Christ ; il est fou de rivaliser avec le beau de Mozart. Le don musical est le plus gratuit et miraculeux de tous, et d'ailleurs, Mozart est le seul des grands compositeurs à ne pas avoir d'héritiers.

Qui garde ce que le passé nous lègue de noble et de grand ? - les nihilistes. Leurs antagonistes, les moutons et les robots, cette majorité bruyante, ne tiennent qu'à la version *courante* du bon, du beau, du vrai.

Toutes les époques barbares, dont la nôtre, se définissent par l'attachement à la civilisation (qu'elle soit éclairée ou sombre) au détriment de la culture. La culture s'adonne au beau du pouvoir artistique, au bon d'un vouloir lyrique, au noble d'un valoir spirituel ; la civilisation, elle, ne connaît que le vrai du savoir robotique ou de l'ignorance moutonnaire.

La noblesse du regard sur le monde consiste en capacité de discerner les mystères de la vie, de voir avant tout la beauté de la matière divine et la bonté de la manière humaine. Les vérités, surtout les vérités non-scientifiques, n'y apportent pas grand-chose. Les goujats, hors la science, mais le front plissé, s'imaginent détenteurs de titres de noblesse ruminante : *L'attachement à la pensée, dans son opposition à la vie, est le propre d'hommes d'exception, disons d'une aristocratie* - J.Benda. Le Verbe, qui ne se fait pas chair, est condamné à n'être que minéralogique ou grammatical.

La philosophie crèvera d'une manière analogue au trépas de l'art : les deux abandonnèrent leur fond de commerce – le bon et le beau – pour ne se consacrer qu'au vrai, où ils sont largement battus par les techniciens, les comptables ou les avocats.

Tout compte fait, nous avons un seul instrument mental, qui s'appellera soit esprit (lorsqu'on traque le vrai) soit âme (lorsque le bon nous taraude ou le beau nous soulève), et un seul interprète, qui s'appelle raison. Mais aussi bien l'outil que la fonction relèvent du mystère : *La raison n'est qu'un instinct merveilleux et inintelligible dans notre âme* – D.Hume - *Reason is nothing but a wonderful and unintelligible instinct in our souls.*

Le vrai, pour nos contemporains, est un enfant légitime d'un bon calcul et d'une belle fortune. En revanche, la généalogie du bon et du beau, de tout temps, fut mystérieuse : pour le bon, les Chrétiens escamotèrent la paternité, en vénérant la seule maternité ; et les Païens, pour la naissance d'Aphrodite, allèrent encore plus loin, en imaginant l'écume de la mer, fécondée par des éclaboussures sanglantes des résidus du Cronos émasculé.

Que ce soit dans le vrai, le bon ou le beau, le sens de notre existence ne se transmet que par la musique, musique pressentie par le talent et appuyée sur l'intensité et le frisson, qui animent notre âme. Mais les tenants de l'équanimité plébéienne y voient leur obstacle principal : *Celui qui est sans trouble n'est à charge ni à lui-même ni aux autres* - Épicure.

Être sublime, ce n'est ni mesurer plus que les autres, ni ne se laisser mesurer à rien, ni être incommensurable, c'est donner une nouvelle mesure, dans l'ordre du beau et du Bien, et une nouvelle balance, dans l'ordre du vrai.

Derrière toute beauté, immédiatement, je sens la présence d'une noblesse, que ce soit un papillon sous mes yeux ou un poème devant mes oreilles. *L'art n'a de valeur que s'il apporte de la noblesse à la vie* – M.Gandhi. La même auréole couronne l'intelligence formant le vrai ou la pitié répondant à l'appel du Bien, mais la noblesse y reste le fond commun. Trois hypostases – esthétique, mystique et éthique - du Dieu

trinitaire, avec trois langages créateurs, c'est à dire déviant, métamorphosant, surgissant dans un silence des origines.

Le ton grand-seigneur est impensable dans la science, intenable dans l'art et – indispensable – dans la philosophie, où le savoir et le talent sont des éléments de second ordre ; il y suffit de chercher une entente grandiose entre le bon, le beau et le vrai – un travail de sacralisation et d'adoubement, un travail de prêtre, dans un temple, une tour d'ivoire, une ruine.

Être noble : comprendre que *leur* vrai est négligeable, ressentir que *ton* Bien est impossible, se réjouir que *notre* beau est nécessaire.

L'artiste vit de la proximité troublante avec ce qui est mystérieux, que ce soit une beauté, une vérité ou une bonté, sans en chercher une familiarité. Mais la distance, c'est une déviation, un écart, une fuite. *L'art est un mensonge, qui nous permet d'approcher la vérité* – P.Picasso - *de garder le lointain* serait encore plus noble. Les maîtres de la vie y vont tout droit à une possession mécanique.

Aucune intuition ne peut nous fournir la moindre image de la force divine, à l'origine de la vie. Mais la création artistique a certainement plus d'homologies avec la Création que la science, car le beau et le Bien sont plus viscéralement vissés à la vie que la vérité et le savoir.

Tant d'incantations sur le Dieu-Bonté ou le Dieu-Vérité, c'est à dire sur un inexistant merveilleux ou sur un existant fade, tandis que c'est au Dieu-Beauté qu'un artiste devrait adresser ses prières et ses discours. Parler devant le Bon engendre du faux ; parler devant le Vrai conduit à l'ennui ; il faut parler devant le Beau, ressenti comme Dieu. D'après La Bruyère, [Aristote](#) l'aurait compris, en confondant les noms d'Euphraste (beau discours) et de Théophraste (discours divin).

Le bon, le grand, le vrai réveillent des passions compréhensibles et cohérentes, mais le beau nous met dans un état paradoxal : *Le beau provoque la terreur, le vertige et un plaisir mêlé de douleur ; il entraîne loin du Bien* - Plotin - le beau appartient au regard, et nous vivons trop de nos yeux sans vertige. Même le plaisir le plus raffiné naît des contraintes : *Il faut rechercher non pas tout le plaisir, mais celui qui vise le beau* - Démocrite.

On fit plus de progrès en anesthésiants qu'en altimètres, et la beauté devint objet anachronique des fouilles et des ruines. *La souffrance devient belle, quand, au lieu d'être supportée par ton insensibilité, elle est portée par ta grandeur d'âme* - Aristote. La pire des insensibilités réside non pas dans le corps, mais dans l'âme défaillante. Le Bien se dissout dans la loi, le beau s'affadit dans la paix d'âme. Le règne du seul vrai, ce sont les crépuscules de l'homme-poète.

La vérité est incolore, et ses blessures indolores. *Être vrai, c'est blesser et se blesser* - Cioran. C'est dans le beau qu'on exerce ses meilleures lames et c'est par le Bien (*la beauté en action est le bien* - Rousseau) que se calment les pires des plaies. Mais ces trois courants coulent d'une même source, la passion, qui est elle-même brisure et blessure. C'est le faux - charité, style, enthousiasme - qui *colore et fait vivre le vrai* (Valéry).

Les dogmatiques sont de trois espèces, en fonction du choix d'un terme de la triade - le vrai, le beau, le bon - tout en tentant de coller au terme central les attributs des deux autres ; les sophistes préconisent le haut, qui ennoblit, au même degré, et le beau et le bon et le vrai, et en constitue la seule passerelle.

Aller au-delà de la pensée et de la connaissance (Plotin), du beau et du hideux (Baudelaire), du Bien et du mal (Nietzsche) ne devient possible que

grâce au regard, qui va au-delà du vrai et du faux : au-delà des valeurs on trouve leur rêve prévalent, moitié vrai moitié faux, on y trouve leur fontaine, digne qu'on continue à mourir de soif à côté d'elle. L'appel ou la conscience de l'au-delà, ne seraient-ils pas la définition même de la poésie ? Si la prose est une physique de l'écriture, la poésie en est une métaphysique.

Pour maintenir le vrai, la *solution* machiniste suffit ; pour préserver le Bien, il suffit d'en garder le *problème* irrésolu au fond du cœur, sans convoquer les bras ; pour sauver le beau, il suffit de *cultiver le mystère, sans lequel aucune vraie beauté ne peut subsister* - L.Visconti - *coltivare il mistero, senza il quale non può esserci la vera bellezza*.

La seule vérité crédible s'articule dans un univers fermé et immobile ; toute ouverture vers l'événement efface l'ancien langage et l'ancienne vérité, et nous ouvre, entre autres, à la beauté : *L'art est un devenir et advenir de la vérité* - Heidegger - *Die Kunst ist ein Werden und Geschehen der Wahrheit* ; le beau advient, le bon reste immobile.

L'être et le devenir dans les transcendants : dans l'être, le vrai est antinomique du faux, le Bien est affaire de noblesse, le beau est jugé par le goût arbitraire ; dans le devenir, de nouveaux langages préparent de nouvelles vérités, le Bien se traduit en sacrifices, le beau est affaire de création. Tout cela pour dire, que les prises de position y sont absurdes ; la pose, plus artistique que scientifique ou philosophique, y est plus à sa place. En pertinence, l'intelligence y cède au talent.

Un immense mystère : pourquoi le vrai, dans la réalité, est si souvent mêlé au beau ? Au point, que la séduction par le réel est attribuée souvent au vrai et non seulement au beau, comme la déduction dans la représentation débouche si souvent sur le beau. La justesse de l'esprit se muant en caresse de l'âme. *La tentation est la sollicitation de la beauté,*

sans bonté ni vérité – V.Jankelevitch – la tentation est une séduction aveugle.

Une découverte que l'on fait trop tard : ne mènent à la vérité ou au Bien que la platitude ou la chute ; l'ascension, ou la contre-plongée, ne promettent que le beau.

La beauté est maîtresse du poète ; elle ne devrait se marier ni avec le vrai ni avec le bon. Les pitoyables *idées* platoniciennes devaient naître du mariage entre le beau et le vrai ; tandis le vrai *mot*, mot rédempteur, naît de la beauté, animée (couverte d'âme) ou visitée par le bon esprit.

L'admirable répartition de tâches entre le soi inconnu et le soi connu, opérée par le Créateur : le premier est en charge du bon (ce mystère intraduisible ni en actes ni en mots), le second s'occupe du vrai (des solutions humaines validées). Entre ces deux tâches se trouve le beau (des problèmes, c'est à dire des mystères articulés dans un langage), dans lequel le premier est inspirateur et le second – créateur.

Est artiste celui qui a les moyens pour munir d'une même noblesse et d'une même intensité les axes entiers, dont celui de l'acquiescement ou du refus, de la vérité fixe ou de la vérité naissante. *Le Comment adoucit le Non, qui devient ainsi plus caressant qu'un Oui* – V.Jankelevitch – on croirait que la caresse serait au commencement non seulement du bon, mais aussi du beau.

Le soi inconnu s'approprie des axes métaphysiques entiers ; c'est le soi connu qui est dans le seul positif. *Ma cause n'est ni le vrai ni le bon ni le juste ni le libre, mais uniquement - le Mien* – M.Stirner - *Meine Sache ist nicht das Wahre, Gute, Rechte, Freie, sondern allein das Meinige*. Si, par omission, je réservais au *Mien* le beau et le haut, je serais près du bon compte.

Plutôt que de développer mes mirages, je devrais songer à l'enveloppement par images. C'est face au firmament que je dois être un grand Ouvert, à la poursuite du Beau et du Bon, blottis à mes frontières inaccessibles.

Pour admirer Hélène la belle, il faut vénérer Marie la bonne et s'élever à Minerve la vraie.

Ce qu'on dit de l'amour : *L'âme est le lieu de ses mystères, le corps son Livre Révélé* - J.Donne - *Love mysteries in soules doe grow, but yet the body is his booke* - s'applique aussi à l'art et à la science, qui sondent les mystères du beau et du vrai, mais doivent se contenter de rendre lisible, c'est à dire charnel ou formel, ce qui, au fond, n'est qu'intelligible. Le corps de l'art et de la science s'appelle représentation. Ce que l'oreille entend dans l'Écriture, l'œil devrait graver dans la Table des Lois.

L'excellence dans le beau semble incompatible avec l'excellence dans le bon : l'amour a plus de chances de faire de moi une crapule, vautrée dans le mensonge, qu'un chevalier, poursuivant le noble et épris du vrai.

Les sources du beau sont en nous, mais nos traductions n'étant pas en chaque occasion assez artistiques, devant le beau réussi des autres nous éprouvons l'envie de nous taire, d'arrêter notre discours sans grâce et, confus, de nous reconnaître, enfin, dans la production d'un autre. C'est, je crois, un sens possible du *le beau désespère* de Valéry. Un autre serait la sensation de chute de la trajectoire artistique : de la loi de l'être vers le hasard du devenir, à l'opposé de la science : du hasard de l'être vers la loi du devenir - *le vrai rassure*.

Un bel écrit est une partie d'échecs commentée, dont la beauté s'éploie surtout dans des combinaisons imaginaires en dehors de l'échiquier et

constitue des contraintes plus que des réalisations. *L'idée est une mise en échec de la vérité* - Ortega y Gasset - *La idea es un jaque a la verdad*. La vie, elle aussi, est plus près de l'échiquier que de la scène : les plus beaux coups-actions ne se déroulent que dans l'imaginaire, impliquent des sacrifices et visent surtout la cible royale.

L'art commence par la création d'un langage, et donc, dans l'ancien, il est mensonge : *L'art est de la magie, débarrassée du mensonge d'être vraie* - Th.Adorno - *Die Kunst ist Magie, befreit von der Lüge Wahrheit zu sein*. On bricole de la vérité dans l'authentique, on crée du beau dans l'inventé. La vérité aide à vivre, mais la beauté apprend à rêver, bien que Nietzsche pense le contraire. Mais pour celui qui s'identifie avec l'axe entier *art - vie*, ce n'est qu'un retour du même.

Par inertie, on continue à s'intéresser à l'art, en fonction des ventes aux enchères, de la fréquentation payante des musées, de la décoration des salles de réunion ou de l'industrie éditoriale, tandis qu'on sent que les œuvres d'art sont déjà *de beaux fruits, détachés de l'arbre* - Hegel - *vom Baume gebrochene schöne Früchte* - l'arbre du beau est mort, partout règne la forêt du vrai.

Ô beauté simple et vraie ! j'arrive trop tard au seuil de tes mystères - E.Renan. D'autres, moins recueillis et plus intrépides, franchissaient ce pas, peuplaient ce temple de problèmes et de solutions et déclaraient, orgueilleux, d'être arrivés trop tôt.

Dans une tyrannie, prodigue en humiliantes contraintes, il est facile de trouver une cause à défendre, pure comme une perle, dans un écrin hermétique. Mais dans le métier de producteur de perles, on se moque des écrins, qui sont affaire des marchands. Toute contrainte est bonne à prendre, lorsque les buts sont trop beaux pour être vrais. Pour un penseur,

la cause politique est créée par l'effet artistique, c'est à dire la vérité des causes ne se défend que par la beauté des effets.

La culture est ce qui permet de prendre de haut la nature, la vérité et la liberté, tout en les maîtrisant. Et l'enseignement de langues anciennes et d'Histoire de philosophie, tant qu'il s'adressait aux élites, taraudées par le beau et le juste, en fut l'un des piliers. Mais depuis que le bouseux repu envahit l'école, il vaut mieux oublier le latin et enseigner l'écologie, le marketing et le traitement de textes, pour que triomphent la nature, la vérité et liberté mécaniques. En tout cas, la culture est condamnée, comme tout ce qui est organique.

Le doute ne traduit rien d'intéressant en nous, car ce que nous avons de plus passionnant, c'est à dire la noblesse et le goût, ne se manifestent que dans des certitudes viscérales et même dogmatiques. Mais le dogmatisme de notre âme se complète par la sophistique de notre esprit : *Tout ce qu'il y a de positif en philosophie est sophistique* - Valéry. Le doute est bon pour chercher du vrai ; il ne vaut pas grand-chose pour créer, extraire ou vénérer le beau.

Qui croit renouvelable l'énigme, la devient – R.Char. Dans le domaine du vrai cela s'appelle énigme, dans celui du beau - mystère. Les chances de renouvellement sont dans le langage ou dans l'inspiration. Renouveler, c'est suivre le cycle : mystère, problème, solution, mystère.

L'histoire de l'humanité semble être cyclique, avec les règnes successifs de la superstition, de la raison, de la passion ; avec les cultes respectifs du sacré, du vrai, du beau. Aux charnières entre ces époques surgissent la fraternité, la création, la décadence. Nous trouvant au beau milieu de la deuxième période, verrons-nous le retour de la troisième, du rêve ? Sur cette roue, le point le plus éloigné, aujourd'hui, c'est la fraternité, que ne peuvent plus évoquer, sérieusement, que d'incorrigibles rêveurs.

Le peuple aime le vrai et le simple. C'est pourquoi il aime le journal et l'intellectuel moderne. Le poète, charlatan du mot, a du souci à se faire, s'il tient au peuple. Aimer, c'est accepter la chose telle qu'elle est (et non pas ce qu'elle *fait*). Le vrai et le simple ne sont beaux qu'en tant qu'essors, promesses, perspectives - donc, refus.

Comment reconnaissait-on un homme extraordinaire ? - par la hauteur de son enthousiasme, par l'ampleur de sa vue du passé, par la profondeur de son goût du beau. Comparez avec l'homme à succès aujourd'hui : s'indigner, se croire au tournant de l'Histoire, être ardent défenseur du vrai - mais c'est la définition même de la médiocrité !

Aucun philosophe n'aurait rien écrit avant Nietzsche, Valéry ou Cioran, leur œuvre garderait sa valeur intacte (contrairement à Aristote, Spinoza ou Hegel, dont l'intérêt relatif relève davantage de l'histoire de la philosophie), et sa lecture n'en deviendrait pas plus ardue - à comparer avec les *connaissances philosophiques* (un oxymoron insensé, puisque M.Foucault a raison : *Il n'y a pas de philosophie, il n'y a que des philosophes*, tandis qu'il existe bien l'art et non seulement des artistes, puisque le sens du beau est métaphysique et celui du vrai - mécanique), se réduisant à un vocabulaire emprunté, sans rigueur ni imagerie ni hauteur, et qui seraient indispensables pour une lecture des *professionnels*. La seule maîtrise, dont une bonne philosophie a besoin, est celle du degré zéro de la création, de la sensibilité et de l'intelligence.

La mathématique, avec autant de force que la poésie, donne la conscience d'être plus que l'homme - B.Russell - *The sense of being more than Man is to be found in mathematics as surely as in poetry*. C'est de ce côté-là que le surhomme aurait dû chercher son excellence ! L'intensité de l'harmonie extérieure rencontrant l'intensité de la conscience intérieure, dans le sentiment d'un grand retour du même : la recherche du vrai

mathématique dans le réel coïncidant avec celle du beau poétique dans l'imaginaire.

Justification gödélienne des élucubrations poétiques : dans un langage clos, le vrai est plus vaste que le démontrable. Et le vrai n'est qu'une plate projection langagière du beau, haut et indicible.

Ceux qui se portent bien, aujourd'hui, s'efforcent de peindre le *vrai* enfer (au milieu de leurs feuilles d'impôts ou d'additions de leurs dîners en ville), comme, jadis, des malades inventaient des paradis, même *artificiels*. Le vrai et beau paradis est un paysage ; l'enfer, artificiel et beau, est son fidèle tableau.

L'arbre de philosophie d'amour de R.Lulle fut condamné à ignorer les cimes et à affaiblir les racines : à côté de *vérité - bonté* ne pas mettre *beauté*, à côté de *comment - pourquoi* omettre *qui* ne se pardonne ni en profondeur ni en hauteur.

Au-dessus de nos représentations, se forment deux langues : celle de la prose et celle de la poésie. La première est propre au savoir, à la science, à la vérité-finalité au sens scolastique du terme. La seconde se dédie à la beauté, à la philosophie, à la vérité-commencement. Au centre se trouveront soit une représentation validante, soit un langage qui chante. La précision mécanique ou l'imagination organique. Règne de la nécessité ou de la liberté.

Pour se donner du panache, ils désignent leur adversaire sous des traits sinistres d'ennemi de la vérité et de la justice. Le mien est l'homme paisible suivant la voie du vrai, du juste et même du beau. Au pays du Tendre, ce n'est pas la voirie, mais l'astronomie qui devrait assurer la meilleure communication. Cyrano, assommé par un laquais, tendant son panache à l'étoile et ne voulant d'autre appui que dans des arbres.

La culture est davantage dans la hauteur des vues que dans la profondeur de l'ouïe, dans la beauté des fleurs que dans la vérité des racines. Mais Protagoras a raison : *La culture n'éclôt dans l'âme que si elle descend aux racines.*

Quand ce qui est vu comme beau s'avère être systématiquement vrai, on a de bonnes chances d'être en présence d'un regard noble. *La noblesse de l'esprit, qui se tient détaché, est si grande, que tout ce qu'il contemple est vrai* - Avicenne. Le propre du goujat : ne vivre que de son vrai, d'un misérable vrai ne s'élevant jamais jusqu'à être beau.

Quand la précision ne nuit pas à la beauté, on est en présence d'une vérité divine. Mais, en général, ce qui ne peut être que précis est sans intérêt. Toute vérité, qui dure au-delà de tout langage, est divine. Résistance au mot, c'est la définition même de Dieu. L'Intelligence Artificielle, en maîtrisant et l'intelligence et ce qui la rend possible, effacera la hiérarchie plotinienne, qu'il y avait entre *l'intellect, qui raisonne, et celui qui donne la possibilité de raisonner*. La pensée divine se reconnaît uniquement dans la nécessité ; la vérité, l'éternité et l'infini sont des créations humaines.

La splendeur, telle serait la finalité commune de la Création divine et de la création humaine – la splendeur du réel et la splendeur du simulacre – le vrai exhibant, en passant, le beau, le beau enfantant du vrai inespéré.

En Occident, on voit l'origine principale des conflits internationaux la prétention d'un camp à sa *vérité* exclusive, refusée à ses adversaires ; pour les Russes, assez indifférents à la véracité des slogans et des actes, à cette origine se trouve l'opposition entre le *sacré* et le *profane* (interchangeables pour un observateur impartial). Que la Russie soit

proclamée *Sainte* explique beaucoup de choses (l'Allemagne ne serait que *grande*, et la France – *belle*).

L'immortalité est une image trop bête, pour servir de consolation ; mais la foi en intensité du beau peut faire oublier la désarmante certitude du vrai. Cette intensité est au cœur de la métaphore de l'éternel retour, qui serait *un succédané de la croyance en immortalité* - Nietzsche - *ein Ersatz für den Unsterblichkeitsglauben*.

Énoncer ou taire les vérités, en fonction d'un goût désintéressé plutôt que d'un calcul mécanique, telle est l'attitude aristocratique. Rehausser et soigner le vrai et le beau, tenir en laisse la fausseté et la laideur. La vraie noblesse se manifeste et dans l'attachement à une vérité délétère et dans le détachement d'un mensonge profitable.

Deux activités nobles : rendre belles (donc mortelles) les vérités, rendre vraie (donc tarée) la beauté.

C'est le peu de don pour la *production* de beautés qui oblige la plupart des sourds-muets à adopter le ton de *marchand* de vérités.

La beauté qui ment, c'est toute beauté qui dévoile sa source et, par-là, tarit.

Plus je deviens plat et inexpressif et plus je me rapproche du vrai et du juste. Le torve et l'ampoulé m'en éloignent, mais rendent plus sensible au beau et au langage.

La beauté a besoin de monstration créatrice, la vérité - de démonstration calculatrice ; c'est pourquoi les deux nous désespèrent : la première - par verneur (*Valéry*), la seconde - par laideur (*Nietzsche*).

La poésie est un flux langagier rendant superflu le modèle sous-jacent, devant l'évidence du beau, qui en est la fin ; la philosophie est la création de modèles, face à un langage, rendant vraies et enracinées ses métaphores ; et c'est à partir du langage poétique que le chemin en est le plus profond, car les métaphores poétiques sont les plus hautes. *Le poète enveloppe la vérité d'images, qu'il offre ainsi au regard pour (é)preuve - Heidegger - Der Dichter verhüllt die Wahrheit in das Bild und schenkt sie so dem Blick zur Bewahrung* - le regard, gardien de vérités, dans la demeure de l'être, édifiée en mots - beau tableau !

Si je ne m'intéresse qu'à la vérité, c'est à dire – aux solutions, je ne ferai que de la science. Mais si mon intérêt va jusqu'aux problèmes, c'est à dire au langage, ou, mieux, si je suis chatouillé par le goût des mystères, c'est à dire par la beauté symbolique, je tenterai de me vouer à la poésie ou à la philosophie. Les solutions sont possibles grâce aux systèmes, mais *Wittgenstein : Les systèmes sont exactement ce, sur quoi on ne peut pas parler - Die Systeme sind gerade das, wovon man nicht reden kann* - est complètement à côté de la plaque, puisque, au-dessus des systèmes, se bâtit le *pouvoir* philosophique et le *discours* poétique. Et l'on est obligé de se taire, si l'on ne maîtrise ni la philosophie ni la poésie.

L'intelligible peut être beau, sans passer par le sensible. Le sensible n'est vrai que par l'intelligible. Une fascination mutuelle à une distance infinie.

La beauté d'une formule en constitue la vérité esthétique. *Si je trouve une formule qui m'exprime, pour moi ce sera vrai* - Saint Exupéry. Pour être, également, logique, il manqueraient à cette vérité - une représentation conceptuelle, un analyseur linguistique, un démonstrateur logique, un interprète philosophique – le chemin est long.

L'amour, la beauté, la vérité – le mystère du cœur, le problème de l'âme, la solution de l'esprit – la noblesse, la création, l'intelligence.

Dans la question, le sage apprécie la part du vrai en puissance, dans la réponse - la part du beau atteint par le goût. Tandis que le sot imagine de belles questions, auxquelles la réponse apporte le vrai.

Révolution dans le vrai, évolution dans le beau, involution dans le grand !

Dans les meilleures têtes philosophiques, le privilège des commencements exista de tous temps, mais il s'appuyait souvent sur de mauvaises prémisses : sur l'illusion de représentations univoques (idées ou substances) ou sur celle des interprétations aussi univoques (origines ou causes premières), la vaseuse vérité leur servant de point de mire. Ces démarches sont celles des sciences et non pas de la philosophie, qui devrait se dédier à la beauté, à la liberté, au rêve, toute vérité collatérale n'y étant que métaphorique. Le vrai commencement, c'est une belle et profonde forme, tendue vers la hauteur et refusant toute étendue causale.

La vérité sans beauté s'appelle grisaille, c'est-à-dire indifférence. Il faut être féru du vrai au nom du beau !

Cynique : accepter le laid car vrai ; nihiliste : refuser le vrai car laid ; sceptique : refuser le beau car non vrai ; ironique : accepter le faux car beau. Mais le plus bête est le réaliste, qui appelle à être vrai, même si l'on est laid. Même si l'on prend la magie du réel pour la vérité, la laideur vient du nous, le je étant la beauté même : les choses vues ou faites, face au regard qui crée.

Quand ils deviennent stériles en formulation de contraintes, en audace de la création ou en invention de beautés, ils se mettent à proclamer leur attachement à la liberté, à la vérité, à la vie, ces valeurs-fantômes, réceptacles de platitudes.

La vérité a ses havres, mais elle a aussi ses étoiles. Depuis qu'elle se débarrassa du dernier persécuteur, elle réside dans des quartiers chic, loin des houles et des monstres marins ; elle ne regarde le ciel que depuis ses résidences secondaires, où se bronzent les cœurs. Le ciel est abandonné à la beauté en panne.

La vérité, c'est l'habit décent sur un corps indécent, l'accommodation contemporaine entre savoir faire et savoir vivre. Créer de beaux habits ou chanter la beauté du corps appartient à l'art : *La vérité, qui ennoblie l'homme, ne se produit que par l'artiste* – M.Gorky - *Правду, украшающую человека, создают художники.*

La paix d'âme ou le repos d'esprit sont deux calamités, que favorisent les vérités fixes : *Nous aimons tellement le repos d'esprit, que nous nous arrêtons à tout ce qui a quelque apparence de vérité* - J.Joubert. Vu sous cet angle, le contraire de la vérité serait la beauté ou la noblesse, qui nous promettent des extases, des fidélités ou des sacrifices, éprouvés hors toute raison prouvée. La beauté se montre et ne se démontre pas. La vérité assure les cadences, et la beauté – la musique.

La beauté du vrai se fonde sur sa rigueur, et celle du poétique – sur son déchaînement, - elles sont incompatibles. Le mathématicien crée une représentation subtile et formule la-dessus une hypothèse profonde, qu'il prouve élégamment – d'où la beauté mathématique. Le poète suggère, implicitement, une représentation mystérieuse et bâtit un chemin excitant vers des objets de celle-ci – d'où sa beauté vertigineuse. Et il est aberrant d'entendre parler d'*identité de beauté entre la vérité du poème et le nihilisme du mathème* (A.Badiou).

Opposer vérité à erreur - métier des sots ; vérité à vérité - métier des sages ; beauté à vérité - métier du poète.

Le plus beau vrai est celui qui est invraisemblable. Trop de clarté y est signe d'impuissance : sans vertiges - *ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement* - la tête n'est que mémoire. Seul l'arbitraire est indiscutable. Le vrai, privé du beau et du bon, naît d'un algorithme banal, d'où est banni tout rythme vital.

Vivre dans un monde du vrai ou du faux, dans un monde sans métaphores, est rassurant mais plat. *La métaphore me désespère de la littérature* – F.Kafka - *Die Metapher läßt mich am Schreiben verzweifeln* - mais c'est comme avec le beau de Valéry – il est aussi ce qui procure la plus haute des espérances ! La hauteur s'appuyant sur la profondeur. Ce n'est pas l'accès lui-même à l'objet qui valorise celui-ci, mais le *chemin* d'accès. La métaphore, c'est la délicatesse du chemin.

La vérité d'un homme, ce sont ses actions ; à l'opposé se trouve la beauté, ce mensonge sans mots usités, réveillant des rêves immobiles, inarticulés, muets. *La beauté est une tromperie muette* - Théophraste.

Dans la sphère intellectuelle, ce qui compte, ce ne sont pas tellement nos acquiescements ou refus, que nos exaltations des beaux mensonges et nos mépris des basses vérités.

L'art aphoristique est semblable à la science mathématique : une fois qu'on a défini des objets intéressants, inspirés par la nature et l'intuition, des propositions portant sur leurs propriétés viennent à l'esprit tout seules. En mathématique, on complète le tableau par la démonstration, le développement explicite par la logique, et dans l'art – par la monstration implicite, l'enveloppement par le mot. En ressortent une vérité ou une beauté.

Les vérités fécondes naissent de l'intuition, et le poète la précède, en suivant l'inspiration ; quant au philosophe, c'est par inertie qu'il tombe sur

des vérités. *Les poètes, en cherchant le beau, rencontrent plus de vérités, que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai* - J.Joubert. Le poète ne crée que le beau, le vrai s'y insinue parfois. Mais, en plaçant le vrai plus près de l'âme que de l'esprit, il se dit, que *plus c'est poétique, plus c'est vrai* - Novalis - *je poetischer, desto wahrer*.

La gloire, on n'imagine pas une fleur, qui rêverait de finir dans un vase - J.Cocteau. Si, le tournesol, cherchant le soleil de la gloire et destiné aux cuisines ou tableaux de maîtres. Une grande question : la fleur est-elle faite pour nos yeux admiratifs ou pour le ciel indifférent ? La vérité et la beauté célestes sont perçues accompagnées de mots ou de vases, dans nos cavernes terrestres.

Les vrais mots remplacent le regard ; les beaux mots le dessinent. *Les vrais mots ne sont pas beaux ; les beaux mots ne sont pas vrais* - Lao Tseu. Et si l'on veut les soumettre à l'épreuve de la vérité, c'est qu'on préfère la chose vue au regard ([Heidegger](#) : *La pensée est chose vue*).

Pour les convives vigilants, l'ivresse du vin (la beauté) est dans la lecture des étiquettes, où réside la vérité (*in libello veritas*). *Ce n'est pas le mot, ce précieux récipient, que j'accuse, mais le vin de l'erreur que des docteurs ivres nous poussent à boire* - [St Augustin](#) - *Non accuso verba quasi vasa lecta, sed vinum erroris, quod in eis nobis propinabatur ab ebriis doctoribus*.

On élit le beau, on adhère au vrai. Peu d'élus et une multitude d'appelés. *J'oserai dire qu'il n'y a de vrai que le beau. Le beau nous apporte la plus haute révélation du divin qu'il soit permis de connaître* - A.France. La beauté n'a que des rapports *platoniques* avec le vrai. Elle ne crée pas de balances, elle est le poids même. Le vrai, c'est l'inverse.

L'engouement pour la beauté peut dévier de la vérité, mais la hantise de la vérité est signe qu'on est hermétique à la beauté. *Notre peuple aime la vérité pour la vérité et non pas pour la beauté* - Dostoïevsky - *Народ наш любит правду ради правды, а не ради красоты*. La vérité naissante est belle, le déclin fatal de la beauté est vrai.

Les pensées parfaitement nues ne s'exhibent qu'en édifices géométriques, où ni âge ni appâts ne sont de mise. *Seule la pensée insuffisamment belle doit craindre la parfaite nudité* - A.Gide. La vérité ne vaut que par l'étincellement, avec lequel les mots joueurs tantôt l'habillent et tantôt la déshabillent.

Le but peut devenir beau, si l'on ne voit pas les moyens pour l'atteindre. La vue des moyens le rend mécanique ! La vraie noblesse est sans moyens ; elle est la paternité des contraintes qu'on s'impose (*sibi imperiosus* - Horace). *Ce qui est permis est vil* - Pétrone - *Vile est, quod licet* (évidemment, pour *Jovi*, non *bovi*). Tout bon problème contient ses solutions, mais ce n'est pas le moteur d'inférences qui en résume la hauteur.

Horrible et *absurde*, avec de telles épithètes le sot affuble et accable la vie, pour justifier les miasmes de son action ; le sage applique les mêmes – aux prémisses de la beauté et du rêve, pour rendre encore plus mystérieux son enthousiasme et son admiration. La vie de l'esprit, la vie sociale, est trop pleine de sens et de transparence ; la vie de l'âme, la vie artistique, offre un vide béni, où doit retentir la musique, insensée et impénétrable.

Du silence de l'univers, la patience de l'esprit extrait les cadences, et l'impatience de l'âme – la musique. Ce qui est objectif ne promet qu'une désespérance, ferme et lucide ; l'espoir, éphémère et beau, ne peut venir que de la musique de l'âme. Et l'espérance de Vauvenargues - *La patience*

est l'art d'espérer - est de l'artisanat bien pesé et non de l'art impondérable.

La beauté devrait être statuaire, figée ; tout mouvement du grand annonce une grande chute : *C'est par l'action que la douceur tourne en aigreur* - Shakespeare - *Sweetest things turn sourest by their deeds.*

L'écriture, la poésie et la philosophie nous furent données par des rêveurs ahuris et passionnés - Prométhée, Orphée ou Narcisse - et que profana, bêtement, le calculateur Icare, en tentant de traduire ces rêves musicaux dans les actes mécaniques. Nos héros nous apprirent aussi la multiplicité du visage féminin, à travers Pandore (la fatalité des maux), Eurydice (la fatalité de l'avant-dernier pas), la nymphe Écho (la fatalité du reflet et de la solitude).

Il y a en nous un créateur et un spectateur ; le premier conçoit le beau, le second le perçoit ; le premier est dans le climat initiatique du regard, le second - dans le paysage, se déroulant sous ses yeux. Seule la source rend sacré le fleuve ; au-delà ne règne que la mécanique. *La source désapprouve presque toujours l'itinéraire du fleuve* - J.Cocteau.

Les belles paroles gagnent à rester intraduisibles en actes ; les beaux actes n'ont pas besoin de paroles. L'aristocratie des lettres s'entend difficilement avec la ploutocratie des actes.

Le sot : il ne dit pas ce qu'il fait, puisque ce qu'il fait est dit par les autres.
Le sage : il ne fait pas ce qu'il dit, puisqu'il dit la beauté des idées, et aucune belle idée ne peut être traduite en actes.

La grande utopie amoureuse : faire de l'amour - contenu et beauté de la vie. Mais en embellissant tout ce qu'il touche, l'amour tarit en couleurs

intérieures. L'amour est tout d'interrogations, tandis que tout contenu, dans la vie, ne consiste qu'en réponses.

La sécheresse du cœur se reconnaît non pas dans le goût pour l'abstraction, mais dans l'incapacité de vibrer devant une belle abstraction, comme on vibre devant une belle femme.

Celui qui n'a jamais lu l'amour dans les yeux d'une femme, peut-il chanter l'amour ? Peut-on chanter le sourire en oubliant la bouche ? Notre âme contient toutes les cordes de tout ce qui est beau en puissance, et elles peuvent résonner sans aucun contact avec la chose exaltée par le chant.

La désillusion est la terre, comme l'illusion est l'air ; la beauté est l'eau de la fontaine, où ta soif est feu. *C'est en reculant sans cesse que la beauté garde son attrait. Nez-à-nez avec elle, l'amant n'étreint que sa propre désillusion* – H.Melville - *The beauty's power lies in its ever-receding nature. When the gap is closed, the lover embraces only his own disillusion.*

En matière de beauté, les yeux d'un amoureux s'arrangent, pour constater ce que le cœur arbitraire décrète. Ils s'accommodent aussi bien de la naturelle démocratie de la tête que de l'autocratie artificielle du cœur. Et au lieu d'aimer ce qui est beau, on crée le beau de ce qu'on aime.

Le beau vaut par l'amour qu'on lui porte ; Narcisse ne se juge pas le plus beau, mais trouve en lui-même la source et l'instrument de toute palpitation devant la beauté universelle, il n'a pas besoin d'intermédiaires.

Une curiosité sociologique : dans les civilisations, où la femme occupe un statut subalterne, la laideur se propage et se tolère partout, de l'urbanisme à la poésie, du vêtement au divertissement. *Tout ce qu'il y a de beau sur terre est né de l'amour pour la femme. La hauteur d'une*

*culture est déterminée par le regard qu'elle voue à la femme – M.Gorky -
От любви к женщине родилось всё прекрасное на земле. Высота культуры определяется отношением к женщине.*

L'amour, la femme, l'image gagnent à n'être vus qu'en tant que fantômes intouchables. Et Dieu mort, c'est à dire, Dieu, qui perdit tout besoin d'une référence au réel, Dieu devenu fantôme, rejoignit les meilleures sources du beau chez les vrais créateurs.

L'amour se réduit à l'une des trois choses : la beauté, l'abnégation ou l'action – L.Tolstoï - Есть три рода любви : красивая, самоотверженная и деятельная. On peut y être heureux, respectivement, tout seul, à deux, dans la projection vers un troisième. Toute symétrie gâchant l'amour, c'est le premier qui est le plus authentique.

L'amour est plus proche du paysagiste que du portraitiste : *L'amour n'est beau que par ce qu'il embellit* - Flaubert. Dès qu'il pose ses yeux sur lui-même, il ne dépeint que des autoportraits sans vie, car la vie s'arrête autour de l'amoureux.

Le cadre idéal d'un créateur : sollicité par la beauté, contrôlé par l'ironie, guidé par le goût, motivé par un doigt féminin.

Le mûrissement de notre plume, à travers nos rapports avec la beauté, - trois étapes : le désir – l'ampleur des choses belles à peindre ; la puissance – la profondeur de notre vision du beau en général ; la création – la hauteur, le ton et le style de notre beau langage. Arrivés au dernier stade, ayant acquis notre propre regard et l'art de manier nos faiblesses, nous nous désintéressons et des choses vues et des puissances.

Toute beauté a besoin de miroir. Non spéculaire, toute belle *chose en soi* ne dépasse pas le grade d'idole, de poids ou d'outil. Le miroir minimal -

une négation. Toutefois, ce qui nous émeut le plus dans une beauté ne figurera jamais sur un tableau ni dans une formule ; elle est annonciatrice du merveilleux : *La beauté devient la preuve visible des miracles* - Dante - *La bellezza diviene argomento visibile dei miracoli*.

La poursuite d'une beauté doit aboutir au recueillement auprès d'un arbre : telle est la leçon d'Apollon vénérant le laurier surgi à l'endroit, où la terre engloutit Daphné. *La beauté donne le bonheur non pas à celui qui la possède, mais à celui qui la peut vénérer* - H.Hesse - *Schönheit beglückt nicht den, der sie besitzt, sondern den, der sie anbeten kann*.

L'artiste d'antan voulait s'adresser à Dieu ; celui de nos jours se produit devant son spectateur ou son lecteur ; l'homme se pavane devant la femme ; la femme s'exhibe devant l'homme. Dans le lac, l'artiste Narcisse n'avait pas trouvé un miroir, mais une frontière, qui l'isolait des autres (comme la fontaine de Villon ou la mer de Valéry) ; le visage qu'il aimait était peint par son imagination, en tête-à-tête avec le dieu de la beauté. Et le visage est peut-être ce que nous avons de plus intérieur, Socrate, dans sa seule prière : *Cher Pan, donnez-moi la beauté intérieure, et que l'extérieur soit en harmonie avec l'intérieur !* - l'avait bien compris.

Jusqu'aux *impressionnistes*, n'importe qui pouvait se permettre de juger de la beauté des tableaux des maîtres ; depuis, seuls des marchands et des investisseurs sont convaincus de l'excellence des gribouillis, qui décorent les bureaux des PDG ou les salons des basketteurs ou des avocats. Moi, sale conservateur, je continue à préférer W.Bouguereau à A.Renoir. Par respect de la défunte peinture, il faudrait serrer en cabanon tous ces robots-tâcherons de M.Duchamp, A.Warhol, F.Bacon, P.Soulages, où ils pourraient se livrer à leurs exercices sanitaires, mécaniques et géométriques, loin des caprices poétiques de la liberté. À force de sophistication les règles du jeu de fond, ils en oublièrent l'enjeu, qui se trouve à l'opposé - en hauteur de la forme.

Ce n'est pas tellement les inepties mêmes des A.Warhol ou P.Soulages, qui me surprennent, que l'absence de ricanements et de rires, chez la gent intellectuelle, qui garde un sérieux respectueux et dubitatif devant tant d'idiotie, qui n'est nullement *secrète*. J.Baudrillard fut le seul à oser dire franchement, que *l'art contemporain est nul*.

La peinture n'est plus pour la foi ou pour la beauté, elle est pour l'individu – A.Malraux. Cet individu ne lit ni Homère ni [St Augustin](#) ni Vasari ; il est PDG, golfeur ou spéculateur, à l'offre et la demande robotiques. Et je ne sais plus où le robot est plus présent : dans les yeux de cet individu ou dans le pinceau du gribouilleur.

La beauté se concentre sur la hauteur, ne fait qu'effleurer la profondeur et est absente de l'ampleur ; c'est pourquoi elle est teintée d'azur, fuit le noir et ignore le gris. L'ardeur, à l'origine de la rencontre au sommet entre la hauteur et la couleur... *Plus ton regard gagne en hauteur, plus ample est l'ardeur, qui s'y alimente* - Dante - *Onde la vision crescer convene, crescer l'ardor che di quella s'accende*.

Il y a plus de chances de placer de la beauté artistique dans un désordre organique que dans un ordre mécanique. Nos *délices* ne vont ni à l'ordre ni au désordre, elles vont à la beauté, qui les anime. *L'ordre est le plaisir de la raison ; mais le désordre est le délice de l'imagination* – P.Claudel.

Le talent enfante nécessairement d'un style, c'est à dire d'une noblesse soutenue par une intelligence, une entente souveraine de la hauteur des causes avec la profondeur des effets, un passage harmonieux des contraintes aux finalités.

L'harmonie serait une bonne entente entre les rythmes apolliniens et les mélodies dionysiaques, entre mon cerveau et mon âme. L'harmonie – une mélodie de Dionysos, rendue par le rythme d'Apollon.

Améliorer le style, c'est améliorer la pensée - Nietzsche - *Den Stil verbessern heißt den Gedanken verbessern*. Les mots, tombés amoureux d'une beauté, se transforment en idées. L'esprit prétendant épouser la beauté, sans amour du mot, est début de mésalliances. *Le style contient, en lui-même, la beauté des idées, tandis que chez les pseudo-penseurs le style est censé les rendre belles* - Schopenhauer - *Der Stil erhält die Schönheit der Gedanken, statt daß bei den Scheidenkern sie durch den Stil schön werden sollen*.

Beauté est négation – Valéry. Le contraire, la nouveauté, prétention à la nouveauté. Mais toutes les lumières existent depuis la création, on ne peut créer que dans la sphère des ombres. Mais les ombres sont négation. Dieu même créait dans les ténèbres, qui préexistaient à la Création. Dieu crée l'état de satisfaction, l'homme - celui de manque. Ton art de la négation, l'opposition entre ce qui est fixe et ce qui se fixe, prouve ton intelligence de tout premier ordre, qu'on hésiterait à reconnaître à celui qui (Kant) voit le contraire de sa philosophie ... dans la philosophie empirique !

Ce siècle se désintéressa des sources et des fins ; il est dans des réserves, retenues, résidus. L'art et la science accumulatifs. L'aspect inchoatif-terminatif du mystère devint désuet. On est dans l'intermédiaire des problèmes et dans la routine des solutions. L'esprit forma une telle couche des actes, que l'âme échoue à pénétrer, pour atteindre le rêve. *Le plus beau de ce que nous pouvons éprouver est le mystère, source de tout art ou science vrais* – A.Einstein - *Das Schönste, was wir erfahren können, ist das Mystorium. Es ist die Quelle aller wahren Kunst und Wissenschaft*.

Qui sait faire de la solution une énigme est artiste - K.Kraus - *Künstler ist einer, der aus einer Lösung ein Rätsel machen kann*. Tandis que le mystique naïf applique cette démarche au problème même, et le mystique profond fait de l'énigme un beau problème. L'artisan ne sait que trouver des solutions au problème posé par l'artiste. « *Le but de l'artiste est de toujours approfondir le mystère* » - F.Bacon - « *The job of the artist is always to deepen the mystery* ».

Plus une beauté est pathétique, mieux s'en accommode la scélératesse et l'exaction. La tolérance démocratique s'éduque dans la tiédeur et la mièvrerie.

La révolte est dans le motif esthétique, et la révolution - dans l'acte pragmatique. Le plaintif et le caritatif ne se rencontrent jamais, sans s'horrorifier mutuellement. Entre le motif et l'acte se faufile l'idée, qui est toujours près du premier, et c'est une bonne révolte que vise R.Debray : *Une révolution, c'est un triomphe de l'idée sur le fait* ; ajoutons que, en matière d'idées, le triomphe côté rue tourne toujours, et très rapidement, en débâcle côté âme.

Celui qui est pour la démocratie, politiquement, ne m'est vraiment sympathique que s'il y répugne esthétiquement.

La démocratie n'a pas d'idées, elle n'a que des règles ; toutes les belles idées sont totalitaires, mais c'est la démocratie qui fournit le meilleur outil pour les réaliser ; l'unité européenne en est un excellent exemple, et l'idéal utopique d'égalité verra le jour non pas suite à une passion des extrémistes, mais à une sobre réflexion démocratique.

L'arbitraire d'une belle âme force l'admiration ; l'arbitraire d'une âme basse m'en inspire l'horreur. L'ordre peut être beau même chez la crapule ; le désordre, l'ataxie, ne séduit que chez le poète. La beauté ne

s'hérite pas, hélas ; ne s'hérite que l'arbitraire, qui finit par s'inscrire dans les règles des sots.

Toute tentative d'une écriture noble aboutit à la problématique confrontation **aristotélicienne** entre l'intelligible et le sensible. Privilégier le concept, le système, l'inférence, bref une solution, ou bien la beauté, l'émotion, le goût – bref, un mystère – la caresse. La métaphore est une caresse, comme le sont le paradoxe, la mélodie, le rêve. Tout bon philosophe est chantre de la caresse protéiforme.

Trois sortes d'harmonie que je dois viser : l'harmonie du monde (sa vénération), l'harmonie de mon rapport avec le monde (l'acquiescement ou le refus), mon harmonie intérieure (ma noblesse). De cette méta-harmonie naîtra la musique de mon verbe.

Un esthète de l'héroïsme intérieur devient facilement ascète de la résignation extérieure.

La seule beauté au ciel, c'est mon étoile. Tout ce qu'elle illumine sur terre se met à danser, au milieu de ce qui marche ou rampe. *Comme la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel !* - I.Loyola - *i Qué vil me parece la tierra, cuando contemplo el cielo !* Et le chemin n'est pas long : *Dieu est au ciel, et le ciel est en toi* - J.Boehme - *Gott ist im Himmel, und der Himmel ist im Menschen.*

La beauté sans noblesse n'est que joliesse. Mais pourquoi tout ce qui est sublime est, en même temps, beau ? – énigme. Le talent serait, donc, le don de rendre sublime, d'anoblir.

La noblesse n'a pas grand-chose à avoir avec l'éducation ou l'intelligence ; elle élève l'homme exactement comme la beauté élève la femme – un caprice du destin, prometteur du bonheur.

Si je vis un commencement, nihiliste (*ex nihilo*) et beau (*maxima de males*), comme une fin, je fais frôler la vie par la mort, la beauté – par l'horreur, et je comprends, que c'est propre à tout art. *Quiconque a eu plusieurs naissances est décédé autant de fois* - R.Debray – sans l'espoir de renaissance – l'artiste dit adieu et non pas au-revoir à ce qui avait été vécu en grand.

Il est clair, que l'âme est une chimère, pour désigner l'état d'un esprit, ému face à une beauté et tendant vers l'infini. Elle n'est donc pas un organe, mais un état irrationnel, sentimental : dans son état normal l'esprit formule le sens ou les raisons, devenu âme, il forme des sentiments ou des rêves. Aujourd'hui, il est voué exclusivement à la raison : *Le rêve sur l'infini de l'âme perd sa magie* – M.Kundera.

Ce ne sont jamais les mêmes fibres qui vibrent devant la beauté incréée de la nature ou devant la beauté créée par la culture. Aucune trace du pinceau ou du Verbe du Créateur, dans le premier cas ; une perfection muette, devant laquelle l'esprit devient âme. Dans le second cas, l'âme s'émeut de la voix d'une âme sœur ; l'âme devient écho d'une musique, que l'esprit interprète.

On sait tout du *comment* de la création humaine, on ne sait rien de celui de la Création divine. On ne peut mettre du mystère que dans le *pourquoi* ; tandis que la beauté du Mystère divin est *sans pourquoi*.

Seul un Créateur génial aurait pu imaginer cette époustouflante coordination entre les organes du vivant et les signaux qu'ils reçoivent de la matière ! Notre sens du beau, réagissant à la beauté incarnée des choses, en est l'exemple le plus éblouissant ! La bêtise des platoniciens (les Formes, indépendantes de l'homme, préexistant) et des

phénoménologiques (l'homme ne découvre la beauté qu'au contact avec le beau).

Aucune imitation humaine de l'œuvre de Dieu n'est possible, puisque celle-ci ne concevait que des miracles et des mystères, tandis que toute œuvre humaine, même mystique, ne produit que des problèmes et des solutions. Mais il y a un parallèle incompréhensible entre l'extase (prévue par Dieu) devant la beauté érotique du corps et l'extase (réservée aux esprits nobles) devant la beauté romantique de l'âme. Seul un rêveur peut s'inspirer des merveilles de la c(C)réation.

L'humanisme prêchait un homme, capable de compassion, de rêve, de beauté ; aujourd'hui, on apprécie la cohérence, le financement, l'écologie – ces traits du robot, régnant déjà dans tant de têtes déshumanisées.

À l'origine, *consoler* voulait dire *aplatir, égaliser*, tandis que j'aimerais l'associer avec la dimension verticale – dans l'angoisse terrestre, quitter la pesanteur du réel, se fier à la grâce céleste - verbale, picturale ou musicale.

Dans les débats d'idées intellectuelles, l'obscurité la plus fréquente naît de la confusion de deux critères – l'utilité ou la beauté : le fruit est la décadence de la belle fleur et le progrès de l'arbre utile.

À partir du Vrai

La vie des vérités suit le cycle : Mystère du premier élan, langage d'un nouveau Problème, harmonie de la Solution, retour à un nouveau Mystère. Succomber à l'équilibre d'une seule de ces étapes et ne plus la quitter est le signe des chercheurs de vérité. Ce n'est pas les vérités qu'on doit chercher et surtout admirer, mais ce qui les fait et défait.

La vérité-mystère est la recherche ; la vérité-problème est la trouvaille ; la vérité-solution est l'interprétation de la trouvaille à la lumière de la recherche.

Savoir ce qu'on veut prouver, le style qu'on peut choisir, le souffle qu'on doit y mettre.

Aucune bannière ne rameuta autant de zéloteurs dévoués que celle de la vérité. Et aucune meute ne fut aussi dense en imbéciles. Impuissants en beauté, impénétrables au mystère, incapables de bonté, ils se rabattent tous sur la vérité, vaste cloaque, où des vérités éternelles sont broyées en compagnie des vérités de ce jour. De timides ou de fiers mensonges, qui constituaient, jadis, l'essence de la poésie et du rêve, sont traqués par des nettoyeurs de la cité. Les camps de rééducation recrachent des procès-verbaux de réussites.

La bonté et la beauté comportent toujours une dose de vérité, mais la vérité est toujours vide. On ne peut que la flanquer de bontés ou beautés purement décoratives. La vraie bonté est toujours défi de la vérité de ce jour ; elle est donc un mensonge, mais : *la bonté et les mensonges valent mieux que mille vérités* – G.Green - *kindness and lies are worth a thousand truths*.

La joie de créer se loge dans l'imaginaire, et le bonheur de vivre - dans le réel ; un élan solitaire, une rencontre, fragile et irresponsable, entre le beau, le bon et le noble, au fond de mon soi inconnu, ou une caresse, venue d'autrui, pour enivrer mon soi connu, mon soi vrai ; un hymne à ce que je suis, ma création, ou une récompense de ce que j'ai, de ma possession.

Le Bien, avec le beau et le mystère, forment l'espace humain, arbitraire puisque divin. *Le vrai n'est qu'une forme du Bien* - V.Soloviov - *Истинное - лишь одна из форм доброго*. Pour communiquer avec lui, comme avec n'importe quel système, on a besoin de langage. Tout langage génère du vrai formel. Le vrai ne peut donc être qu'un accident langagier ; il n'est humainement intéressant que si sa projection inverse touche à toutes les trois dimensions.

Traditionnellement, tout homme de plume, en France, se doit de choisir son camp - à gauche ou à droite. Je ne saurais pas me prononcer : jadis, on pouvait admirer la haute beauté du doute du droitier et/ou la profonde bonté de la conviction du gauchisant ; mais depuis que les deux optèrent pour la plate vérité comme la seule lice de leurs mesquins combats, ni l'âme ni le cœur ne peuvent plus être leurs juges ; seule l'impassible raison salue ou se détourne du gagnant d'une magistrature.

On arrive à formuler une bonne philosophie non pas à partir d'un doute du vrai, mais d'un fanatisme du beau ou d'une foi du bon.

L'apparence a des chances d'être vraie, bonne et belle ; la transparence n'en garde que la facette véridique, mais que vaut le vrai non accompagné de bon ni de beau ? Le sens de la modernité est la traduction de tout ce qui n'est qu'apparent en transparent ; on sera plus robot que jamais et peut-être le plus éloigné de l'humain.

Qu'ai-je à faire avec les idées, *claires et distinctes*, dès qu'il s'agit de l'amour, des passions, de la mort, du beau et du bon, du mystère qui entoure tout ce qui est grandiose ? Qu'à la limite, elles s'occupent du vrai, cette partie secondaire et plate d'une existence vécue en relief et en grand !

Duplicité, revers, masques, je vous l'accorde, c'est moche. Mais si les hommes se montraient tels qu'ils sont, ce serait pire - Dostoïevsky - Двудлицие, изнанка, маска - скверное дело, согласен, но если б все явились как они есть налицо, то было бы хуже. Plus le masque a de relief, plus de hauteur aura le visage. Les exubérances du relief tendent vers le bon, le beau ou le vrai. *L'ironie est une réflexion, qui prend le masque de la vérité - G.B.Vico - L'ironia è una riflessione che prende maschera di verità.*

Le bon et le beau, symbolisés par la profondeur et par la hauteur, s'incarnent, le plus naturellement du monde, dans l'éternel féminin ; le masculin se dédie, de plus en plus, au seul vrai, ce symbole de l'ampleur ou de la platitude.

La vraie vie comme la vraie littérature sont tout de musique ; le ton mélancolique a plus de chances de nous parler du beau et du bon que le ton jovial. *Chez les Russes, c'est le bémol qui domine - Schopenhauer - Bei den Russen, herrscht das Moll vor.* Quant au vrai, même un langage informatique y suffit.

La science s'occupe de ce qui admet des solutions ; c'est autour de la langue et de la souffrance que se concentrent des problèmes, où toute solution reste illusoire et provisoire ; et ce sont ces deux domaines qui se livrent à la bonne philosophie, délivrant des métaphores et des consolations. Ce n'est pas le vrai que la philosophie y trouve, mais le bon

et le beau. Ceux qui ne le comprennent pas diront avec Galilée : *Je préfère trouver le vrai d'une petite chose, plutôt que dissenter des grands systèmes sans fondement* - *Preferisco trovare il vero di una cosa minima che dissertare dei massimi sistemi senza fondamenti* - les grandes choses valent par leurs cimes, les petites se contentent des racines.

L'un de ces beaux mensonges pourchassés par de grises vérités est le Bien. J'ai peur qu'il ne se relèvera plus après les coups, que lui administra la démocratie, avec son culte de la responsabilité. Aujourd'hui, on ne doit son malheur qu'à sa propre erreur d'aiguillage ; plus de mains secourables dans des voies sans issue.

La philosophie peut prétendre aux facettes esthétique, éthique, mystique, mais nullement - à la véridique. Mieux, la connaissance philosophique n'existe pas, bien que la philosophie de la connaissance soit vaste et féconde. La vérité naît entre le langage et le modèle, tandis que la philosophie est dédiée à la relation entre le modèle et la réalité.

L'innéité est faite du chaud chaos du Bien et du beau, que scrute, recueilli, un esprit inarticulé. C'est le vrai, toujours articulé, qui marque l'extériorité sans aucune attribution thermique. Dire : *la vérité est intériorité* (Kierkegaard), c'est s'avouer incompetent en mystères.

Ce n'est pas l'appétit de la force qui les pousse à *aimer la vérité*, mais l'inappétence du beau et l'impuissance du bon.

Les nigauds sont persuadés, que le Mal, dans le monde, vient de la mauvaise foi des orateurs ou de la mauvaise ouïe des auditeurs ; et, orgueilleux et dignes, ils se mettent en position de propagateurs ou défenseurs de la vérité, ignorée ou bafouée. Ils ne comprennent pas, que la part du vrai est la même, chez les salauds et chez les vertueux, et que les bons critères, qui déterminent notre place dans la société, sont : le

talent (qui nous assure la complicité du beau), la force (qui nous permet de manipuler le vrai), la honte (qui nous met au contact du bon).

Les philosophes croient que toute représentation est statique, tandis que toute réalité est un devenir ; mais le temps se modélise aujourd'hui avec la même facilité que d'autres catégories conceptuelles ; parler de vérité, dans la réalité ou dans la représentation, dans des sections du devenir appelées *étants*, ce sont désormais deux tâches comparables, et Heidegger : *Confondre le vrai et le représenté en tant qu'étant, est essentiellement fautif, si l'on les mesure à l'échelle du réel et du devenir - Das Wahre und im Vorstellen für seiend Gehaltene, am Wirklichen als dem Werdenden gemessen, ist wesentlich irrig* - confond le vrai et l'être. Le vrai de l'être est métaphysique ; il réside dans le Bien et le beau extramondains que ne révèle aucune intentionnalité intramondaine ; on est artiste avant d'avoir peint son premier tableau.

Non seulement la vérité n'a rien à voir avec le feu, elle n'a même de notion de distance : soit on la tient, soit on est incommensurable avec elle. On ne peut ni s'en approcher ni n'en brûler : *Il faut vivre avec la vérité comme avec le feu : pas trop près, pour ne pas se brûler, pas trop loin, pour ne pas avoir froid* - Diogène. Les âmes chevaleresques ou les esprits fraternels s'enflamment et se chauffent ailleurs, auprès du beau ou du bon. La vérité pourrait, éventuellement, servir de ressource alimentaire.

La monstration est l'art des philosophes et des poètes, le vrai n'y figurant qu'en tant qu'un élément décoratif, tandis que la démonstration est l'artisanat des autres, le beau et le bon n'y jouant qu'un rôle figuratif. *S'il n'y avait pas de vérités indémonstrables, il n'y aurait pas de poésie* - V.Weidlé - *Если б не было недоказуемых истин, поэзия была бы не нужна.*

C'est en soumettant un discours à l'épreuve par négation qu'on reconnaît un profond, un superficiel ou un hautain. La rigueur du premier rendrait la négation impossible ; la verbosité du deuxième admet la véracité simultanée de l'affirmation et de sa négation ; enfin, chez le troisième, la proposition niée serait sans noblesse. Je sais maintenant si je dois chercher le vrai, le bon ou le beau.

Il y a une vérité de fond (le sens) et une vérité de forme (la logique) ; le beau n'existe que dans la forme, et le Bien – que dans le fond. On ne peut être consolé que par la forme, d'où la fonction bénéfique de l'art et la source surtout morale du désespoir – l'impossibilité de trouver une forme à ce qui est grand.

Tout ce qu'il y a de métaphysique chez l'homme naît des contraintes : la *contrainte de la vérité* (Aristote) est à l'origine des *questions* du philosophe, la contrainte du beau produit des *réponses* de l'artiste, la contrainte du Bien nous entoure du *silence* de l'homme d'action.

L'âme ne peut ni ne doit fonder son essence sur la vérité, cette affaire des parcours et des finalités. L'âme est dans les commencements, mus par le Bien et le beau. Elle n'a pas à intervenir dans les péripéties des vérités triomphantes ou déclinantes. *L'âme doit se baigner dans l'éther d'une substance unique, dans laquelle tout ce qu'on avait tenu pour vrai s'est écroulé* - Hegel - *Die Seele muß sich baden in dem Äther der einen Substanz, in der alles, was man für wahr gehalten hat, untergegangen ist* - ce sobre éther est toujours assez bas, il est dépourvu de tout arôme et ne sert qu'à aérer des machines poussiéreuses. En hauteur, on respire un autre éther, un éther enivrant, le bon ou le beau.

Le vrai, en tant qu'un des universaux médiévaux, coïncide avec le réel, avec le parfait, avec le pré-créé. Curieusement, c'est par des dyades, plutôt que par des triades, qu'on les perçoit le mieux : le Bien, avec ses

facettes de pitié et de justice, le beau, avec celles de création et de jouissance, le vrai, avec celles de représentation et d'interprétation, - le cœur, l'âme, l'esprit. Nous sommes des Ouverts, sur la première facette, et des Fermés – sur la seconde. Être un Ouvert, c'est accorder à l'inconnu la valeur de nos limites inaccessibles : le Bien, net, mais intraduisible en langage des actes ; le beau, inspiré par un obscur idéal et répugnant aux choses mêmes ; le vrai, constatant la merveille de l'horloge et nous faisant nous agenouiller devant l'Horloger inconnu. Tout créateur finit par s'identifier avec ses facettes ouvertes.

Une vérité peut être profonde, jamais - haute. Dès qu'une vérité prétend à la hauteur, elle devient un rêve, c'est à dire un mensonge, dans les coordonnées du langage courant. *Plus haute est une vérité, avec plus de précautions elle doit être manipulée ; autrement, elle devient instantanément lieu commun* – N.Gogol - *Чем истины выше, тем нужно быть осторожнее с ними : иначе они вдруг обратятся в общие места.* Les pensées, avant de devenir plates, peuvent être profondes ; la hauteur, elle, est réservée au bon et au beau, et si un vrai exalté s'y égare, c'est qu'il y fut porté par un Bien fraternel ou par une beauté complice.

Voir ou formuler le (vrai du) sens de la matière, de la vie, de l'esprit est une tâche humaine et qui sera bientôt à la portée des machines ; voir le miracle de la possibilité même du sens du Bien et du beau, c'est croire en Dieu, s'élever jusqu'aux anges.

Trois voies royales d'accès au vrai : le langage, la représentation, l'interprétation. Quand on n'emprunte qu'une seule voie, la vérité, au bout, ne serait que désincarnée, muette ou mécanique. Et peu importe la largeur et l'importance de cette voie, sa force : *Le vrai n'est pas pour tout le monde, mais seulement pour les forts* - Heidegger - *Das Wahre ist nicht für jedermann, sondern nur für die Starken.* Bénie soit la Faiblesse, qui

nous attire encore vers le Beau et attache au Bien ; le Vrai ne palpète plus et peut être laissé en pâture aux forts de ce jour, au milieu des machines.

Si une proposition, à part sa valeur de vérité, est dépourvu de toute valeur esthétique et éthique, elle est un axiome, un constat, un théorème, elle ne mérite pas le titre de pensée, quelle que soit sa profondeur ou son importance. *Les catégories de la pensée ne sont pas le vrai et le faux, mais le noble et le vil, le haut et le bas* – G.Deleuze.

Si la punition du menteur est de ne pas être cru dans ses vérités, la punition du véridique est de ne pas susciter de foi. Les hommes, aujourd'hui, n'ont plus besoin de croire, persuadés, comme ils sont, de tenir la vérité au milieu de leurs foires. La foi naît dans un désert esthétique, dans un puits éthique, sur une montagne magique.

Le soi inconnu m'oriente vers l'éthique, l'esthétique et la mystique ; le soi connu ne maîtrise, seul, que le vrai. *La distinction radicale entre l'être extérieur, le vrai, et le sujet intérieur, susceptible d'illusions* – E.Levinas.

Tous comprennent l'utilité du sacrifice de vérités au nom de l'éthique ; très peu sont capables de voir dans le sacrifice d'une vieille vérité – la fidélité à la création de vérités nouvelles, au nom de l'esthétique. Le beau inutile crée un langage, le bon utile se sert de l'ancien.

Ce plaisir incomparable, rester sur un roc imprenable de la vérité et voir les erreurs et tempêtes dans la vallée, sous ses pieds - F.Bacon - *No pleasure is comparable to standing upon the vantage ground of truth and to see the errors and tempests, in the vale below*. En levant la tête, tu découvrirais peut-être, qu'un autre plaisir, beaucoup plus ironique, anime celui qui, même au milieu des ruines du beau, t'observe et s'en moque. Platon fut meilleur géologue de la vérité : *La poésie, ce volatile, se nourrit dans la plaine de la vérité et allège l'âme*, tout en ignorant qu'aux cimes

du beau et dans les gouffres du bon, les nourritures donnent à l'âme - des ailes.

Rien ne donne le repos que la recherche de la vérité – Pascal. Tu ne soupçonnerais pas la vraie justesse de ces balivernes ! Pourquoi tant de consciences tranquilles, chez tous les salopards modernes ? - parce que tout le monde est engagé dans cette lamentable recherche. Rien ne donne tant de vertige et de honte que la recherche de la bonté, tant de vertige et de félicité que la recherche de la beauté.

La représentation ou le rêve - deux destinations pour celui qui quitte la réalité ; la première, à travers le langage, conduit à la vérité, sans demander d'audace quelconque ; la seconde, à travers la fidélité ou le sacrifice, est le véritable test de notre liberté, et mène au beau ou au bon, hors toute vérité. *La conquête de la vérité sera à jamais refusée à qui n'a pas le courage de quitter la réalité* - F.Schiller - *Wer sich über die Wirklichkeit nicht hinauswagt, der wird nie die Wahrheit erobern.*

Je respecte la vérité comme je respecte le Code pénal. Mais ce n'est ni la première ni le second qui me feront aimer le Bien et aspirer à la Justice.

Une bonne vérité réveille d'un cauchemar, avec ou sans rêves, son apparence endort, promettant des rêves. *La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde, que ses apparences y font de mal* - La Rochefoucauld. Les deux auraient dû ne pas s'occuper de nos nuits chaotiques et se consacrer exclusivement aux platitudes diurnes.

Tant d'enthousiastes rêvaient du jour, où la vérité serait la force, où le savoir se traduirait immédiatement en pouvoir. Ce jour est venu. On pourrait continuer à tenir à la beauté du mot, on serait sans doute horrifié de la complicité du savoir et du pouvoir. *On paye cher l'accès au pouvoir : le pouvoir abêtit* - Nietzsche - *Es zahlt sich teuer, zur Macht zu kommen :*

die Macht verdummt - mais encore davantage abêtit le savoir moderne. Quand la force était la vérité, quels beaux mensonges chérissions-nous !

C'est l'absence de calomnies flagrantes qui rend si fade la véridique liberté. La liberté statufie la vérité, l'esclavage la déifie. La calomnie, par un jeu de contrastes, érige une belle, mais fausse, auréole autour de toute vérité, qu'elle soit grégaire ou rebelle. Calomnier la liberté, c'est lui rendre un service.

Le culte du doute cartésien débouche sur la prévalence du calcul. Deux objections à cette attitude. Dans le Vrai : le calcul enraie l'essentiel, la recherche du langage. Dans les Bien et Beau : l'utilitaire tuant l'admiratif devant le principe.

Savoir falsifier toute vérité est signe d'intelligence. L'intelligence supérieure est de fabriquer un langage rendant cette falsification - automatique. Tout ce qui touche à la vérité peut être câblé dans le cerveau des hommes. La grande menace serait, que le beau se réduise, lui aussi, à quelques branchements de veines ou d'aortes.

En Russie, on n'adhère au vrai que s'il est beau et, surtout, juste. On cherche, aujourd'hui, quelque chose de séduisant et vrai dans l'économie de marché, pour l'épouser, la tête en feu, au lieu de l'approcher avec un bon portefeuille et de bons outils de calcul. Tomber sous le charme d'une vérité désintéressée - un vieux rêve russe.

La véritable merveille des vérités des hommes est qu'elles se retrouvent dans la nature, sans que l'on comprenne pourquoi. Mais ce qui est beau sur papier est rarement envoûtant en réalité. Le sang et le verbe s'évitent ; dans des échanges humains, seules s'épanouissent les formules lucratives et réductibles.

La distance entre le vrai et le faux peut se mesurer en unités lexicales, syntaxiques, sémantiques ou pragmatiques ; Gödel montra une belle différence entre ce qui est sémantiquement vrai et ce qui est syntaxiquement démontrable, tandis qu'en Intelligence Artificielle les deux sont équivalents. Plus on la réduit à la lettre (au lexique donc), plus on a de l'esprit. Une vérité est belle, lorsqu'elle résiste aux substitutions congruentes, radicales et délicates, de ses termes.

Les plaisirs non entachés de clarté sont les plus vifs, c'est pourquoi je dois abandonner fréquemment les vérités trop racoleuses et transparentes, en perdant, provisoirement, mon orientation. La répudiation d'un vieux savoir m'ouvre à une nouvelle jouissance.

La production de vrai ([Nietzsche](#) - *das Wahre hervorbringen*) serait à l'origine de la volonté de puissance ; mais *produire* peut signifier aussi bien *créer* (la représentation) que *prouver/comprendre* (l'interprétation et le sens) ; mais [Nietzsche](#) ne voit que le second procédé. La reconnaissance de beau serait la seule véritable prérogative de la volonté de puissance, qui n'est pas une idée *vitale*, mais artistique.

Toutes les demeures de leur vérité *métaphysique* étant facilement dévastées par l'ironie, il ne leur restera bientôt que la longévité. Cette pauvre vérité, qui n'appartient qu'au langage et que s'approprient doctement tous les métiers bien en vue, des métaphysiciens aux charpentiers. L'espérance de vie des mots fut toujours supérieure à celle des choses, c'est pourquoi la beauté survit à la vérité.

Écrire pour que le vrai ne le soit plus est une ambition minable (le seul but de l'écriture étant le beau), mais c'est un effet collatéral incontournable de toute création : qu'on innove un langage ou qu'on produise de nouveaux modèles, la négation surgira, pour redessiner les nouvelles frontières du

vrai, tout en dessinant la nouvelle source du beau. Mais faire le contraire, c'est à dire nier ce qui se nie soi-même, est plus naïf voire plus stérile.

La vérité n'existe que dans des copies (mécaniques ou conceptuelles) de la réalité humaine. Viser la vérité, c'est être copiste ; le créateur peint le rêve, en accord musical mystérieux avec la réalité ; son but, c'est la beauté humaine, chantant le réel divin.

La vérité est toujours sans épaisseur, elle s'écrit à l'horizontale. *Le mensonge a des ailes, il s'envole ; et la vérité le suit, en traînant les pieds* - Cervantès - *La falsedad tiene alas y vuela, y la verdad la sigue arrastrándose*. Le mensonge, quand il cherche à changer de dimension, a une chance d'être vertical : dans la profondeur de l'horrible ou dans la hauteur du beau, grâce à l'ampleur du nouveau.

La vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain posera le rapport des deux objets différents, dans le monde de l'art et dans celui de la science, et les enfermera dans une métaphore - M.Proust. Comment l'auteur de telles âneries peut-il passer pour l'un des plus grands ! - énigme du goût des Français moyens... Réduire le beau au vrai est la misère ou l'ennui des non-artistes, mais réduire le vrai au beau, sans maîtriser ni le vrai ni le beau, relève d'une imbécillité incurable.

La vérité, c'est le langage qui dégage l'universel - Saint Exupéry. Cet universel s'arrête donc à la première virgule mal placée. La beauté, elle, c'est l'interversion de l'ordre chronologique entre la syntaxe et la sémantique.

L'amour de la vérité est une expression si impossible et niaise, que je finis par la parodier dans ma *haine du syllogisme*. Ma haine céleste des choses terrestres, face à leur amour terrestre des choses célestes.

Tant qu'on parle de cette fumeuse *adéquation des choses et de l'intellect*, on peut se permettre la grandiloquence gratuite sur l'*universalité* de la vérité et sur le particularisme des erreurs. Quand on touche à la vérité sérieuse, celle des logiciens, on voit tout de suite, qu'elle est on ne peut plus *particulière* (car dépendant de la rigueur de la représentation et du langage associé, de la maîtrise de ce langage, de la rigueur interprétative – bref, tout ce qu'il y a d'individuel). C'est l'erreur qui est universelle, car il est rare qu'on soit en conformité parfaite avec les systèmes des autres, et toute non-conformité y serait jugée comme une erreur.

L'esprit du réel ou l'âme du rêve sont deux modes de perception – et par le même organe ! - du même monde : la profondeur d'une vérité mécanique ou la hauteur d'une beauté mystique.

Dans mes ivresses, j'apprécie le goût du breuvage, la calligraphie de l'étiquette, la forme de la dive bouteille, mais je ne m'arrête pas sur le tire-bouchon. La vérité est un tire-bouchon, un outil sans pétillance ; d'ailleurs je lui préfère le sabre du style.

Tant que l'ignorance et le mensonge infestaient et corrompaient les esprits, je pouvais voir dans la vérité un allié ; mais depuis qu'elle, en allié de l'esprit, rend inutiles les âmes, j'éprouve de la sympathie pour une ignorance étoilée et un mensonge enivrant.

Il faut reconnaître, que la vérité-adéquation (au réel), en tant que test d'intelligence humaine, est plus intéressante que la vérité-propriété (des propositions), facilement accessible à la machine intelligente. Avec la première, on éprouve sa liberté. Mais l'oubli de la seconde est signe d'incompréhension du langage, et sans la maîtrise du rôle du verbe aucune philosophie profonde n'est pensable.

La vie se décolore sous l'effet de la grisaille des vérités envahissantes ; le rêve, c'est à dire la recherche d'éclat et d'azur, en est le remède. Ce n'est pas un monde d'apparences qu'il faut opposer au monde vrai, mais un monde de brillance.

Le langage, c'est une langue, attachée à une représentation, plus un interprète logique des propositions. Tant d'hommes, tant de langages : les différences des cultures langagières, conceptuelles, scientifiques font de chaque homme une source de vérités, puisque toute vérité surgit des propositions, toute vérité est relative au langage du requêteur. Les vérités *absolues* n'existent pas, bien que le consensus grandissant dans les représentations élargisse le corpus de vérités *communes*. Donc, c'est bien Protagoras qui a raison contre [Aristote](#) (qui ne voit ni la langue ni la représentation) et [Wittgenstein](#) (qui ne voit pas la représentation).

Tout le charme des vérités est dans leurs habits. Quand on le comprend, on n'est plus obsédé ni horrifié par leurs grâces évanescences ni rides naissantes ; dans la haute couture on apprend surtout l'art de coupures.

Bientôt, la machine, en quelques secondes, produira plus de vérités que l'humanité entière, dans toute son histoire. Et ils continuent leurs litanies de désir de vérité, au lieu de créer de nouveaux voluptueux langages, où la facette logique serait la moins désirable de toutes.

En n'empruntant que les chemins de la vérité, on est sûr de déboucher au pays du désespoir. Et Schopenhauer : *Pas de consolation dans ma philosophie, car je n'énonce que la vérité - Meine Philosophie sei trostlos, weil ich nach der Wahrheit rede* - a raison. Les rêves ne conduisent que vers des impasses, où scintillent les étoiles et les espérances, les hauts arcs en ciel et les noirceurs profondes. La vérité seule ne promet que la plate grisaille.

Tout changement de langage (langage = langue + représentation) provoque la mort de certaines vérités. L'inventivité des hommes et la validation par la réalité mieux comprise font périr des vérités fragiles. Il faut inverser l'adage des pédants dévitalisés : « *Fiat veritas, pereat vita* » - s'occuper de la vie éternelle et mystérieuse, pour se débarrasser de vérités caduques et plates.

La nullité *rationnelle* de la logorrhée prosaïque sur l'être, chez Hegel, Sartre, E.Levinas, s'établit facilement, en soumettant leurs discours à l'épreuve par la négation : systématiquement le contraire de leurs formules a autant de (non-)sens que l'affirmative. Avec les poètes, ce test ne marche pas : aucun sens sérieux ne se dégage de la négation de Parménide, de Nietzsche ou de Heidegger, et dont la valeur *irrationnelle* réside dans le langage, le ton et le talent.

La plupart de nos négations sont de nature collective ; les dénonciations des apparences, des iniquités, des souffrances, aussi fondées soient-elles, sont autant de banalités reproductibles à l'infini. Nous sommes personnalisés par nos acquiescements ; nous sommes esclaves *dans* nos *Non* et maîtres *de* nos *Oui*.

Quand on n'a que les yeux pour voir, on n'exhibe que les choses vues, alourdis de leurs pesantes vérités. Les vérités aériennes entourent le rêve, porté par le regard. *Dans tout bon discours, le premier mouvement doit être dans le regard et non dans la démonstration* - Épicure. L'élan du premier pas, au point zéro de l'intelligence et du goût, est donné par l'intuition de l'âme. C'est l'un de ces miracles, qui s'attardent au-dessus des berceaux plus souvent qu'au-dessus des tombes.

N'importe qui connaît ce sage et plat conseil : *Avant toute chose : soit vrai à toi-même* - Shakespeare - *This above all : to thine own self be true*. On en abuse, pour garder sa fichue ligne droite. Savoir se lover en

pointillés, se falsifier, pour dénicher un nouvel égarement, est plus urgent pour qui se cherche.

Le vrai et l'idéal en soi sont assez respectables, mais ils dégringolent lamentablement, dès qu'on oppose le vérisme à la musique et l'idéalisme - au mot.

On n'interroge jamais la réalité ; toute requête, inévitablement, naît déjà au-dessus d'un modèle ; à la réalité on ne peut adresser que prières, hymnes ou malédictions.

Le monde émerveille par l'harmonie du Créateur divin ; les représentations bouleversent par l'harmonie des meilleures créations humaines ; et ce ne sont pas les contradictions dans le monde ou entre le monde et ses représentations qui sèment le doute et nourrissent l'ironie, mais l'incommensurabilité entre le réel et l'imaginaire ; les absurdistes et les sceptiques sont parmi les plus bêtes des observateurs et des créateurs - défauts des yeux et de la jugeote.

L'homme de position, face à l'homme de pose : le premier clôturera sa vie, en écrivant des *Retractationes* ou *Errata* ; le second, avec chaque nouveau livre, ouvrira une vie nouvelle, animée de sacrifices de ses exploits et/ou de fidélités à ses débâcles.

Aucun geste consolateur final en vue, se dit le matérialiste, en se mettant à hurler au désespoir. Le beau mystère du monde me fait oublier l'absurdité ou l'horreur des problèmes et des solutions dans ce monde, se dit l'idéaliste, cet *Inconsolé, à la Tour abolie* (Nerval), et s'enivre d'espérance, qui est à l'opposé de la lucidité : *L'espoir, qui émerge de la réalité, tout en la niant, est la seule manifestation de la vérité* - Th.Adorno - *Hoffnung ist, wie sie der Wirklichkeit sich entringt, indem sie diese negiert, die einzige Gestalt, in der Wahrheit erscheint* - la vérité est

toujours une solution, tandis que toute espérance niche dans des mystères.

Tout *oui* définitif est anti-artistique. La négation aristocratique est une falsification de mon propre *oui* et non de celui des autres. Ce n'est pas un rejet, mais une réévaluation, réinterprétation, relecture, métamorphose de tout plan en bande de Moebius. Le contraire du *oui* n'est pas la mutinerie du *non* mais la révolte du langage. Le rejet en tant que projet est minable, comme l'est le sujet en tant que rejet ; la révolte et le révolté, honneur des rues, déshonneur des ruines.

Il semblerait (S.Freud) que, dans l'inconscient, il n'y ait pas de négation ; serait-il le désir n'atteignant pas la volonté ? Que garde-t-il de la logique ? - les connecteurs ? les implications ? - puisque la volonté commence par eux. Ce qui est amusant, c'est que, machinalement, on associe l'inconscient avec le travail de sape du diable, or, d'après de bons logiciens ([Wittgenstein](#)), la négation serait l'enfer (et l'identité - le diable en personne !).

Ils veulent se débarrasser des illusions, ne plus vivre dans l'erreur, et ils aboutissent à la morne vérité des machines. Et il n'y a pas de troupeau plus homogène que celui des prétendants à l'originalité. Ce qui devait, d'après le dessein divin, être une créature de rêve, devint robot, à la cervelle infaillible, ou mouton, à la digestion défailante.

La difficulté de parler de vérité : pour l'arbitre nous prenons tantôt la logique, tantôt le bon Dieu, tantôt notre sincérité. En logique, la vérité se réduit au langage ; la vérité divine est ce qui entretient la soif d'éternité ; la vérité-droiture est le courage d'affronter le constat dormitif. Il faudrait se tenir à la vérité romanesque et au romantique mensonge.

Pour servir de lieu de rassemblement, la vérité doit être crucifiée. *Per crucem ad lucem*. Mais la vérité intime isole, désole, affole. *Per lucem ad crucem*.

La vérité que fournit la logique est *insensée*. Son *sens* vient du dialogue entre le fournisseur et le commanditaire. Leurs modèles de référence ne pouvant pas coïncider en tout point, la distorsion d'interprétation est inévitable. Le sens d'une vérité bien assise peut être fuyant.

Il y a deux sortes de vérité : musicale et verbale. L'art et la science, c'est le dosage, la bonne entente entre les deux. L'artisanat et la technique, c'est l'ignorance de l'une des deux.

Ils prennent le stylo, parce qu'ils auraient des vérités en feu à annoncer au monde incrédule et intrigué. Je ne vois qu'un monde hostile et indifférent, et des vérités en loques.

Discours et sa véracité. Deux étapes, pour l'atteindre : analyse et, si besoin est, exécution. On se plante en analyse parce que : 1. le lexique est bon, mais la syntaxe est mauvaise, 2. la syntaxe est bonne, mais des opérateurs inconnus sont invoqués. On se plante en exécution parce que : 1. des références d'objet n'aboutissent pas aux objets du modèle, 2. la proposition s'évalue à *faux*. Le domaine de la vérité est donc le langage : une langue plus un modèle.

Il y a tant de *remontées mécaniques*, vers des crêtes des vérités bien balisées, que je préfère vivre mon vertige au pied de l'arbre chargé de rêves *hors pistes*.

Deux attitudes chez les chercheurs du vrai : prendre une chose inconnue et se demander si elle peut être vraie, ou prendre une chose connue et se

demander si elle peut être fausse. La première est routinière et inexcitable, la seconde est ludique et prometteuse.

Une déesse voilée, Isis, incarne une Vérité recherchée. Un Dieu incarné et dévoilé prétend être la Vérité trouvée. Et si la Vérité n'était que dévoilement d'un verbe sans incarnation ?

Tous les sots prétendent apporter des *preuves*, les autres ne proférant que gratuités. Pourtant tous répètent, et pour cause, qu'on prouve tout ce qu'on veut, et seul le choix partial de thèses désigne le grand ou le juste. Tous *prouvent*, seuls les grands divaguent sur des choses prouvées ou réfutent ce qui n'est pas à comprendre.

Il suffit d'être fort, pour posséder une vérité ; mais il faut mobiliser toutes les ressources de la faiblesse, pour suivre, fasciné et immobile, sa lente mise à nu. Il est nécessaire et suffisant de l'aimer, pour que, du veilleur de ses échéances, je passe au voyeur de ses déchéances, sans la répudier.

La vérité légitime, sur ses fonts baptismaux, mérite attendrissement ; la vérité sous perfusion de mots ne m'inspire aucune pitié, elle devrait être abandonnée de plumes et d'étoiles. La bâtardise de tout mensonge saute aux yeux de tout préposé aux enfants trouvés, mais une belle ascendance peut se découvrir à la lecture de registres secrets.

Les vérités ne sont bonnes qu'en tant que sources vitales. Une fois taries, elles ne sont plus que des ressources banales.

La vérité se dégage de l'interrogation, dans un langage provisoire, des modèles furtifs de la réalité. Ni l'éternité ni l'infini, ces attributs de la seule réalité, n'accompagnent ni bénissent cette naissance. Toute vérité est un enfant bien légitime de ses parents, langage et théorie, sans Annonciations du Verbe ni Visitations par l'Esprit Saint. Bien que J.Milton

pense le contraire : *La vérité ne vient au monde qu'en bâtard - Truth never comes into the world but like a bastard*. La mathématique semble en être la marraine.

Ils m'invitent à chercher la vérité dans leur vie ; mon tempérament cherchera à insuffler la vie à mes vérités ; et enfin mon ironie p(t)rouvera, que la vraie vie est grise (c'est l'inventée qui grise) et que la vérité vivante est bête (n'éblouit que l'abstraite).

Le regard et le langage - deux outils qu'entretient un bel esprit ; le médiocre, le mal instrumenté ou le mal inspiré, s'occupe de matières premières, des vérités. La Caresse ou le Verbe, c'est à dire la poésie personnelle, se concentrent aux Commencements ; des vérités traînent auprès des finalités aléatoires et communes. Ceux qui manquent d'audace et de personnalité, se plient aux jugements *universels, absolus* : *Ce qui vient de moi-même, dans ma philosophie, est faux - Hegel - Was in meiner Philosophie von mir ist, ist falsch*. Le créateur audacieux dit : *C'est le regard qui exprime la vérité - Nietzsche - Die Wahrheit spricht der Blick aus*.

Spinoza : un délirant se donnant l'air savant ; **Heidegger** : un savant cherchant l'air délirant. Le premier prétend, naïvement, *prouver* des vérités éternelles ; le second, lucide, *invente* sa propre notion de vérité, valable dans une seule maison de l'être, son langage. Le sérieux d'un jargon mal maîtrisé ou les jeux d'un langage à créer.

Est-ce la peine de claironner ma croisade pour la vérité, quand je sais que, pour les appels les plus envoûtants, l'aboutissement incontournable est : *notre solitude, leur foire, mon échouage*. Ni terre ni croix ni écriture saintes, mais ruines et souterrains des châteaux en Espagne, où le sacré gît couronné de sacrilèges.

Les vérités sont toujours collectives, ce qui explique la méfiance, à leur égard, des solitaires. Dans la devise indienne *Seule la vérité triomphe*, ils glissent une virgule – *Seule, la vérité triomphe* – pour échapper à tout embrigadement véridique et donner une chance à des vérités incommunicables.

Tout ce qui est hors du langage courant est, par définition, faux. Toute création consiste à produire du faux avec des instruments du vrai. Les romantiques fourvoyés cherchaient, avec des instruments du faux, à produire du vrai.

Le mot *idée* renvoie soit à la requête (intentions, hypothèses, références), soit à la réponse (constat de substitutions et de liens). Entre ces deux lieux de pensée incommensurables se glisse la vérité, précédant le second et succédant au premier.

Qu'est-ce qu'une idée ? Une requête syntaxiquement correcte dans un langage ; son analyse sémantique dans le contexte d'un modèle ; sa valeur de vérité ; des substitutions (objets) de ses variables ; des images et des désirs, qui s'en forment dans le locuteur, se tournant vers la réalité modélisée. Il n'y a aucune place à cette fumeuse *adéquation de l'idée et de la chose*. Aucun isomorphisme n'est pensable entre le langage et le modèle, ou entre le modèle et la réalité.

J'aime mieux l'homme, qui aime soi-même plus qu'il n'aime la vérité : même s'il se trompe d'altimètre, son regard se situe en hauteur ; le pays des vérités est le plat pays, pays des platitudes.

On ne voit aucune raison, pour que la matière suive la loi, que la raison dicte. Pourtant, c'est ce qui se passe. Le sceptique, qui voit des contradictions jusque dans l'être, par là-même se disqualifie. Les contraires ne cohabitent que dans des modèles ou langages différents,

dans des *savoirs* à la différence symétrique non-vide. Et Héraclite - *les contraires se font équilibre dans l'esprit, parce qu'ils se font équilibre dans la réalité* - semble ne pas comprendre, que l'esprit n'est pas seulement exploitant, mais aussi fabricant de modèles, la synchronie ne se confondant pas avec la diachronie.

Le dogmatique et l'aporétique n'ont aucune raison de se vouer des anathèmes et des hargnes. On n'a même pas besoin d'être ironique, pour savoir être dogmatique, dans un langage et modèle fixes, et être aporétique, dès qu'un nouveau langage ou modèle se mettent à poindre. Le dogmatique s'intéresse aux vérités, l'aporétique - à ce qui les fait naître et périr, l'ironique - à leurs habits.

Aujourd'hui, n'importe qui prouve sans peine toutes les vérités de ce jour. Le seul défi des belles plumes reste de faire encore croire aux illusions hors temps.

La chimère pseudo-philosophique de *néant* n'a rien à voir avec le nihilisme : le néant n'est qu'absence d'éléments d'une recherche, il est un résultat vide, une finalité sans contenu, mais compatible avec la vérité tandis qu'un bon nihilisme est tout entier dans la trouvaille initiatique de nouveaux commencements, en contradiction avec l'inertie des autres.

La vérité n'a aucun rapport avec la validité (le pragmatisme) ni avec la certitude (le psychologisme) ; elle est une relation linguo-conceptuelle.

Le vrai est toujours logé dans un univers clos, et la création est modification de l'univers, donc – défi explicite au vrai ancien et naissance implicite du vrai nouveau. Le vrai, contrairement au beau, ne demande ni volonté ni intelligence internes ; il est produit collatéral et secondaire d'une volonté de la création externe. *Volonté du vrai - c'est l'impuissance dans la volonté de créer* - Nietzsche - *Wille zur Wahrheit - die Ohnmacht*

im Willen zur Schaffung. Le créateur produit des images, qui forment un arbre requêteur, et que l'observateur unifie avec son propre monde, l'unification devenue possible grâce à l'adaptation au nouveau langage et à la vérité établie, fugitivement et mécaniquement, de la proposition.

Ils cherchent l'habitat de la vérité et le trouve soit en-dehors de l'homme (la transcendance) soit dans l'homme lui-même (l'immanence), tandis qu'elle n'est qu'une étiquette, une plaque urbaine, sur tout habitat viabilisé, dans lequel se transforme l'arbre vivant de nos curiosités. Mais une bonne adresse ne garantit jamais un bon message.

L'arrogance du bavardage académique autour de la vérité est due à la licence, léguée par les scolastes, distinguant la vérité des choses et celle des discours (*veritas rei, veritas praedicationis*). Or, non seulement la première se réduit toujours à la seconde, mais la seconde est impensable sans une représentation conceptuelle, dont sont incapables les bavards, sans parler de leur ignorance de la logique la plus élémentaire.

Tout fait nouveau, qui réussit à s'insérer dans une représentation, s'ajoute aux vérités *premières* (celles qui n'ont pas besoin de requêtes, pour être établies) ; seule la rigueur du concepteur en est la garantie. Les vérités *finales hégéliennes* se prouvent par l'interprète et se munissent de sens par le sujet.

Le scientifique : il maîtrise les faits avérés (les vérités premières) de sa discipline ; il maîtrise le langage de formulation de requêtes ; dans ce langage il formule des hypothèses, dont la démonstration (par l'expérience ou la logique) crée des vérités finales, qui seraient, éventuellement, ajoutées (câblées) aux vérités premières. Le philosophe titulaire ne maîtrise ni le langage de conception (pour créer des vérités premières) ni le langage d'interrogation (présupposant une représentation) ni le langage d'interprétation (bâti sur une logique) ni le

langage de cognition (permettant de donner un sens à une nouvelle connaissance), et il prétend chercher des vérités... Le philosophe n'a besoin que du seul langage poétique, mais pour cela il faut être né poète.

On emploie le même terme de *vérité* pour désigner deux notions totalement différentes : être vrai *dans* le modèle ou le vrai *du* modèle. La première vérité est démontrable dans le contexte d'une représentation, bâtie par le libre arbitre ; la seconde est indémontrable, s'appuie sur l'intuition et l'expérience et résulte de l'interprétation libre du sens exhibé par le modèle. Le cogniticien ne s'intéresse qu'à la première, et le philosophe s'amuse dans l'irresponsabilité complaisante de la seconde.

Les philosophes définissent la vérité comme conformité de la pensée avec l'objet ; cette opération se réduit à la non-contradiction avec les faits avérés (obligatoires dans toute représentation) et à la validation intuitive et subjective, elle ne peut donc pas être complètement formalisée. Tandis que la vérité sérieuse s'établit rigoureusement dans l'enchaînement logique : la représentation, le discours, la formule logique, la démonstration. Descartes est avec les ignares : *On ne peut donner aucune définition de logique, qui aide à connaître sa [vérité] nature.*

Dès que les philosophes se mêlent de la vérité, de la liberté ou de l'être, ils sont bêtes, raseurs ou bavards, puisque pour parler de vérité il faut comprendre la place du langage, pour juger la liberté il faut la lier à la noblesse, pour voir l'intérêt de l'être il faut de l'intelligence représentative et interprétative. Mais ces trois conditions leur sont inaccessibles.

La *fidélité* (comme *faithful* ou la *верность* russe) renvoie à la *foi*, tandis que la *Treue* allemande – à la *vérité* (le *true* anglais). Et de la *vérité* – une belle remontée jusqu'à l'*arbre* : *true* – *tree* (le *dérévo* – *дерево* – russe).

Tant de niaiseries autour de la métaphore de *chemin*, préexistant ou construit en marchant, tandis que ce qui compte, c'est si ton étoile l'illumine et si tes pas forment une danse personnelle ou s'inscrivent dans une marche collective. Les plus lucides des partisans des chemins de l'être, de la vérité, de la connaissance finissent par reconnaître, qu'au pays de la poésie, ces chemins ne mènent nulle part ([Heidegger](#)).

Être sage, c'est tenir à la hauteur ; pour le *devenir*, il faut avoir méprisé et les connaissances et les vérités, quelles qu'en soient la profondeur ou l'étendue. S'être imposé de telles contraintes peut dispenser et du talent et de l'intelligence.

Dans le monde de la nécessité, les vérités universelles s'imposent à l'homme. Dans le monde de la liberté, c'est l'homme qui crée ses vérités personnelles.

Si, dans le fatras [hégélien](#), la logique reste introuvable, rappelez-vous que, pour ce bavard, elle fut *un royaume des ombres, une image de Dieu, un royaume de la pensée pure*. Dans ce domaine immaculé et majestueux, sans contraintes des négations, connecteurs, quantificateurs, toute élucubration est régaliennne, normative.

Le physicien *étudie* la matière dans notre espace tridimensionnel et notre temps irréversible. Le mathématicien, par son intuition spatio-temporelle, *imagine* des objets artificiels (grandeurs, structures, transformations), obéissant aux concepts de métrique, d'ordre, de limite. Le physicien *doit constater* (et non pas *prouver*, car aucune théorie de validation n'existe) l'adéquation de sa représentation avec la réalité. Le mathématicien *peut ignorer* cette adéquation, puisque même si la réalité est conforme (non-contradictoire) avec ses résultats, cela ne prouve que la mathématique est la véritable ontologie du monde. Mais la théorie de la représentation (avec le langage, y compris la logique) est la même en physique et en

mathématique ; le terme de *vérité* doit donc être réservé au langage et interdit aux intuitions de l'*adéquation*.

Index des Auteurs

Adorno Th.	63,74,112	Fellini F.	36	La Rochefoucauld F.	105
D'Alembert	63	Feynman R.	31	Leibniz W.	18,33,54, 62,66
Amiel H.F.	24,40	Fichte G.	6	Levinas E.	50,55,55, 104,111
Arendt H.	20	Flaubert G.	88	Loyola I.	93
Aristote	4,10,16,42,46, 54,66,67,69,70,76, 92,102,110	Foucault M.	76	Lulle R.	77
St Augustin	5,19,23,43, 84,90	France A.	84	Lyotard J.-F.	19
Avicenne	78	Freud S.	113	Malraux A.	90
Bacon F.	91,104	Galilée G.	100	Melville H.	87
Badiou A.	13,37,82	Gandhi M.	68	Milton J.	116
Bakhtine M.	30	Gide A.	85	Montaigne M.	9,43
Baudelaire Ch.	49,64,70	Gödel K.	66	Montesquieu	48
Baudrillard J.	32,89	Goethe W.	10	Mozart W.	67
Benda J.	67	Gogol N.	103	Nerval G.	112
Berdiaev N.	3,58,66	Gorky M.	82,87	Nietzsche F.	1,10,22,23, 29,35,45-61,64,70, 74,76,79,105,107, 111,116,117
La Bible	37	Greene G.	97	Novalis	84
Boehme J.	49,93	Grillparzer F.	35	Ortega y Gasset J.	74
Bonardel F.	21	Grossman V.	31	Pareyson L.	55,56,57
Broch H.	4	Grothendieck A.	22	Parménide	111
Brodsky J.	12	Hegel J.G.	15,37,40,50, 57,64,74,76,102, 111,116,119	Pascal B.	23,105
Canetti E.	4	Heidegger M.	18,35,36, 57,71,80,84,101,103, 111,116,120	St Paul	59
Cervantès M.	108	Heine H.	62	Pétrone	85
Char R.	75	Héraclite	33,117	Picasso P.	69
Chateaubriand	49	Hesse H.	89	Platon	23,46,72,94,104
Chestov L.	25,26,41,52	Homère	30,90	Plaute	38
Cicéron	39	Horace	85	Plotin	23,54,65,70,78
Cioran E.	40,70,76	Hugo V.	47	Plutarque	55
Claudiel P.	48,90	Hume D.	42,68	Protagoras	78,110
Cocteau J.	84,86	Jankelevitch V.	71,72	Proudhon P.J.	38
Confucius	40,54	Jésus	46,50,64,67	Proust M.	108
Le Coran	5	Joubert J.	48,82,83	Publilius	3
Dante	88,90	Juvénal	48	Renan E.	74
Debray R.	92,93	Kafka F.	44,83	Ricœur P.	37
Deleuze G.	20,104	Kant E.	7,10,11,35,36, 43,46,57,59,67,91	Rilke R.M.	24,40
Démocrite	33,70	Kierkegaard S.	10,11, 33,50,60,100	Rorty J.	39
Descartes R.	63,106,120	Kundera M.	94	Rostand E.	59
Diogène	101	Kraus K.	91	Rousseau J.-J.	24,46, 51,54,56,57,61,70
Donne J.	73	La Bruyère J.	69	Rozanov V.	4
Dostoïevsky F.	3,23,29, 63,64,84,99	La Fontaine	47	Russell B.	76
Mre Eckhart	36	Lao Tseu	84	Saint Exupéry A.	80,108
Einstein A.	66,91				
Épicure	53,68,111				

Sartre J.-P.	35,111	Stirner M.	72	Vauvenargues L.	85
Schelling F.	41	Strabon	66	Vico G.	99
Schiller F.	63,105	Théophraste	69,83	Villon F.	89
Schopenhauer A.	99,110	Thomas d'Aquin	4	de Vinci L.	23
Shakespeare W.	61,86, 111	Tolstoï L.	32,36,40,45, 46,88	Visconti L.	71
Socrate	7,36,37,61,89	Twain M.	30	Weidlé V.	101
Soloviov V.	31,98	Valéry P.	30,43,44,63, 70,73,75,76,79,83, 89,90	Weil S.	21,27,34,55,55
Spinoza B.	5,20,26,43, 46,54,76,116			Wittgenstein L.	8,31, 32,80,110,113

Sommaire

Introduction	I
Généralités	3
À partir du Bien	29
À partir du Beau	61
À partir du Vrai	97
Index des Auteurs	123

